This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KELEY
RARY
RSITY OF
LIFORNIA

ELEY
ARY
ITY OF
INIA

Gochet, Jean Baptiste

LA BARBARIE AFRICAINE

ET

L'ACTION CIVILISATRICE DES MISSIONS CATHOLIQUES AU CONGO

ET DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

CONTENANT, COMME PRÉLIMINAIRES

UN CHAPITRE SUR LE MOUVEMENT ANTIESCLAVAGISTE

ET LE

DISCOURS DU CARDINAL LAVIGERIE A LONDRES

PAR

ALEXIS M.-G. [pseud.]

AUTEUR DE LA
TRAITE DES NÈGRES, DE LA FRANCE COLONIALE ILLUSTRÉE, ETC.,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ANTIESCLAVAGISTE DE BELGIQUE,
DES SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE DE PARIS, DE BRUXELLES, ETC.

2e ÉDITION, ILLUSTRÉE.

PARIS
PROCURE GÉNÉRALE, RUE OUDINOT, N° 27
CH. POUSSIELGUE, RUE CASSETTE, N° 15

1889

S. E. le Cardinal Charles LAVIGERIE
Archevêque de Carthage et d'Alger, Primat d'Afrique.

BV2240
A3G6
1889

PRÉFACE

Dans un autre ouvrage, paru sous le titre de la TRAITE DES NÈGRES, nous avons fait ressortir les horreurs de l'esclavage africain et les efforts tentés en ce moment par l'Europe civilisée pour y porter remède.

Parmi les moyens de civilisation à employer pour relever l'Afrique de la sauvagerie, nous y avons signalé l'Evangélisation par les Missions catholiques; mais l'espace nous faisant défaut pour nous étendre sur ce sujet spécial, nous avons cru utile d'en faire l'objet principal du présent ouvrage, lequel aura, par là même, un caractère moins politique, et plus religieux.

Comme nous l'avons dit déjà, c'est *par la Christianisation que l'Europe a été civilisée*, et, sans dédaigner les moyens que fournissent la diplomatie, les relations politiques et commerciales, *c'est aussi par la Religion que l'Afrique sortira de la Barbarie païenne.*

En lisant les récits de nos missionnaires, on se convaincra aisément que la Race noire, moins bien douée que d'autres peut-être, sous le rapport des aptitudes aux sciences et à la spéculation, ne manque nullement des qualités affectives et élevées propres à faire d'excellents chrétiens, et le magnifique spectacle du courage déployé par les premiers martyrs nègres de l'Ouganda prouve jusqu'à quel degré d'héroïsme elle peut parvenir.

C'est le tableau des chrétientés de l'Afrique centrale que nous nous proposons de présenter dans une suite de chapitres,

à tous ceux qui s'intéressent à la sainte cause de l'Afrique délivrée et régénérée ; mais pour qu'il se lie intimement à la question qui remue l'Europe actuellement, nous donnerons dans les deux premiers chapitres un sommaire du *mouvement antiesclavagiste,* ainsi que le discours de Mgr Lavigerie à Londres, sur les horreurs de la traite.

Puissions-nous par ce modeste travail, populariser, notamment parmi la jeunesse chrétienne, l'œuvre de la nouvelle croisade provoquée par Léon XIII, prêchée par le grand cardinal Lavigerie, et appuyée par les Sociétés antiesclavagistes en Belgique et en Europe.

Dans une lettre d'encouragement qui nous fut adressée, à propos de notre ouvrage sur le CONGO BELGE ILLUSTRÉ, Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Malines nous disait :

„ *En faisant connaître ces lointains pays, où nos compatrio-*
„ *tes vont porter la lumière de l'Evangile, vous participerez*
„ *dans une large mesure aux fruits et à la gloire de leur*
„ *apostolat, et vous mériterez d'amples bénédictions célestes.* "

Puisse-t-il en être ainsi, non seulement pour nous, mais aussi pour tous nos lecteurs qui, par leur générosité et leur sympathie, s'associeront à cette grande œuvre de la régénération de plus de cent millions de Nègres appelés, comme nous, à jouir des bienfaits du Christianisme.

19 Mars 1889.

L'AUTEUR.

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

LA

BARBARIE AFRICAINE

ET LES MISSIONS CATHOLIQUES.

CHAPITRE I.

LE MOUVEMENT ANTIESCLAVAGISTE.

I.

Le mahométisme, cause principale de la traite des Nègres. — Plus que jamais peut-être, l'Afrique est le point de mire de l'attention publique, en Europe et dans le monde civilisé.

La croisade antiesclavagiste, prêchée par Mgr Lavigerie, au nom du Pape lui-même; l'action militaire collective que les puissances exerceront plus ou moins dans le même but; les magnifiques résultats obtenus par les Missions catholiques, font du continent noir, si dédaigné autrefois, le plus étudié aujourd'hui.

Comme au temps des Croisades de Terre-Sainte, qui illustrèrent le moyen âge, du XIe au XIIIe siècle, on dirait que la paix règne entre les Etats chrétiens de l'Europe, pour leur donner le loisir d'exercer ailleurs la puissance civilisatrice que la Religion leur a inculquée.

De fait, la croisade noire est un acte nouveau d'un drame, disons mieux, d'une tragédie huit fois séculaire, dont le sujet n'a pas changé. C'est toujours la même lutte du christianisme civilisateur et libérateur, contre le mahométisme corrupteur et barbare.

Et qu'on le remarque bien, ce *mahométisme*, qu'un grand orateur signalait comme l'*Antechrist*, est resté depuis son origine l'ennemi le plus acharné du principe chrétien. Cela se conçoit. Autant l'Evangile du Christ prêche la mortification pour soi-même et la charité pour le prochain, autant le Coran, renversant les rôles, consacre les satisfactions personnelles les plus vicieuses aux dépens mêmes du prochain, qu'il autorise à traiter en esclave, comme un vil animal.

« Du moment, dit le pape Léon XIII, dans son encyclique *In plurimis*, qu'aux yeux des Mahométans, les Ethiopiens et les habitants de nations semblables sont considérés comme étant à peine en quelque chose supérieurs aux brutes, il est aisé de concevoir en frémissant avec quelle perfidie et quelle cruauté ils les traitent. Ils font subitement irruption à la manière et avec la violence des voleurs, dans les tribus de l'Ethiopie, qu'ils surprennent à l'improviste; ils envahissent les villes, les campagnes et les villages, dévastant et pillant toutes choses ; ils emmènent comme une proie facile à prendre, les hommes, les femmes et les enfants pour les conduire de vive force aux marchés les plus infâmes... Ceux qui sont ainsi vendus et livrés se voient exposés à la déplorable séparation de leurs femmes, de leurs enfants, de leurs parents, et le

maître au pouvoir duquel ils échoient les assujettit à un esclavage très dur et abominable, les obligeant même à embrasser la religion de Mahomet... Il résulte même du témoignage de récents explorateurs, que le nombre d'Africains vendus chaque année de la sorte, à l'instar des troupeaux de bêtes, ne s'élève pas à moins de *quatre cent mille*, dont la moitié environ, après avoir été accablés de coups le long d'un âpre chemin, succombent misérablement, de telle sorte que les voyageurs, combien c'est triste à dire! en suivent la trace faite des restes de leurs ossements. »

D'autres appréciateurs estiment que, pour **cent esclaves** qui arrivent à la côte, on a détruit dans l'intérieur une population **dix ou vingt fois plus considérable**.

La force du musulman est là tout entière : dans le sensualisme du maître et le servilisme du sujet. Et si, dans notre siècle, l'empire Turc et plusieurs autres grands Etats asiatiques ou africains se civilisent en apparence et restent plus modérés, ce n'est pas par conviction, mais par épuisement et par contrainte, pressés qu'ils sont par leurs puissants voisins. Il n'en est pas de même en Afrique, où l'action de l'Islam se propage tellement que les trois quarts de ce vaste continent, soit un territoire deux fois plus étendu que l'Europe, leur sont assujettis corps et biens. Plus de cent millions de nègres sont à la merci d'un million d'Arabes soutenus par des métis, nègres arabisés.

. . .

Comment l'Europe va-t-elle secourir les noirs

opprimés et réduire leurs oppresseurs, que l'impraticabilité même du continent met presque à l'abri de son atteinte? Problème redoutable et bien plus compliqué qu'on ne semble le dire. Alors qu'il a fallu quarante ans à la France pour conquérir l'Algérie et une portion du Sénégal ; alors que l'Angleterre a peine à tenir les Soudanais éloignés de l'Egypte ; que les Italiens sont mis en échec devant Massaouah, et que les Allemands ont assez mal débuté sur la côte orientale, comment peut-on espérer réprimer le brigandage esclavagiste, non seulement sur toutes les côtes, mais surtout dans l'intérieur de cet immense pays dont le climat est si contraire aux Européens ?

On a parlé de lancer quelques centaines de volontaires sur chacun des lacs Victoria, Tanganika, Nyassa et autres. Mais comment les y faire parvenir et les y soutenir, si la guerre est déclarée et que les traitants arabes ne permettent plus aux Blancs de passer aussi tranquillement qu'ont pu le faire les Livingstone, les Speke, les Cameron, les Stanley? Si du moins le brave Emin-Pacha et l'héroïque Stanley avaient pu se maintenir dans la région du Haut-Nil et attendre le secours qu'on aurait dû leur porter plus tôt : mais il est bien à craindre que ces vaillants ne soient réduits à l'impuissance, ce qui serait pour la cause antiesclavagiste une perte sensible.

II.

Les puissances coloniales. — Mais ce qui est difficile n'est pas impossible et devient réalisable si, écoutant la voix du Souverain Pontife, les nations

chrétiennes savent combattre avec ensemble au cri de : *Dieu le veut !* arborant franchement le drapeau du Christ, et laissant de côté leurs mesquines rivalités. La lutte sera longue peut-être, mais le succès couronnera certainement les efforts combinés.

Dans cette supposition, les puissances européennes qui se partagent l'Afrique, et qui sont appelées à jouer un rôle plus ou moins important dans la répression de la traite des noirs, sont : l'*Angleterre*, la *France*, l'*Allemagne*, le *Portugal*, l'*Etat indépendant du Congo*, la *Turquie* ou l'*Egypte*, voire même l'*Italie* et l'*Espagne*.

L'Angleterre établit son influence sur l'Egypte et la mer Rouge, sur la Côte d'Or, dans le bassin du Niger, dans l'Afrique australe (Colonie du Cap) et l'Afrique orientale (régions des lacs Nyassa, Tanganika et Victoria), sur un ensemble de territoires, que nous évaluerons, par comparaison, à cinq fois la superficie du territoire français.

La France possède des domaines aussi étendus que ceux de l'Angleterre, en Algérie, en Tunisie, en Sénégambie et sur le haut Niger, sur le Congo occidental et à Madagascar.

L'Allemagne, devenue puissance coloniale depuis 1884 seulement, détient d'importantes régions égalant quatre fois l'aire de la France, dans le Cameron (au fond du golfe de Guinée), dans la Hottentotie jusqu'au Zambèze surtout dans l'Afrique orientale : côte du Zanguebar jusqu'aux grands lacs Victoria, Tanganika et Nyassa. Elle a supplanté par surprise l'influence anglaise dans ces contrées, et c'est en voulant s'emparer des douanes de la côte que les Allemands ont excité le soulèvement

actuel des Arabes, qui ne veulent reconnaître pour souverain que le sultan de Zanzibar, dépossédé un peu maladroitement.

Le Portugal possède d'ancienne date l'Angola et les provinces adjacentes, sur la côte de Guinée, ainsi que le Mozambique, dans le bassin du Zambèze, sur la côte de l'océan Indien (3 fois la France). Malheureusement dans ces régions les métis arabes ou portugais ont continué presque jusqu'à nos jours à tremper plus ou moins dans le fait du commerce des esclaves ; il sera plus difficile pour eux que pour les autres Européens de rompre radicalement avec cette pratique.

Le jeune Etat indépendant du Congo, ou le Congo belge, se compose du noyau même de l'Afrique centrale, soit un territoire presque quatre fois étendu comme la France ; mais la traite n'y a d'effet que dans la partie orientale, c'est-à-dire entre le Congo supérieur et les grands lacs, partie qui dans la situation actuelle des choses, vu surtout les difficultés de la navigation du haut Congo, est moins accessible pour la police de l'Etat libre.

C'est pourtant dans la région des grands lacs, dans la sphère d'action de l'Allemagne, de l'Angleterre et du Congo belge, que se trouve l'intérêt principal de la question esclavagiste.

Avant 1882, *les Turcs* ou plutôt *les Egyptiens* possédaient toute la vallée du Nil jusqu'au lac Victoria, et en avaient proscrit, officiellement du moins, la traite des noirs; mais l'insurrection des Mahdistes leur a enlevé toute la partie moyenne, c'est-à-dire la Nubie et le Soudan égyptien. Dans la province méridionale, dont Wadelaï est le chef-lieu, se main-

tenait héroïquement le gouverneur Snitzler, autrichien d'origine, plus connu sous le nom d'Emin-Pacha. C'est pour aller débloquer ce brave Européen, que les Anglais ont organisé, en 1887, l'expédition conduite par Henri Stanley, dans la région inconnue située entre les bassins du Congo et du Nil, expédition dont les nouvelles nous arrivent en ce moment un peu confuses.

Quant à l'*Italie*, établie sur le littoral abyssin de la mer Rouge et convoitant la Tripolitaine, et à l'*Espagne*, qui possède le littoral saharien avec quelques îles de l'Atlantique, leur action, bien que plus limitée, n'est pas à dédaigner.

Et pourquoi d'autres pays, tels que la *Belgique* elle-même, le *Danemark*, la *Suède*, l'*Autriche* surtout, et même les *Etats-Unis* d'Amérique, dont les vaisseaux parcourent les parages africains, ne concourraient-ils pas à cette bonne œuvre d'intérêt général ?

III.

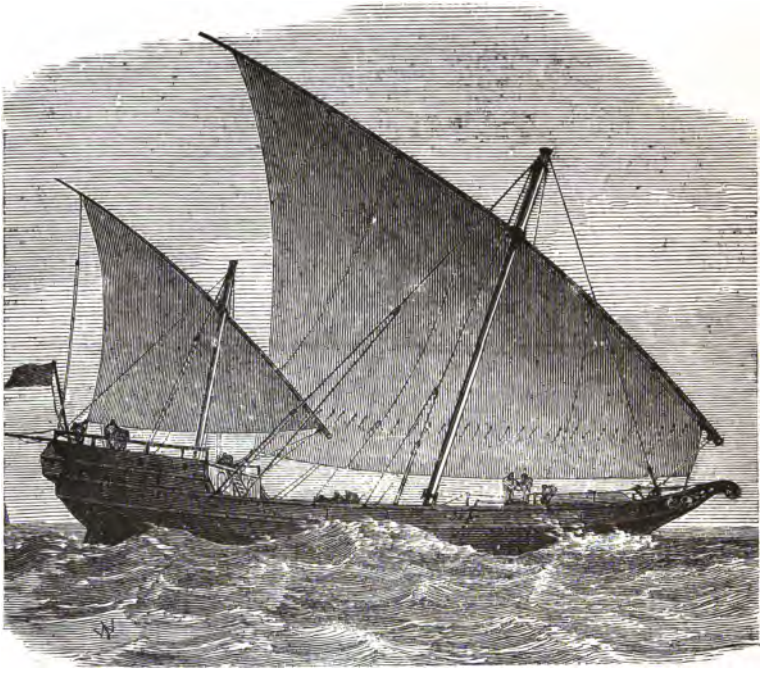
Modes d'action des puissances. — Voyons maintenant quelle sera l'action des Etats ainsi coalisés ?

Elle peut se diviser en deux parties : sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique.

D'abord, ils bloqueront par leurs vaisseaux toutes les côtes méditerranéennes, celles de la mer Rouge et de l'océan Indien, de façon à empêcher les *daous* (boutres) ou barques arabes de transporter les esclaves vers les pays musulmans asiatiques : Arabie, Turquie, Perse, Indochine, Malaisie.

Comme ces barques, par leur nombre, leur légèreté, filent aisément sans être aperçues et s'abritent même sous l'inviolabilité des pavillons européens,

il faut nécessairement que tout vaisseau européen de guerre ou de commerce, qui croise dans ces parages, ait le droit de visiter celles qui sont suspectes, nonobstant le pavillon qu'elles portent. Jusqu'ici la France seule s'est refusée à accorder ce droit de visite aux croiseurs anglais ou de toute autre nationalité : aussi, on le conçoit, les négriers



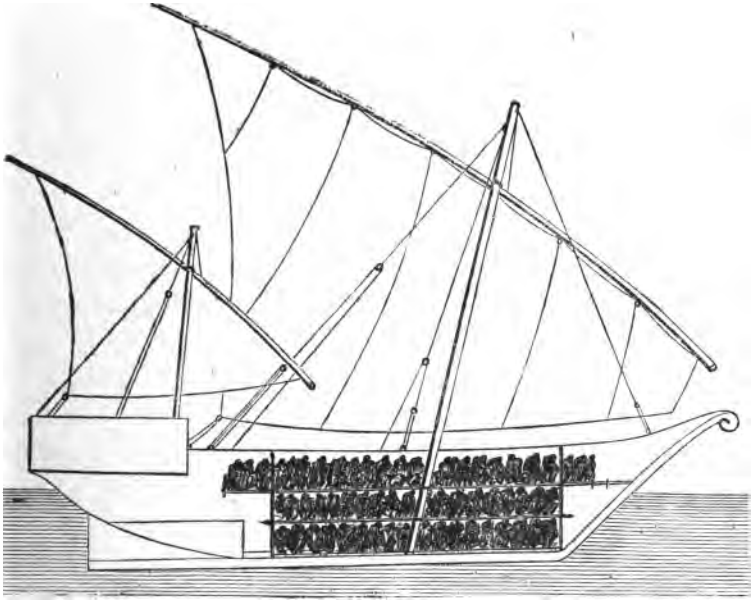
Daous ou boutre, barque de négrier arabe.

voguent-ils de préférence sous pavillon français. Il est juste d'ajouter toutefois que les croiseurs français se joindront à ceux des autres puissances.

Par ces croisières, on pourra probablement détruire assez vite la piraterie sur mer ; mais dans l'intérieur de l'Afrique, la tuerie se continuera et les

cruautés s'accroîtront peut-être même en raison des difficultés que les chasseurs d'hommes éprouveront à faire parvenir à destination leur « bois d'ébène ».

Quoi qu'il en soit, on devra proscrire avant tout la *vente des armes à feu* aux Africains, car c'est par le fusil que les traitants sont cent fois supérieurs en force aux pauvres nègres, mal armés de lances et de flèches sans portée efficace. Le roi Léopold II,



La même, coupe théorique, pour faire voir l'entassement des malheureux esclaves accroupis et cachés dans les planchers.

souverain du Congo indépendant, a déjà prohibé cette vente des armes, de même qu'il a permis la formation de corps de *volontaires européens*, pour porter secours aux noirs dans l'intérieur de ses Etats. Les autres puissances coloniales devront imiter cet exemple et, de plus, celles qui possèdent une

marine de guerre et des troupes disponibles devront exercer dans leurs territoires respectifs une police à main armée.

Ce sera l'œuvre du temps, mais avec de l'entente et de la persévérance, le succès final n'est pas douteux, car dans cette affaire, plus qu'en toute autre, il est vrai de dire : *Aide-toi et le Ciel t'aidera.*

IV.

Les croisés volontaires. — Mais à côté de l'action diplomatique et militaire des Puissances, il faut compter sur l'initiative privée, sur l'impulsion de l'opinion publique provoquant la création de corps de **volontaires.**

Dans sa conférence de Bruxelles, l'illustre cardinal Lavigerie a proposé d'envoyer une centaine de volontaires belges sur le lac Tanganika, afin de couper les communications entre le territoire du Haut-Congo, ravagé par la chasse à l'homme, et les marchés d'Oudjiji, de Tabora et de la côte de Zanzibar, où se fait la vente de cette *marchandise* humaine.

Sa proposition est basée sur les rapports de ses missionnaires qui estiment qu'une petite troupe, bien organisée, bien conduite, suffirait. Il en a donné comme exemple l'action du capitaine Joubert qui déjà y soutient sur terre les missions catholiques, à la tête de quelques nègres, tandis qu'un petit vapeur anglais des Missions protestantes navigue sur le lac Tanganika.

Cameron réclamait aussi un même nombre de volontaires pour le lac Nyassa, autour duquel sont les missions anglaises. Il est de fait qu'un homme

de la trempe de Stanley, par exemple, ferait à lui seul, à la tête de quelques centaines de nègres dévoués et bien dressés, une guerre terrible aux traitants, soit sur terre, soit plus facilement encore par eau.

Quoi qu'il en soit, il convient de donner suite à cette proposition, et comme le Roi des Belges ne peut pas disposer de troupes belges pour ce sujet, il faut que des hommes de cœur et de dévouement s'offrent à leur place.

On sait déjà que, dès le soir même de son discours à Sainte-Gudule, le grand Apôtre des nègres recevait des offres de services de la part de plusieurs jeunes gens courageux, et nous en avons vu nous-même plusieurs le lendemain se présenter chez Mgr le doyen de Sainte-Gudule pour cette croisade africaine.

En ce moment, c'est par huit cents qu'on compte les présentations. On pourra donc choisir dans un tel nombre les vocations les plus sérieuses à ce genre d'apostolat, celles qui, avec une santé excellente, présenteront les meilleures garanties de conduite morale et de dévouement chrétien.

Un premier détachement de 15 à 20 croisés belges ouvre en ce moment la voie du Haut-Congo. Les steamers de l'Etat indépendant lui faciliteront le parcours du moyen fleuve, et le Roi-Souverain offre même une embarcation spéciale pour la navigation au-delà des Stanley-Falls et sur le lac Tanganika, terme de son expédition.

En France, les volontaires se présentent nombreux également, sans qu'il y ait encore rien de précisé sur le champ d'actions où ils opéreront, les zones

d'influence de la France ne comprenant guère que le territoire d'Obock, sur le golfe d'Aden; à moins qu'on ne veuille envoyer des croisés français au secours des missionnaires d'Alger, dans la région des Grands Lacs par la voie du Congo et de l'Oubangi.

En Angleterre, l'organisation de cette croisade existe déjà, car une troupe de braves guerroient, comme nous l'avons dit, sur le lac Nyassa, et qui sait si bientôt les Anglais, les Allemands peut-être, n'auront pas une flottille lancée sur le grand lac Victoria, qui est dans leur sphère d'action.

V.

Les comités antiesclavagistes. — Mais les ressources où les trouvera-t-on pour payer les frais de transport et d'entretien de ces hommes dévoués, dans des parages aussi lointains, dans des conditions aussi hasardées, aussi périlleuses ?

Les volontaires se sont présentés, mais l'argent qui le donnera, si ce n'est la charité publique?

C'est *dix mille francs* par homme, soit *un million* pour une troupe de 100 hommes,qu'il faut trouver pour mener à bien cette tentative du Tanganika.

C'est pour trouver ce million, c'est au besoin pour le renouveler à l'avenir que s'est organisée la *Société antiesclavagiste de Belgique*, à l'instigation de Mgr Lavigerie, et à l'exemple de ce qui se pratique en Angleterre déjà depuis longtemps.

En France, en Italie, en Allemagne, partout où la grande voix du Cardinal, du «vieux pasteur de l'Afrique,» s'est fait entendre, plaidant la cause de ses enfants, de ses « brebis nègres », partout on organise des *sociétés antiesclavagistes.*

Enfin c'est pour faire comprendre l'opportunité de cette œuvre humanitaire et chrétienne ; c'est pour faire connaître toutes les horreurs de la traite des nègres, que nous reproduisons au chapitre suivant, le discours prononcé à Londres par Mgr Lavigerie.

VI.

La mission du cardinal Lavigerie. — Fidèle aux traditions de l'Eglise, qui fut au moyen âge l'instigatrice des CROISADES contre la tyrannie mahométane, le pape Léon XIII est le promoteur de la croisade africaine actuelle.

Le point de départ du généreux mouvement humanitaire et chrétien dont nous sommes les témoins, c'est la lettre encyclique *In plurimis* qu'il a adressée le 15 mai 1888 aux Evêques du Brésil, à propos de la suppression de l'esclavage dans ce vaste empire.

La place nous fait défaut pour reproduire cette lettre magistrale que l'on retrouvera dans un autre de nos ouvrages. (1)

Mais pour continuer et seconder l'initiative du Chef de l'Eglise, il fallait un ministre spécial, un Apôtre désigné par lui pour prêcher avec l'autorité nécessaire la sainte croisade, provoquer les dévouements et en prendre la direction.

Cet apôtre, ce missionnaire, ce nouveau « Pierre l'Ermite » prêchant la guerre sainte, ce fut naturellement le Cardinal Lavigerie, archevêque de Carthage et d'Alger, Primat d'Afrique et déjà chef

(1) *La traite des Nègres et la Croisade africaine*, par Alexis-M. G. — Deux éditions, l'une speciale pour la France, l'autre pour la Belgique.

des missionnaires catholiques qui, au nombre de plus de deux cents, sont répandus depuis l'Algérie jusque dans les régions centrales africaines du Haut-Nil et du Haut-Congo.

La Providence semble avoir ménagé elle-même en temps utile la rencontre du Pape et du Prélat.

En effet, le lendemain même de la promulgation de l'encyclique, le Cardinal Lavigerie conduisait au pied de Léon XIII, à l'occasion de son jubilé sacerdotal, le *pèlerinage africain*, composé particulièrement de plusieurs Evêques, de douze prêtres de chaque diocèse africain, de douze Pères Blancs des Missions d'Alger, de douze Kabyles et Arabes chrétiens d'Algérie et de Tunisie, enfin de douze nègres du Soudan et de l'Afrique intérieure.

Après un discours du Cardinal, le Saint Père prit lui-même la parole et saisit cette occasion pour conférer à l'illustre Primat d'Afrique la haute mission de prêcher dans l'univers chrétien la croisade antiesclavagiste, dans les termes suivants :

« Dans ces jours mêmes, Nous avons publié la Lettre Encyclique, dont vous venez de parler tout à l'heure, Monsieur le Cardinal, adressée aux Evêques du Brésil. Après les avoir félicités de l'heureux événement qui vient de se produire en leur pays ; après avoir exposé la doctrine de l'Eglise catholique et rappelé la constante sollicitude des Pontifes romains à ce sujet, suivant l'exemple de nos prédécesseurs, *Nous avons invité et vivement engagé tous ceux qui ont le pouvoir entre les mains de mettre un terme au hideux trafic appelé :* — **la traite des Nègres** — *et à employer tous les moyens pour que cette plaie ne continue pas davantage à déshono-*

rer le genre humain. Et puisque le continent africain est le théâtre principal de ce trafic et comme la terre propre de l'esclavage, dans cette même lettre Nous recommandons à tous les Missionnaires qui y prêchent le Saint-Evangile, de consacrer toutes leurs forces, leur vie même, à cette œuvre sublime de rédemption, à l'exemple du glorieux Pierre Claver, que Nous avons récemment canonisé. A ces Missionnaires Nous recommandons aussi de racheter autant d'esclaves qu'il leur sera possible, ou du moins de leur procurer tous les soulagements de la plus tendre charité de père et d'apôtre. **Mais c'est sur vous surtout, Monsieur le Cardinal, que Nous comptons pour le succès.** *Nous connaissons votre zèle actif et intelligent. Nous savons tout ce que vous avez fait jusqu'à ce jour, et Nous avons la confiance que vous ne vous lasserez pas, avant d'avoir mené à bonne fin vos grandes entreprises.* »

Ainsi muni des pleins pouvoirs que lui conférait le Chef de l'Eglise, le Cardinal Lavigerie prêcha d'abord à Paris, en l'église Saint-Sulpice, le 1er juillet 1888 ; puis il fit une seconde conférence à Londres, et une troisième à Bruxelles, en l'église de Sainte-Gudule (15 août). (1)

Plus tard, Son Eminence a écrit au prince de Bismark, a prêché à Naples, à Rome et dans diverses autres villes d'Italie, et partout ses paroles ont obtenu le plus grand succès.

VII.

Le cardinal Lavigerie à Londres. — Le mardi,

(1) Voir le discours du Cardinal à Paris dans l'ouvrage précité, édition pour la France, — et celui de Bruxelles, dans l'édition pour la Belgique.

31 juillet, a été tenu à Londres, dans Princess's-Hall, un meeting antiesclavagiste présidé par S. E. lord Granville, ancien ministre des affaires étrangères, et auquel assistaient Son Eminence le cardinal Manning, archevêque de Westminster, et un grand nombre d'autres personnages illustres de l'Angleterre. Parmi ceux-ci on remarquait des voyageurs et explorateurs africains et, à leur tête, l'un des plus célèbres, le commandant Cameron.

Le *Times* rapporte que l'honorable président du meeting, lord Granville, a ouvert la séance par une allocution entremêlée de fréquents applaudissements, et dans laquelle il a présenté le cardinal Lavigerie à l'assemblée, comme le porte-drapeau de l'antiesclavagisme français. Il a rappelé que la cause de l'abolition de l'esclavage avait toujours été chère à l'Angleterre, et qu'elle s'intéresse encore pratiquement à sa répression, dans l'océan Indien. Mais il a constaté également que, dans ces derniers temps, l'esclavage, à peu près supprimé sur le littoral, s'est accru dans l'intérieur d'une incroyable manière, et il a annoncé que l'archevêque de Carthage et d'Alger, Primat d'Afrique, venait faire connaître à l'Angleterre cette situation. Il a hautement reconnu que c'était un devoir pour les nations civilisées de se préoccuper d'une telle situation ; qu'en 1815, au Congrès de Vienne, et en 1822, à la conférence de Vérone, les gouvernements de l'Europe avaient pris des engagements formels à cet égard. Enfin lord Granville a terminé par l'éloge le plus flatteur rendu au Cardinal Lavigerie, et dont on va lire le discours au chapitre suivant.

CHAPITRE II.

DISCOURS DU CARDINAL LAVIGERIE SUR LES HORREURS DE L'ESCLAVAGE.

MYLORD,

Permettez-moi de vous remercier tout d'abord de l'extrême bienveillance de vos paroles. Ce sera l'un des plus précieux souvenirs de ma vie que celui d'avoir été présenté à cette assemblée par un homme dont le nom est l'honneur de l'Angleterre, devant son propre pays et devant tous les gouvernements du monde civilisé. (*Applaudissements.*)

Veuillez aussi me permettre de remercier mon éminent collègue, le Cardinal Manning, de l'appui que me donnent aujourd'hui sa présence et son nom que rendent si vénérable les souvenirs d'une noble vie, consacrée tout entière au service de son pays et à celui de l'Eglise dont il est le Pasteur. (*Applaudissements.*)

MESDAMES,
MESSIEURS,

Ce n'est pas un homme politique qui se présente à vous, aujourd'hui. Je ne me suis jamais préoccupé et je ne me préoccupe, en ce moment, d'autres intérêts que de ceux des âmes, de l'humanité et de la religion.

Ce n'est pas non plus un orateur. Absorbé, depuis près d'un quart de siècle, par les œuvres de mon ministère dans un continent à demi sauvage, j'y ai presque oublié ma langue maternelle. J'ai aujourd'hui le double regret de ne point y avoir appris la vôtre et de ne pouvoir vous communiquer les sentiments qui m'animent que par l'accent de ma voix et, comme on vient de vous le dire avec tant de grâce, par les liens d'affection qui m'attachent à ceux de vos frères qui viennent, chaque année, en grand nombre prendre place au soleil de notre Algérie. (*Applaudissements.*)

Je ne suis donc qu'un vieux Pasteur, à demi brisé par les fatigues et par les années, qui veut plaider devant vous la cause d'une portion de son troupeau, vouée à d'affreux supplices et menacée d'une complète destruction.

Je vais vous parler des horreurs de l'esclavage africain.

J'ai déjà deux fois pris solennellement la parole pour les flétrir, la première fois à Rome aux pieds du Souverain Pontife, le grand Léon XIII, mon père comme celui de tous les chrétiens ; la seconde en France, ma terre natale ; mais, ce double devoir de respect filial et de patriotisme accompli, c'est vers vous que je viens, chrétiens de l'Angleterre. Malgré ce qui nous sépare, je suis certain d'avance que nos sentiments seront les mêmes dans une cause qui est celle de l'humanité, de la justice et de la liberté. (*Applaudissements prolongés.*)

Je viens donc à vous parce que les premiers, vous avez, dans ces sentiments, *déclaré la guerre à l'esclavage des Indes Occidentales.* Il opprimait, depuis

trois siècles, des millions de créatures humaines, cruellement enlevées à l'Afrique. Il était soutenu par tous les sophismes de la cupidité, et semblait dès lors invincible. C'est vous, ce sont vos pères, qui, sans vous laisser effrayer par aucun obstacle, avez entrepris de l'anéantir. Le monde connaît les noms des écrivains qui menèrent cette noble croisade et des hommes d'Etat qui les secondèrent, les noms des Wilberforce, des Clarkson, des Buxton. (*Applaudissements.*)Et je ne puis oublier, en prononçant ce dernier nom, qu'il est celui du fondateur de votre Société, de cette Ligue contre l'esclavage, sous les auspices de laquelle nous sommes réunis en ce moment. Durant plus d'un demi-siècle, elle a noblement combattu pour cette sainte cause. Elle vient de constater son triomphe en voyant Cuba d'abord, le Brésil ensuite se rendre aux idées et aux sentiments que, de concert avec les écrivains de la France et des Etats-Unis d'Amérique, elle a vulgarisés partout. Or selon le proverbe qui nous est commun, « **Noblesse oblige** », et, dès lors, l'Angleterre, qui a tout fait pour détruire l'esclavage colonial, ne peut se désintéresser de l'esclavage africain, cent fois plus horrible.

C'est elle, du reste, qui, par les récits de ses explorateurs, a, la première, soulevé cette question nouvelle. Les premiers, ils ont fait connaître à l'Europe les atrocités qui se passaient, à son insu, au cœur de notre continent.

Après avoir aboli l'esclavage en Amérique, après avoir établi dans la mer Rouge et dans l'océan Indien, les croisières qui devaient empêcher le transport des esclaves en Asie, le zèle des nations

chrétiennes s'était refroidi. L'indignation généreuse, qui avait forcé la main aux Princes comme à l'opposition forcenée des traitants, était tombée. On ne semblait plus se souvenir que l'esclavage existât encore sur la terre. On oubliait même l'esclavage musulman qui, dans les pays plus voisins de nous, durait encore sous une forme qui semblait moins cruelle, lorsque, tout d'un coup, il y a quinze années, on a su par vos voyageurs qu'il régnait avec des fureurs sans nom, dans le centre, à peu près inconnu jusque-là, de notre Afrique. Ils l'ont dit, et ils ont demandé au monde chrétien d'intervenir en faveur de créatures infortunées qui sans doute n'ont pas la même foi que nous, mais qui sont, comme nous, les créatures de Dieu.

A la tête de ceux qui déclaraient cette guerre nouvelle était l'intrépide, le noble LIVINGSTONE. (*Vifs applaudissements.*) J'ai voulu, en ma qualité de vieil Africain, visiter la tombe du grand explorateur, sous les voûtes de Westminster. Vous l'avez enseveli au milieu de vos plus grands hommes. Vous avez eu raison, car Livingstone, par son courage, par sa haute intelligence, par l'abnégation de sa vie, est la gloire de ce siècle et de votre pays. (*Applaudissements prolongés.*) Mais, si vous êtes les héritiers de sa gloire, vous devez être les exécuteurs de ses derniers vœux. (*Applaudissements.*) Aussi est-ce avec une émotion qui a fait monter les larmes jusqu'à mes yeux que j'ai lu les dernières paroles que sa main a tracées et que l'Angleterre a fait officiellement graver sur sa tombe par l'ordre de ses gouvernants : « Je ne puis rien faire de plus, » a-t-il écrit dans l'abandon où il allait mourir, que

» *de souhaiter que les bénédictions les plus abon-*
» *dantes du ciel descendent sur tous ceux, quels*
» *qu'ils soient, Anglais, Américains ou Turcs, qui*
» *contribueront à faire disparaître de ce monde la*
» *plaie affreuse de l'esclavage.* » (Applaudissements.)

Je vous remercie de ces applaudissements. Ils sont pour moi l'augure du succès de nos communs efforts. (*Nouveaux applaudissements.*)

Enfin, je suis ici non pas seulement pour solliciter votre pitié et vous rappeler les obligations qu'un tel passé vous impose, j'y suis pour faire appel à votre justice ; car, l'Angleterre, par les empires nouveaux qu'elle vient de fonder ou de conquérir en Afrique, a contracté, vis-à-vis d'elle, des obligations sacrées.

Telles sont les raisons de ma confiance ; mais, avant d'entrer dans le cœur même de mon sujet, j'ai à rectifier l'une des paroles que je vous ai dites en commençant. J'ai dit que je venais *plaider* la cause des pauvres noirs : cette expression ne répond pas exactement à ma pensée et je la retire, pour une double raison :

La première, parce que la cause des esclaves n'a pas besoin d'être plaidée devant les chrétiens anglais, elle est déjà gagnée dans leurs cœurs. (*Applaudissements répétés.*)

La seconde, parce que cette cause se trouve plaidée, avec une éloquence que rien ne peut atteindre, par les faits eux-mêmes et par les récits qu'en font vos explorateurs.

Ce ne sont pas des avocats qu'il faut à l'Afrique, ce sont simplement des témoins, et c'est comme un

témoin nouveau que je parais devant vous. Je ne me propose donc pas de revenir sur rien de ce que vous connaissez par vos écrivains ou par ceux de l'Allemagne. Je n'ai l'intention ni de résumer leurs récits ni de revenir sur les sentiments qu'ils inspirent. Mais, devant de telles horreurs, on peut douter quelquefois de leur exactitude, et Livingstone a lui-même exprimé la crainte qu'on ne le taxât d'exagération. Or le doute dans une telle cause, c'est sa perte, parce que le doute amène l'hésitation, et l'hésitation en ce moment, c'est la fin de l'Afrique intérieure. Si nous laissons s'achever le massacre de ses habitants, il ne sera plus temps de rien faire. Ce qu'il faut, c'est porter la conviction dans les esprits, et, pour rendre cette conviction inébranlable, produire des témoins nouveaux d'accord avec les premiers.

Je viens donc vous porter mon témoignage pour la portion de l'Afrique dont l'évangélisation m'est confiée.

Mais ce témoignage n'est pas seulement le mien. J'ai dans les régions dont je vais vous parler toute une légion de témoins oculaires. Ce sont mes fils, les Missionnaires d'Alger, ou, comme les a nommés en Afrique la langue populaire, « *les Pères Blancs de l'Algérie.* » (*Applaudissements.*)

Lorsque je suis arrivé dans ce pays, il y a maintenant plus de vingt années, j'ai vu, qu'à moins de vouloir borner mon ministère aux pays musulmans, jusqu'ici à peu près inaccessibles à l'Evangile, il fallait pénétrer dans l'intérieur auprès des populations païennes, et que, quelles que fussent mes forces, je succomberais bientôt, si j'étais seul, à une

telle entreprise. J'ai réuni autour de moi quelques jeunes hommes qu'animait le feu le plus pur de l'apostolat. Ils se sont liés par des serments qui les obligeaient à vivre de la vie des indigènes et à souffrir pour eux jusqu'à la mort. Ils n'étaient que trois en commençant ; mais c'est la gloire de la nature humaine, que l'héroïsme est, pour elle, con-

Les Rougas-Rougas incendiant, traquant les indigènes jusque dans leurs cachettes souterraines.

tagieux comme le mal; ils sont aujourd'hui trois cents (*Applaudissements*) à des titres divers, Pères, Frères, novices ou auxiliaires ; trois cents vivants. Cent sont morts, les plus glorieux. Onze d'entre eux ont versé leur sang par le martyre, le reste a succombé au climat, aux maladies, aux privations, aux fatigues. Si j'en parle ainsi devant vous, ce n'est pas par un sentiment de complaisance qui

serait misérable, c'est pour donner le sceau du sacrifice à leur témoignage, et ne plus laisser enfin, subsister de doute sur les horreurs qu'ils nous révèlent. Je me rappelle le mot d'un philosophe chrétien de mon pays qui, parlant de la fondation du christianisme et des objections dirigées contre son histoire, y répondait par cette raison simple et sublime du martyre des Apôtres et des Evangélistes : « Il faut croire, disait Pascal, à des témoins qui se font égorger. » C'est le récit de témoins qui se font égorger que je vais vous faire entendre aujourd'hui après tout ce que vous connaissez déjà. (*Applaudissements.*)

Pour ne rien confondre et bien préciser les parties de l'Afrique auxquelles se rapportent ces témoignages, il faut vous dire tout d'abord dans quelles régions mes missionnaires sont établis. Ils occupent, depuis plus de dix ans, le Sahara et la région des grands lacs, depuis les sources du Nil jusqu'au sud du Tanganika, ainsi que le Haut-Congo belge. C'est de là qu'ils m'écrivent et c'est aussi de ces régions, immenses du reste, que je veux vous entretenir, laissant aux voyageurs ou aux missionnaires, qui vivent sur d'autres points de notre continent, à instruire l'Europe de ce qu'ils voient.

Pour parler tout d'abord des premiers, je veux dire des Missionnaires du Sahara, ils témoignent donc, malgré ce que d'autres en ont pu dire, que l'esclavage règne toujours avec les mêmes proportions qu'autrefois, dans toutes les contrées de l'Afrique du Nord qui sont au sud des possessions européennes. La chasse à l'esclave, pour ces con-

trées, se fait jusqu'à la hauteur du Niger, dans toutes les régions où les Nègres n'ont pas encore été soumis, de fait, aux rites de la religion musulmane. La vente, au contraire, a lieu publiquement dans toutes les provinces mahométanes. Ainsi, toutes les villes de l'intérieur du Maroc ont des marchés où arrivent les caravanes esclavagistes. Il y a quelques années, cinq ans à peine, ces marchés existaient dans les villes du littoral, et jusqu'à Tanger, en face même de votre Gibraltar. S'ils ont fui, depuis, loin de nos regards pour se réfugier dans les villes de l'intérieur, vous savez à qui on le doit : c'est l'honorable Secrétaire de l'Association qui nous réunit aujourd'hui (1) qui, par ses plaintes éloquentes et indignées, a forcé ces marchands infâmes à cacher du moins leur œuvre. (*Applaudissements prolongés.*) Mais, dans l'intérieur, les marchés se tiennent encore et l'on y voit les Musulmans s'approvisionner ouvertement, plusieurs fois chaque année, du misérable bétail humain. Il en est de même des oasis sahariennes, c'est-à-dire de toutes celles qui se trouvent aux frontières de l'Algérie, de la Tunisie, de la Tripolitaine et jusqu'à l'Egypte.

A la vérité, et pour ne rien dire que d'exact, ainsi que m'y oblige mon titre de témoin, l'esclavage domestique n'a point dans cette région le caractère de boucherie constante qu'il a pris, comme je vous le prouverai, sur les hauts plateaux du cœur de l'Afrique. Une fois achetés et reçus dans l'intérieur des familles musulmanes, ils y sont

(1) M. Allen, secrétaire de l'*Anti-slavery Society*

traités avec assez de douceur. C'est l'intérêt des maîtres de ne point faire périr des esclaves qui lui reviennent cher, à cause de la distance. Peut-être, aussi, le voisinage des Européens effraie-t-il les esclavagistes. Ils craindraient que les gémissements et les cris des victimes ne vinssent jusqu'à nos oreilles...

Mais une condition spéciale donne cependant à ce commerce transsaharien un caractère d'atrocité : c'est la traversée du désert qui, avec le troupeau de femmes et d'enfants que les caravanes traînent après elles, exige des mois entiers de voyage. Voyage affreux où il faut marcher à pied sur un sable aride, sous un soleil brûlant, dans un pays où les aliments manquent souvent, et l'eau plus encore. Il y en a pour les marchands esclavagistes, mais les enfants et les femmes ne reçoivent que juste ce qu'il faut pour ne pas mourir, car ils frustreraient, en mourant, leurs bourreaux du gain qu'ils en attendent. Les Touaregs sont le plus souvent les convoyeurs de ces troupeaux humains. Leurs cœurs sont aussi durs que le fer de leurs lances, et une poignée de sorgho crû, chaque soir, une gorgée d'eau, c'est tout ce qu'ils donnent aux esclaves, qui cheminent chargés de l'horrible fourche. Ceux-ci tombent ; c'est la mode. L'œil exercé du marchand sait reconnaître si la victime doit lui échapper avant la fin du voyage. S'il le constate, d'un coup de barre il l'achève. Les hyènes, les chacals viendront dévorer leurs chairs, laissant les squelettes blanchis, pour marquer le chemin des marchés du Maroc ou du Fezzan.

Mais le commerce des esclaves dans le Sahara

et les provinces du nord, dont Tombouctou est le centre, n'est rien, à côté de celui des hauts plateaux de l'intérieur. C'est de celui-là surtout que je dois vous parler. C'est là que nos Missionnaires sont, en ce moment, les témoins des faits dont agonise tout un continent.

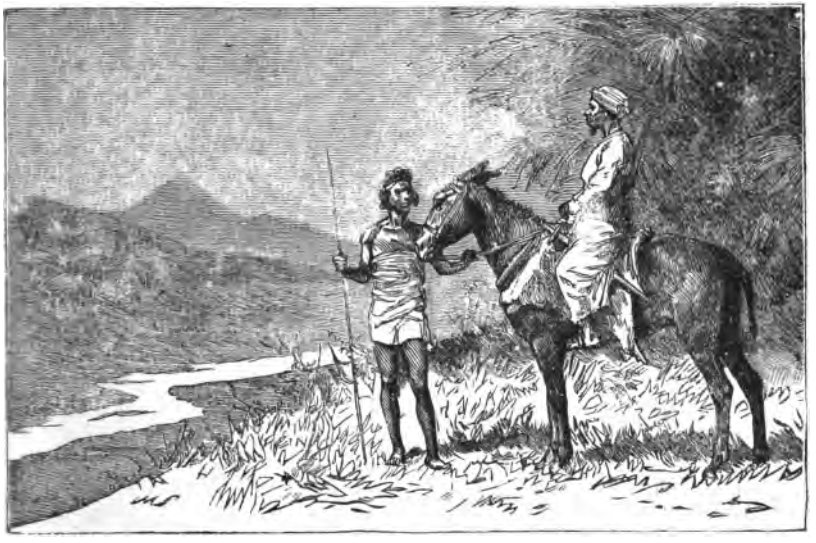
On ne savait pas bien encore, il y a vingt années, ce qu'était le cœur de notre Afrique. On en parlait comme d'un désert inhabitable et stérile. Il s'est trouvé, au contraire, et mes Missionnaires me le confirment chaque jour, que c'en était la portion la plus belle, la plus riche et la plus heureuse. On ne l'avait jugée que d'après les terres du littoral. Là, en effet, le climat est malsain, souvent mortel, le travail difficile, presque impossible pour l'Européen. Les traditions antiques, dont les traces se retrouvent jusque dans Hésiode et dans Hérodote, semblaient annoncer pourtant que l'intérieur de l'Afrique ne ressemblait point à ses rivages, et ce qui ne l'annonçait pas moins, c'était l'existence de ses grands fleuves : le Niger, le Congo, le Zambèze, le Nil surtout qui excitaient à bon droit la curiosité et les conjectures des géographes, des historiens, des philosophes. Ils ne se trompaient pas, comme on l'a vu depuis, sur l'importance de ces cours d'eau mystérieux.

Après les terres basses du littoral, on a donc constaté que le centre de l'Afrique s'élève sur deux plateaux : l'un, de deux à trois mille pieds anglais plus haut que le niveau de l'Océan ; l'autre immense, mesurant des milliers de milles de longueur et superposé au premier de deux à trois mille pieds, en moyenne, ce qui lui donne une altitude totale de

quatre à cinq mille pieds au-dessus des mers. Ces deux plateaux, inondés chaque année, à des époques fixes, par les pluies torrentielles que leur portent les nuages formés sur l'Océan Atlantique et l'Océan Indien, sont comme constellés de grands lacs ou, pour parler plus justement, de mers intérieures : réservoirs immenses que la nature a creusés. De ces mers ou de ces grands lacs, comme on les appelle, sortent les quatre fleuves de l'Afrique avec leurs affluents innombrables. C'est ce qui rend ces contrées si belles et si fécondes. Une imagination trop vive et les quatre grands fleuves aidant, quelques-uns y ont même, en ces derniers temps, voulu voir l'antique paradis terrestre. L'altitude y tempère les ardeurs du soleil. Au bord du Nyanza et du Tanganika, la chaleur du jour ne dépasse pas 32 degrés centigrades, et chaque nuit la température descend à 17 ou 18 degrés. La terre est d'une richesse rare. Je ne parle pas des mines nombreuses dont on voit les indices et qui promettent des trésors à l'industrie, je ne parle que de l'agriculture. Aidée par les eaux et par le soleil, elle produit sans peine tout ce qui est nécessaire à la vie. Partout où l'eau coule, quatre moissons sont possibles chaque année. C'est l'expérience que nos Missionnaires en ont fait eux-mêmes pour le blé qu'ils cultivent afin de se procurer la matière du sacrifice eucharistique. Les bois sont d'une beauté, d'une force, qui excitent l'admiration des explorateurs. Toutes ces richesses réunies devaient naturellement attirer et fixer une population nombreuse. C'est ce qui est arrivé dans le cours des temps. Nulle part, dans l'Afrique, on ne voyait de villages plus nombreux et plus peu-

plés. La paix y régnait, les familles étaient patriarcales ; les armes à feu inconnues ; on ne les trouvait que vers le littoral, ou sur les bords du Zambèze où les Portugais les avaient importées.

Coïncidence douloureuse, c'est au moment même où les grands explorateurs et les premiers Missionnaires pénétrèrent, il y a vingt cinq ans, dans ces régions pour y porter la civilisation et la foi, que



Traitant arabe à la recherche d'un village nègre qu'il veut attaquer.

les marchands esclavagistes, instruits peut-être par ceux-là mêmes qui avaient servi de guides aux voyageurs, y firent invasion à leur tour. Leurs points de départ furent l'Egypte et le royaume de Zanzibar.

Leurs chefs principaux, les métis, race horrible, issue d'Arabes et de noirs du littoral, musulmane de nom, juste ce qu'il en faut pour professer la haine et le mépris de la race nègre qu'ils mettent au-des-

sous des animaux, et à qui, pour lui donner ce qui lui est dû, on ne doit que l'esclavage, et, si elle résiste, les supplices et la mort. Hommes affreux, sans conscience comme sans pitié, également infâmes pour leur corruption bestiale et pour leur cruauté, ils justifient le proverbe africain : « Dieu » a fait les blancs, Dieu a fait les noirs, c'est le » démon seul qui fait les métis. » (*Applaudissements.*)

Nos Pères arrivèrent donc, il y a onze ans, sur les hauts plateaux de l'intérieur, à Tabora, au Tanganika, au Nyanza, sur le Haut-Congo, pour voir l'œuvre de mort qui s'organisait déjà, croître et enfin tout détruire de proche en proche. Ces belles contrées furent pour les métis, dans ces premiers temps, les greniers d'une double richesse. La vie y était facile ; l'ivoire, principal objet de leur commerce, d'une abondance extrême ; on n'était jamais encore venu le chercher si haut et si loin, et dans certaines provinces, comme le Manyéma, non loin du Tanganika, on en trouvait une quantité si grande qu'on se servait des défenses d'éléphants pour clôturer les jardins et dresser les montants des huttes sauvages. Ce fut par l'ivoire que commença la ruine de ce pays infortuné. Il ne suffisait pas de l'acheter à vil prix ou de s'en emparer par la force, il fallait le transporter à la côte. Or, pour le transport, dans cette portion de l'Afrique, on n'a d'autre moyen que l'homme. Les routes ne sont que des sentiers ardus, les animaux domestiques sont tués par la morsure de la tsétsé. Pour avoir des hommes, les traitants firent des esclaves. Les moindres prétextes suffirent pour trouver des sujets de querelles,

c'est-à-dire de massacres prémédités. Sans pitié, sans merci, les brigands tombaient sur une population inoffensive, massacraient tout ce qui résistait, enchaînaient le reste, et, par la menace ou par la force, obligeaient les hommes à servir de bêtes de somme jusqu'à la côte où ils étaient vendus, en même temps que l'ivoire qu'ils y avaient porté.

C'est ainsi que tout commença, mais la cupidité et le sang ont leur ivresse; ivresse terrible qui ne s'assouvit plus, orsqu'elle n'est pas réprimée par la force. (*Applaudissements.*) L'histoire des tyrans païens nous l'avait déjà bien montré. C'est cette ivresse du sang, ce mépris de la vie humaine qui déshonorent aujourd'hui le cœur de l'Afrique. La population y est opprimée, enlevée et comme fauchée d'une manière incessante. Après un village, c'est un autre; après une province, c'est une province nouvelle, et bientôt tout est couvert de ruines et de sang. Nos Missionnaires du Tanganika nous écrivent qu'il n'y a pas de jour où ils ne voient passer sous leurs yeux des caravanes d'esclaves que l'on traîne au loin comme porteurs d'ivoire, ou sur les marchés de l'intérieur, comme bétail humain. Peu à peu ces marchés se sont ouverts partout; ce sont les femmes et les enfants qui y sont surtout vendus, maintenant. Depuis que l'ivoire s'épuise et devient rare, les hommes ne sont plus nécessaires ; ils fuient d'ailleurs, lorsqu'ils sont entre les mains de leurs nouveaux maîtres, et on les tue. Les cruautés commises ainsi défient toute description, et les fléaux d'une telle *chasse*, puisque c'est le nom qu'on lui donne et qu'il lui faut donner pour en présenter une idée juste, dépassent tous les fléaux.

Jamais, sur aucun point du monde connu et dans aucune page de l'histoire, on n'a vu tuerie, boucherie semblable et pareil mépris du sang. (*Applaudissements.*)

Déjà des millions de créatures humaines ont ainsi succombé durant ce dernier quart de siècle. Mais la proportion augmente toujours, et, pour les hauts plateaux de l'intérieur, nos Missionnaires dépassent encore le chiffre donné par Cameron, pour le commerce du Zambèze et du Nyassa. Or, Cameron, l'un des hommes de l'Angleterre les plus dignes d'être écoutés en pareille matière, par sa longue expérience de la traite africaine, par son courage, par son noble cœur, estimait déjà, de son temps, que cinq cent mille noirs, **au minimum,** étaient alors vendus, chaque année, sur les marchés de l'intérieur.

Il est ici, du reste, pour confirmer encore son témoignage et la parfaite conformité de nos sentiments et de nos vues. Il a voulu me l'écrire dans une lettre que j'ai reçue au moment même où j'allais me rendre au milieu de vous ; je lui demande de m'autoriser à la rendre publique. Beaucoup de choses nous divisent peut-être, commandant, mais sur celle-là nous ne pouvons qu'être, comme je l'ai dit tout à l'heure, d'accord en tout. (*Applaudissements prolongés.*)

La cruauté, par suite de cette ivresse du sang, que je vous ai signalée, suit la même progression que le nombre. Autrefois les envahisseurs se contentaient, au milieu d'une population sans défiance, de prendre ceux qui leur tombaient sous la main. Aujourd'hui, j'apprends, d'après mes témoins ocu-

laires, des scènes où la sauvagerie le dispute à la rage du mal. Les noirs des villages de l'intérieur, sachant désormais ce que veulent leurs agresseurs, prennent la fuite dans les jungles ou dans les futaies voisines de leurs villages. Ils espèrent y échapper à leurs coups. Ecoutez le procédé que les esclavagistes emploient pour les *rabattre*. — C'est un terme impie, mais c'est l'excès même de la cruauté qui force la langue à user pour l'homme des termes jusqu'ici réservés aux fauves : — c'est du reste l'usage de l'Afrique intérieure : les noirs eux-mêmes, quand ils ont des esclaves, ont adopté les termes des esclavagistes et ne leur donnent pas d'autre nom : **ma bête, mon animal**, disent-ils.

La troupe infernale entoure donc les grandes herbes où les naturels se sont réfugiés et y mettent le feu. L'incendie est vite allumé dans les pays du soleil. Bientôt ce sont de toutes parts des cris de terreur et de désespoir, et tout ce qui n'est pas atteint par la flamme, étouffé par la fumée sort, en fuyant, de ce foyer ardent et tombe entre les mains des bourreaux qui attendent, pour tuer les uns et enchaîner les autres. Vous trouverez des récits semblables dans vos explorateurs et vous ne vous étonnerez plus si les provinces populeuses et fertiles du cœur africain sont, l'une après l'autre, réduites en solitudes désolées où les ossements seuls des habitants témoignent désormais que l'activité humaine, la paix, le travail ont été là. (*Mouvement d'horreur.*)

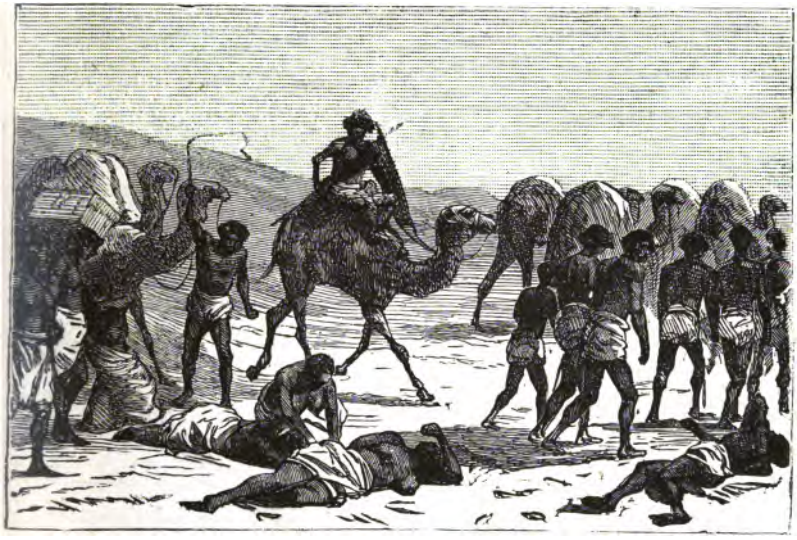
C'est donc à courte échéance la dépopulation complète de l'Afrique intérieure. Si ces considérations d'humanité ne touchent pas l'Europe, qu'elle

songe du moins à la difficulté où elle sera bientôt de jamais tirer de ces régions privilégiées les richesses qu'elles semblaient promettre. Une fois la population détruite ainsi, tout travail, par conséquent toute agriculture, toute industrie sérieuse y deviennent impossibles au blanc, privé d'une main-d'œuvre indigène. Sans habitants, le voyageur ne pourra plus même trouver ni aliments, ni abris pour sa route, et les sentiers disparaîtront, fermés par l'impénétrable barrière d'une végétation tropicale. Telle est l'œuvre d'aujourd'hui et la situation de demain. Je le répète une dernière fois, avec toute l'énergie de ma conviction : Si l'Europe n'arrête pas rapidement ces excès par la force, le cœur de l'Afrique, dans quelques années, ne sera plus qu'un désert. (*Vif assentiment.*)

Voilà pourquoi je suis ici et je fais entendre devant vous, chrétiens anglais, comme je l'ai fait entendre devant les chrétiens de France, ce cri d'indignation et de détresse.

C'est sans contredit aux gouvernements de l'Europe que l'obligation de sauver l'Afrique est tout d'abord imposée. L'honorable président de ce meeting, avant de me donner la parole, vous a rappelé comment, en 1815, à Vienne et plus tard encore à Vérone, en 1822, ils se sont solennellement engagés à ne plus tolérer l'esclavage dans le monde. Mais il leur en faut la volonté. Et pourquoi ne l'auraient-ils pas ? Est-il une œuvre plus noble, plus grande, plus généreuse ? Sur quelles questions peuvent-ils plus honorablement se consulter et s'entendre que sur la cessation de si effroyables maux ? On parle souvent de leurs alliances, et les peuples, dont aucun,

au fond, ne veut la guerre, semblent n'y voir que le prélude des luttes où ils vont s'entr'égorger. Il en faudrait donc revenir à l'amère ironie de notre Montesquieu, lorsqu'il disait, il y a plus d'un siècle, en parlant de l'esclavage colonial : « De petits » esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait » aux Africains : car, si elle était telle qu'ils le » disent, ne serait-il pas venu dans la tête des



Convoi de nègres esclaves conduit à travers le désert.

» princes d'Europe, qui font entre eux tant de con- » ventions inutiles, d'en faire une générale en fa- » veur de la miséricorde et de la pitié ? » (1) (*Applaudissements.*)

Il est vrai que les gouvernements européens pensent à l'Afrique, mais ils semblent n'y penser jusqu'ici que pour s'en emparer. Se réunir en congrès

(1) *Esprit des lois*. liv. XV, chap. V.

pour tracer des lignes sur une carte et s'attribuer des empires est chose facile. Mais des Etats chrétiens ne peuvent oublier que le droit est corrélatif du devoir. Les principales nations de l'Europe, l'Angleterre, la Belgique, la France, l'Allemagne, le Portugal ont, par un consentement commun, reconnu et proclamé leurs droits présents et futurs sur l'Afrique. Elles ont dès lors des devoirs vis-à-vis d'elle. De ces devoirs, le premier est celui de ne pas laisser cruellement détruire la race indigène et fermer, de nouveau, en la transformant en d'inaccessibles déserts, la terre que les explorateurs avaient ouverte à la civilisation. C'est là leur premier intérêt. Mais si la voix de l'intérêt ne parle pas aux gouvernements avec assez de puissance, occupés qu'ils sont par d'autres soucis, il faut les forcer à entendre, pour parler avec Montesquieu, le cri « de la miséricorde et de la pitié. » Et pour cela il faut que ce cri soit poussé enfin, pour tous, avec une telle puisssance que l'on soit forcé de lui obéir. (*Vifs applaudissements.*)

Cette œuvre, c'est sans doute l'œuvre même de la Société antiesclavagiste (*Anti-slavery Society*), qui nous réunit aujourd'hui, celle des hommes éminents qui la président et qui la dirigent, sous les auspices mêmes de l'héritier de la couronne. Mais une association d'hommes, si puissants qu'ils soient, ne saurait tout faire, et, si j'osais m'adresser à vous, Mesdames, je dirais qu'en un sens très réel, une œuvre « de miséricorde et de pitié » est surtout la vôtre. Vous savez mieux que l'homme trouver le chemin du cœur, parce que vous sentez plus vivement que lui ; mais cette raison n'est pas la seule,

en ce qui concerne l'esclavage africain. Les victimes de cet esclavage sont maintenant, en effet, surtout des enfants et des femmes. C'est ce que ne cessent de me répéter nos Missionnaires. Il y a deux jours à peine, je recevais à Londres une lettre de notre Mission du Tanganika, dont le Supérieur me répétait la même formule : « *Ici maintenant on ne vend plus guère que les enfants et les femmes ; les hommes, on les tue !* » Je n'hésite pas à le dire, dans ce partage, les femmes sont plus à plaindre que les hommes. Les hommes, la mort les délivre d'un seul coup ; les femmes et les enfants, l'esclavage leur réserve mille morts. Il les place sans défense entre les mains de leurs maîtres pour les plus basses débauches et pour tous les actes de la plus horrible cruauté. (*Marques d'horreur.*)

J'ai raconté, dans une lettre écrite il y a quelques jours les supplices de ces femmes infortunées de l'intérieur africain, entre les mains de ceux qui les achètent. Laissez-moi rapporter ici un passage de cette lettre :

« Voici, disais-je, un exemple de cette cruauté, choisi aux derniers rangs de l'échelle sociale, chez un noir pauvre. C'est un de nos Pères qui me le raconte et je l'ai déjà moi-même publié, il y a deux ans.

« Durant les pluies de la Masika, dit-il, les ter-
» rains de la plaine voisine (de Tabora) étaient
» devenus un marécage. Impossible d'y avancer
» sans enfoncer dans la boue. Malgré cela, un
» nègre du village voisin ordonna à sa femme
» esclave, d'aller y ramasser du bois pour cuire le
» repas du soir. Elle partit ; mais à peine entrée
» dans les champs, elle commença d'enfoncer et

» bientôt elle se trouva enfoncée jusqu'aux bras
» sans pouvoir se dégager et obligée de rester im-
» mobile pour ne pas enfoncer encore et périr. Sa
» voix plaintive appelait à l'aide, mais ceux qui
» passaient près de là ne faisaient qu'en rire. Le
» mari, ne la voyant point revenir, se mit à sa
» recherche avec un bâton, sans doute pour l'as-
» sommer. Il la trouva dans cet état pitoyable
» et, sans rien faire pour la secourir, il lui jeta de
» loin son bâton pour qu'elle pût se défendre, si
» elle le voulait, lui dit-il avec une atroce ironie,
» contre les hyènes qui allaient venir à la nuit. Il
» rentra ensuite chez lui tranquillement. Le lende-
» main, toute trace de la malheureuse femme avait
» disparu. »

« Montons les degrés de l'échelle. Un de nos Pères rapporte avec horreur qu'un roitelet du Bukumbi lui disait un matin, de l'air le plus tranquille du monde : « *J'ai tué cinq de mes femmes pen-* » *dant la nuit,* » sans même paraître croire que cela pût être extraordinaire. (*Mouvement d'indignation.*)

» Allons enfin jusqu'aux puissants. Voici ce que je dis moi-même du roi de l'Ouganda, dans la lettre dont j'ai extrait les citations précédentes : « Le
» Révérend Père Lévesque, ancien missionnaire
» de l'Ouganda, m'a raconté que, se trouvant à la
» cour du roi Mtésa et attendant, dans l'enceinte
» extérieure, l'audience de ce prince, tout à coup il
» vit les portes du *brazah* ou salle royale s'ouvrir
» avec fracas pour livrer passage à deux soldats
» armés traînant par les pieds une pauvre femme
» esclave. Celui-ci venait de la condamner à avoir
» les oreilles, le nez et enfin la tête coupés à

» l'instant, pour avoir parlé trop haut avant l'ouver-
» ture de son audience. La sentence fut exécutée
» sur le lieu même devant la foule. Aux cris de
» l'infortunée qui navraient le cœur des mission-
» naires, les assistants répondaient par une hilarité
» bruyante. » (*Marques d'horreur.*)

Ces horreurs sont confirmées, on va voir dans quelles proportions, pour la cour nègre de l'Ouganda où se trouvent de mille à douze cents femmes, victimes de tous les caprices du tyran, par un témoin oculaire, l'explorateur Speke.

« Voici déjà quelque temps, dit-il dans ses *Sources*
» *du Nil*, que j'habite l'enceinte de la demeure
» royale, et que, par conséquent, les usages de la
» cour ne sont plus pour moi lettre close. Me
» croira-t-on cependant si j'affirme que, depuis mon
» changement de domicile, *il ne s'est pas passé de*
» *jour où je n'aie vu conduire à la mort, quelquefois*
» *une, quelquefois deux, et jusqu'à trois de ces mal-*
» *heureuses femmes* qui composent le harem de
» Mtésa? Une corde roulée autour du poignet,
» traînées ou tirées par le garde du corps qui les
» conduit à l'abattoir, ces pauvres créatures, les
» yeux pleins de larmes, poussent des gémissements
» à fendre le cœur : — *Hai Minangé!* (ô mon Sei-
» gneur); *Kbakka* (mon roi) ; *hai N'yavio!* (ô ma
» mère) ; — et, malgré ces appels déchirants à la
» pitié publique, pas une main ne se lève pour les
» arracher au bourreau, bien qu'on entende çà et
» là préconiser à voix basse la beauté de ces jeunes
« victimes. » (1)

(1) John Hanning Speke, *les Sources du Nil*. Troisième édition, chap. XI, page 327.

Femmes chrétiennes de l'Europe, femmes de l'Angleterre, c'est à vous qu'il appartient de faire connaître partout de telles horreurs et d'exciter contre elles l'indignation du monde civilisé. (*Applaudissements.*) Ne laissez point de paix à vos pères, à vos maris, à vos frères, employez l'autorité qu'ils tiennent de leur éloquence, de leur fortune, de leur situation dans l'Etat, à arrêter l'effusion du sang de vos sœurs. Si Dieu vous a donné le talent d'écrire, employez-le à une telle cause, vous n'en trouverez pas de plus sainte. N'oubliez pas que c'est le livre d'une femme, un roman, « *l'Oncle Tom,* » qui, traduit dans toutes les langues du monde, a mis le sceau à la délivrance des esclaves de l'Amérique.

Mais quel est le but pratique pour lequel il faut unir, en ce moment, les Etats de l'Europe? Je le répète en un seul mot, et très nettement : c'est à employer la force pour la destruction de l'esclavage africain. (*Applaudissements.*) Le mal est trop profond, trop étendu, pour que l'on puisse le vaincre autrement désormais, avant qu'il n'ait consommé son œuvre.

Par la persuasion, les missionnaires pourront bien convertir des peuplades isolées ; ils sont trop peu nombreux pour que leur action se fasse sentir sur la vaste étendue de l'intérieur africain. Pendant ce temps, la destruction va si vite que tout aura disparu.

J'en dis autant de la charité et du rachat des esclaves. Plusieurs l'ont proposé, dans un sentiment de compassion généreuse, pour soustraire du moins quelques victimes à leur triste sort. Dieu me préserve de détourner les chrétiens d'un senti-

ment si conforme à leur loi. La charité en est le premier précepte. Mais, d'une part, comment trouver les sommes suffisantes pour le rachat de tant d'esclaves, et, de l'autre, ce rachat lui-même ne serait-il pas un encouragement donné à la cupidité des esclavagistes? Si le rachat est rendu certain, la chasse à l'esclave trouvera des raisons nouvelles pour s'étendre.

Ce qu'il faut, je le dis encore, c'est la force, une force pacifique, sans doute, et seulement destinée à la défense, mais une force armée. On l'a bien vu pour la traite coloniale, où tout a été inutile, jusqu'au jour où les vaisseaux anglais, français, américains ont dressé devant les négriers une insurmontable barrière. Ils la maintiennent aujourd'hui dans l'océan Indien pour empêcher le transport des esclaves en Asie. Sans doute, ils ne réussissent pas à tout empêcher, parce que, grâce à la brièveté des trajets, ils peuvent être accomplis par les Dahous arabes, à la faveur des ténèbres. Mais enfin ils inspirent la crainte. Je ne puis qu'en féliciter hautement le gouvernement britannique, dont le récent *Bluebook* nous montre la persévérance. (*Vifs applaudissements.*)

Mais, pour l'esclavage de terre, les croisières sont insuffisantes. Il faut y ajouter, suivant la pensée de votre grand Gordon (*Applaudissements prolongés*) en ce qui regardait la destruction du commerce des esclaves sur le Nil, des barrières de terre qui ferment aux caravanes les routes des pays à esclaves, et quelques troupes légères qui puissent se transporter partout où la chasse infâme est signalée. C'est la pensée de tous ceux qui con-

Vous ne pouvez mieux y contribuer qu'en vous associant à l'Œuvre qui nous réunit aujourd'hui, et qui donne à tant de titre et aux catholiques en particulier par la présence d'un cardinal éminent (1), les plus hautes garanties d'honneur. Rien n'empêche, dans les autres pays, d'en créer de semblables. (*Applaudissements prolongés.*) Souvenez-vous seulement qu'en ce moment même où je vous parle le sang coule à flots sous l'équateur africain. Souvenez-vous qu'il ne dépend que de l'Europe de l'arrêter, et que, si elle ne le fait pas sans tarder, elle en encourra la responsabilité devant Dieu et devant l'histoire. Il y a dix-neuf siècles, le monde a entendu des lèvres de tout un peuple qui pouvait d'un seul mot arrêter l'effusion du sang innocent, la parole de l'indifférence, de l'égoïsme et de la peur: « Que son sang retombe sur nous et sur nos fils. » Le sang coula, en effet, mais le peuple qui l'avait ainsi laissé répandre y perdit tout ce qu'un peuple peut perdre, son honneur et sa patrie, et nous le voyons aujourd'hui dispersé aux quatre vents de l'univers. Prenons garde que le sang de l'Afrique ne réserve à l'Europe une malédiction pareille. Que Dieu la sauve donc du fléau qui menace de la perdre pour toujours! Qu'il la sauve en inspirant aux gouvernements des résolutions généreuses, et en suscitant, au sein des peuples, des dévouements et des courages chrétiens. (*Salve d'applaudissements enthousiastes.*)

***

Après ce discours et sur la proposition du Cardi-

(1) S. Em le Cardinal Manning est membre du comité de l'*Anti-Slavery Society*.

nal Manning, appuyée par d'autres orateurs et particulièrement par le commandant Cameron, l'ancien explorateur qui fit la traversée de l'Afrique en 1873-75, le meeting, à l'unanimité, a voté la résolution suivante :

« Le temps est maintenant arrivé où toutes les nations de l'Europe qui, au congrès de Vienne en 1815, et à la conférence de Vérone en 1822, ont pris une série de résolutions condamnant sévèrement le commerce des esclaves, doivent prendre des mesures sérieuses pour en arriver à un effet pratique. Comme les brigands arabes dont les dévastations sanguinaires dépeuplent en ce moment l'Afrique ne sont ni sujets à des lois, ni sous une autorité responsable, il appartient aux gouvernements de l'Europe d'assurer leur disparition de tous les territoires où ils ont eux-mêmes quelque pouvoir. *Ce meeting se propose également de faire instance auprès du gouvernement de Sa Majesté, pour que, de concert avec les pouvoirs européens qui réclament en ce moment une possession ou une influence territoriale en Afrique, il adopte telles mesures qui puissent assurer l'abolition de l'affreux commerce des esclaves, qui est encore maintenant pratiqué par ces ennemis de la race humaine.* »

CHAPITRE III.

ÉTABLISSEMENTS DES MISSIONS CATHOLIQUES DANS L'AFRIQUE ÉQUATORIALE.

I.

Bienfaits du christianisme. — « Il y a deux mille ans, la religion chrétienne a sauvé l'Europe et les autres contrées méditerranéennes de la corruption du paganisme ; elle a préparé et opéré la civilisation dont nous jouissons aujourd'hui, civilisation que déjà depuis quatre siècles notre race blanche a communiquée à l'Amérique et à diverses autres parties du globe. (1)

» C'est la même puissance religieuse, qu'elle soit plus ou moins masquée sous les apparences d'intérêts politiques ou mercantiles, ou qu'elle agisse directement au grand jour par le moyen des missions catholiques et protestantes, c'est la religion qui opérera encore le plus sûrement la régénération de cette intéressante race noire africaine, privée si longtemps de ses bienfaits.

« Incontestablement l'Evangile du Christ a pénétré dans l'Afrique centrale avec les missionnaires portugais et d'autres, il y a plusieurs siècles déjà ; de nombreux vestiges en font foi ; mais le bien qu'ils y ont opéré a été relativement peu marquant,

---

(1) Le Congo belge illustré, par Alexis.-M. G.

et surtout peu stable. Il était réservé à notre époque d'expansion nécessaire de la race européenne, de voir se briser les portes qui fermaient « le continent mystérieux » à l'influence de la Bonne Nouvelle. »

Les missions protestantes, écossaises, anglicanes et américaines, rivalisent d'ardeur depuis quelques années déjà avec les missions catholiques françaises et belges dans le Congo et ailleurs ; mais nous ignorons trop le résultat *de christianisation* obtenu par les premières pour pouvoir en parler sciemment.

Quant aux missions catholiques, leur action pacifique et moralisatrice est telle, dans l'Afrique centrale, que le Roi Souverain du Congo a confié provisoirement la plus lointaine de ses provinces à l'administration des Pères Blancs des stations de *Mpala* et de *Kibanga*, sur le lac Tanganika. En outre, il a sollicité et obtenu du Saint-Siège l'érection du *Vicariat apostolique du Congo belge.*

Le gouvernement de la République française, fort peu sympathique à la religion en France, protège cependant les missionnaires catholiques dans ses possessions du Gabon et du Congo, car il les considère comme les moyens les plus certains d'étendre l'influence nationale en pays étranger.

L'Empire allemand, l'Angleterre surtout agissent de même en toutes circonstances, et nulle part les missions catholiques elles-mêmes, ne jouissent de plus de liberté, de protection officielle, que dans les vastes possessions britanniques.

II.

L'Eglise catholique en Afrique au XIXe siècle. — L'Eglise si florissante en Afrique dans les cinq premiers siècles de notre ère, y avait été tellement ruinée par suite des schismes, des hérésies, des persécutions, et surtout de l'invasion musulmane, qu'au commencement de ce siècle on pouvait la regarder comme anéantie sur ce vaste continent. On n'y comptait, en effet, qu'un évêché vacant, et trois ou quatre missions ou préfectures apostoliques, savoir:

1° La préfecture apostolique de Tripoli et la mission de Tunis, qui étaient chargées de pourvoir aux besoins spirituels des Européens commerçant dans ces parages, ou des malheureux chrétiens pris par les corsaires et retenus dans les bagnes ;

2° La préfecture apostolique du Sénégal, qui se bornait aux îlots de St-Louis et de Gorée ;

3° La préfecture apostolique du Congo bien déchue de son ancienne splendeur ;

4° L'évêché d'Angola, habituellement vacant ;

5° La prélature du Mozambique, qui ne faisait que végéter au point de vue religieux et civil.

Aujourd'hui l'Evangile est prêché par toute l'Afrique ; et chaque année voit s'y former de nouvelles Missions.

Voici (d'après une note communiquée par le R. P. Barillec, de la Congr. du St-Esprit) le tableau des diverses juridictions ecclésiastiques actuellement existantes dans ce pays, avec la date de leur érection et le nom des Instituts chargés de leur évangélisation.

Tableau des Missions Africaines.

Année d'érection.	Noms des juridictions ecclésiastiques.	Ordres des missionnaires.
1640	Préfecture apostolique du *Congo*. .	Pères du S.-Esprit et du S.-Cœur de Marie.
1654	Préfecture apostolique de *Tripoli*, .	Franciscains réformés.
1765	Préfecture apostolique du *Sénégal* .	PP. du S.-Esprit et du S.-C. de M.
1797	*Évêché d'Angola*	Prêtres séculiers et PP. du S.-Esp.
	Prélature du *Mozambique*	Prêtres séculiers et Jésuites.
1837	Vic. ap. du *Cap de Bonne Espérance*.	Prêtres séculiers.
1838	*Diocèse d'Alger*.	» »
1839	Vic. apost. d'*Egypte* et d'*Arabie* . .	Mineurs observantins, Min. réformés, Missionnaires de Lyon.
1842	Vic. apost. des *Deux Guinées* . . .	PP. du S.-Esprit et du S.-C. de M.
1846	Vic. apost. de l'*Abyssinie*	Lazaristes.
1846	Vic. apost. de l'*Afr. cent.* (Soudan).	Institut de Vérone.
1846	Vic. apost. des *Gallas* . . . , .	Capucins.
1847	Vic. apost. du *Cap Oriental* . . .	Prêtres séculiers.
1850	Vic. apost. de *Natal*.	Oblats de Marie Immaculée.
1858	Vic. apost. de *Sierra-Léone* . . .	PP. du S.-Esprit et du S.-C. de M.
1859	Préfect. apost. du *Maroc* (réérigée).	Franciscains.
1860	Vic. apost. de *Bénin*.	Missionnaires de Lyon
1863	Vicariat apost. de la *Sénégambie* . .	PP. du S.-Esprit et du S.-.C de M.
1866	*Évêché d'Oran*	Prêtres séculiers.
1866	*Évêché de Constantine*	» »
1868	Préf. apost. du *Sahara*	Pères d'Alger.
1874	Préf. apost. du *District central* (au Cap de Bonne Espérance).	Prêtres séculiers.
1879	Préfect. apost. de la *Cimbébasie* . .	PP. du S.-Esprit et du S.-C. de M.
1880	Vic. apost. du *Tanganika*	Pères d'Alger.
1880	Vic. apost. du *Victoria-Nyanza* . .	» »
1882	Préfect. apost. du *Dahomey* . . .	Missionnaires de Lyon.
1883	Vicariat apostolique du *Zanguebar*. (Préfecture depuis 1863.)	PP. du S.-Esprit et du S.-C. de M.
1884	Préfecture apost. du *Niger*. . . .	Missionnaires de Lyon.
1886	Préf. apost. du *Delta du Nil* . . .	» »
1886	Vic. apost. de l'Etat d'*Orange*. . .	Oblats de Marie Immaculée.
1886	Vic. apost. du *Congo Français*. . .	PP. du S.-Esprit et du S.-C. de M.
1886	Vic. apost. du *Congo Supérieur* . .	Pères d'Alger.
1886	Vic. apost. de l'*Ounyaniembé* . . .	» »
1887	Préfect. apost. du *Zanguebar mér*.	Bénédictins de Bavière.
1888	Vic. apost. du *Congo Belge*	Congrég. de l'Imm. Cœur de Marie de Scheut-lez-Bruxelles.
1889	Préfect. apost. du *Bas-Niger* . . .	PP. du S.-Esprit et du S.-C. de M.

Nota. La carte ci-après de l'Afrique permettra au lecteur de se rendre compte de la situation des missions et de leurs stations principales dans l'Afrique centrale et orientale. — L'espace n'a pas permis de donner la carte entière.

Quant au rôle bienfaisant de l'Eglise à l'égard des malheureux, des pauvres et des esclaves, il est prouvé par l'histoire, à toutes ses pages.

Parmi les Ordres religieux fondés au moyen âge pour le rachat des captifs, il suffit de citer : L'Ordre des Trinitaires, qui délivra *neuf cent mille* captifs.

L'Ordre de la Merci, qui en racheta *cinq cent mille.*

D'après des calculs fondés, la délivrance de ce *million et demi* d'esclaves coûta la somme énorme (rapportée au taux actuel) de *huit milliards quatre cents millions.*

Mais ce qu'on ne supputera pas, c'est le nombre de ces chrétiens héroïques qui se sont donnés eux-mêmes pour racheter les captifs.

III.

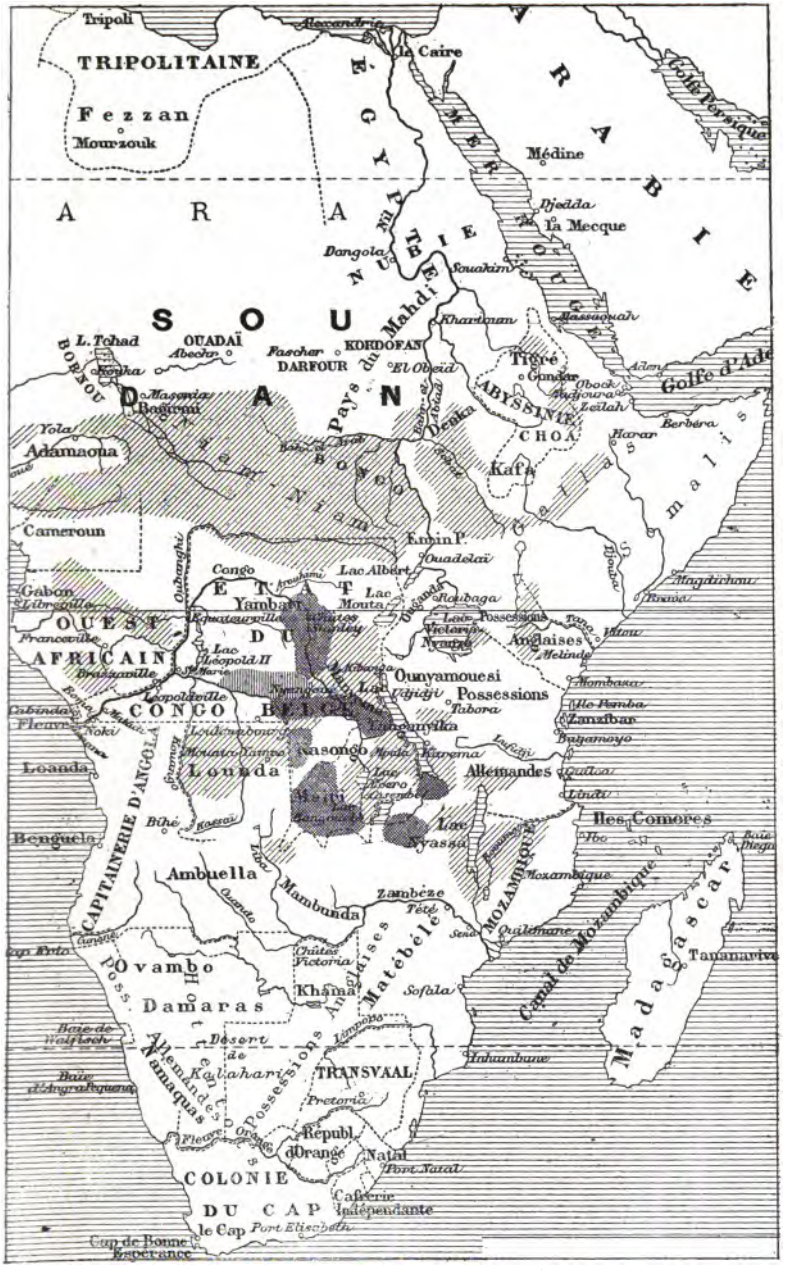
Missions du Congo et de l'Afrique équatoriale. — La partie de l'Afrique qui nous intéresse particulièrement dans cet ouvrage, est le bassin du Congo et les régions des Grands Lacs, prolongées jusqu'à la côte du Zanguebar. Cette vaste contrée, traversée par l'Equateur, s'étend entre le 4e degré de latitude nord et le 12e de latitude sud ; elle aboutit à l'ouest au golfe de Guinée, dans l'océan Atlantique ; à l'est, à l'océan Indien, et couvre une superficie égale à la moitié de l'Europe.

Elle est partagée politiquement entre cinq puissances européennes :

La *France,* qui possède le Gabon et le Congo occidental ;

Le *Portugal,* qui a l'Angola et le Congo du sud-ouest ;

La *Belgique,* ou plus exactement l'Etat indépendant du Congo (bassin central);



Tripoli
TRIPOLITAINE
Fezzan
Mourzouk
Alexandrie
le Caire
ÉGYPTE
ARABIE
Golfe Persique
Médine
Djedda
la Mecque
MER ROUGE
NUBIE
Dongola
Souakim
Massaouah
SOUDAN
Pays du Mahdi
Khartoum
L. Tchad
OUADAÏ
Abeche
Fascher
KORDOFAN
DARFOUR
El Obeïd
Tigré
Gondar
Aden
Golfe d'Aden
Obock
Zeïlah
ABYSSINIE
CHOA
Berbera
Harar
Kafa
Gallas
Somalis
Yola
Adamaoua
Bagirmi
Cameroun
Emin P.
Ouadelaï
Lac Albert
Congo
ÉTAT DU CONGO BELGE
Yambari
Lac Mouta
Roubaga
Lac Victoria
Nyanza
Possessions Anglaises
Magdichou
Gabon
Libreville
OUEST AFRICAIN
Franceville
Brazzaville
Lac Léopold II
Ounyamouesi
Possessions
Tabora
Mombaza
Ile Pemba
Zanzibar
Bajamoyo
Cabinda
Fleuve
Noki
Léopoldville
Loanda
Lounda
Kasongo
Karema
Allemandes
Lindi
Iles Comores
Benguela
Bihé
Kassai
Lac Nyassa
Ambuella
Mambunda
Zambèze
Tété
MOZAMBIQUE
Mozambique
Canal de Mozambique
Madagascar
Tananarive
Ovambo
Damaras
Chûtes Victoria
Khama
Matébélé
Sofala
Hottentots
Possessions Anglaises
Désert de Kalahari
Allemandes
Namaquas
TRANSVAAL
Pretoria
Inhambane
Baie de Walfisch
Baie d'Angra Pequena
Fleuve Orange
Républ. d'Orange
Natal
Port Natal
COLONIE DU CAP
Cafrerie Indépendante
le Cap
Port Elisabeth
Cap de Bonne Espérance

L'*Angleterre*, dont l'influence s'établit sur la région du Haut-Nil ;

Enfin, l'*Allemagne*, qui domine au Zanguebar, appelé aussi l'Est africain.

Toutefois, ces possessions sont loin d'être effectives au même degré ; ce sont plutôt des *zones d'influence*, que la diplomatie a démarquées dans le but louable d'éviter les conflits entre les nations européennes. Les points occupés sont généralement sur les côtes, où s'établit le commerce.

Les missionnaires catholiques et protestants (anglicans, écossais) sont les seuls Européens qui, par dévouement, osent s'avancer et se fixer dans l'intérieur au milieu des indigènes.

Trois congrégations religieuses, dont deux françaises et une belge, se partagent l'Afrique équatoriale : celle des Pères du Saint-Esprit, qui occupe le littoral des deux océans ; — celle des missionnaires d'Alger, établie dans la région des Grands Lacs ; — enfin celle des Missions étrangères de Bruxelles, à qui est destinée l'évangélisation du Congo belge.

IV.

Missions des Pères du Saint-Esprit et du Saint-Coeur de Marie. — La Congrégation des Pères du Saint-Esprit, fondée en 1705 par l'abbé Desplaces a pour but le service religieux des colonies françaises. En 1848, sous l'inspiration du vénérable P. Libermann, elle fusionna avec la société du Saint-Cœur de Marie, ce qui donna lieu au double titre qui la désigne. Sa maison principale est à Paris, rue Lhomond, 30, et elle compte plusieurs centaines de missionnaires.

A cette congrégation sont confiées en Afrique huit grandes missions, savoir : sur la côte occidentale :

1° Le vicariat apostolique de la *Sénégambie* (territoire français). Résidence St-Louis; 11 stations.

2° Le vicariat apostolique de *Sierra-Léone* (territoire anglais). Résidence : Freetown ; 4 stations.

3°, 4°, 5° Les deux vicariats apostoliques du *Gabon* et du *Congo français*, et la préfecture apostolique du *Congo*, dont nous parlerons plus loin.

6°, 7° La mission du *Cunène* et la préfecture apostolique de la *Cimbébasie*, dans l'Afrique australe.

8° Sur la côte orientale, le vicariat apostolique du *Zanguebar*.

Voici quelques détails sur l'organisation des 4 Missions de l'Afrique équatoriale :

A. *Vicariat apostolique du* ZANGUEBAR *septentrional*, s'étendant de Bagamoyo au cap Gardafui.

Il comprend 10 stations : *Zanzibar* (résidence), *Bagamoyo*, sur la côte ; — Mandéra, Mhonda, Mrogoro, Tununguo, non loin de Bagamoyo ; — *Condoa*, La Longa et Sima, plus éloignées, dans l'Ousagara ; toutes en territoire allemand ; — enfin *Mombaza*, port anglais. — La Mission compte 25 à 40 Pères, 10 Frères, plus de 20 religieuses.

B. *Vicariat apostolique des* DEUX-GUINÉES *ou du* GABON. — 9 stations : *Ste-Marie* du Gabon (résidence), St-Pierre de *Libreville*, St-Joseph de *Benga*, le cap *Esterias* et *Donghila* (toutes sur l'estuaire du Gabon);

— *San-Benito*, au nord ; — *Ouitzha*, sur le Bas-

Niger; — *Adoumas* ou Lastourville et *Lambaréné*, sur l'Ogooué, — Ste-Anne des *Camas*, sur la côte au sud. — 26 prêtres, 25 frères, 16 religieuses de l'Immaculée Conception (celles-ci à Libreville).

C. *Vicariat apostolique du* CONGO FRANÇAIS (s'étendant à l'Ouest du Congo belge jusque dans les régions inconnues du nord de l'Oubangi).

4 stations : *Loango*, résidence, et *Mayombé*, sur la côte ; — Saint-Joseph de *Linzolo*, sur le Congo ; — *Brazzaville*, près du Stanley-Pool ; — Saint-Louis de l'*Oubanghi*, au confluent de cette rivière et du Congo. — 12 prêtres, 4 frères, 4 religieuses, 3 clercs indigènes.

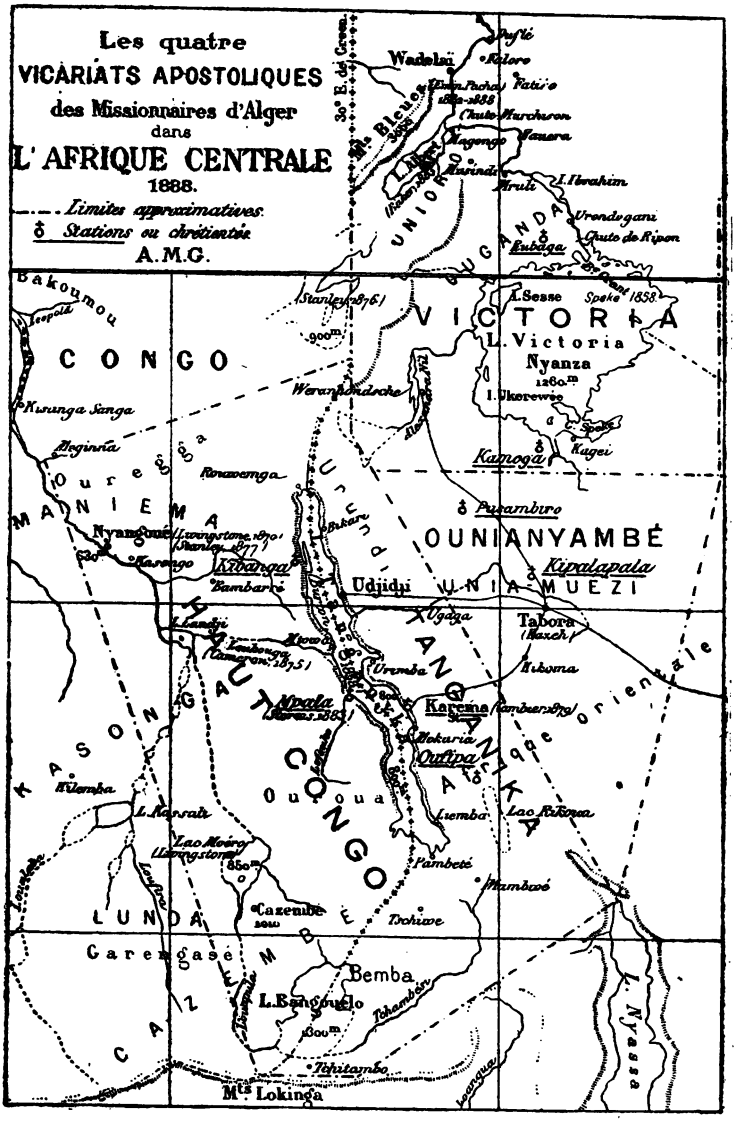
D. *Préfecture apostolique du* BAS CONGO *et du* KASSAÏ (au sud-est du Congo belge). — 4 stations : *Landana*, port (résidence), et St-Paul de *Loanda* (territoire portugais) ; — *Nemlao*, près Banana, et *Boma*, dans le Congo belge. — 14 prêtres, 5 frères.

V.

Missions de l'Afrique équatoriale et ses Grands lacs confiées aux Missionnaires d'Alger, dits Pères Blancs. — Elles sont au nombre de 4, comprenant huit stations outre la Procure établie à *Zanzibar* et une quarantaine de missionnaires, Pères et Frères.

A. *Le Vicariat apostolique du* VICTORIA-NYANZA, sous la juridiction de Mgr Livinhac, avec les résidences de Ste-Marie de *Roubaga*, capitale de l'Ouganda, au nord du lac ; et celle de Notre-Dame de *Kamoga*, dans le Bukumbi, au sud du lac.

B. *Le vicariat apostolique du* HAUT-CONGO, sous la juridiction de Mgr Bridoux, et se composant de la partie du territoire belge situé entre le Congo



1. *Vicariat Apostolique du lac* VICTORIA-NIANZA.
2. *Vicariat Apostolique du* HAUT CONGO.
3. *Préfecture Apostolique du* TANGANIKA.
4. *Préfecture Apostolique de l'*OUNIA-NYEMBÉ.

supérieur et le lac Tanganika. Les Stations sont : *Kibanga*, sur la baie Burton, et *Mpala*, toutes deux situées sur la rive occidentale du Tanganika.

C. *La Mission de* TANGANIKA, rive orientale, avec la ville célèbre d'*Oudjiji*, centre du trafic d'esclaves ; la station ci-devant belge de *Karéma*, et le nouveau poste établi dans l'*Oufipa*.

D. *La Mission de l'*OUNYANYEMBÉ, dont le centre est le grand marché de *Tabora*, où il y a une station de missionnaires, ainsi que *Kipalapala*.

Ces quatre missions comptent en ce moment (1889) 26 prêtres missionnaires, 10 frères catéchistes, 1 auxiliaire (le capitaine Joubert) et 3 médecins nègres (notamment Farraghit Bienno, dont on connaît l'émouvante histoire).

VI.

Missions étrangères belges. — Cette Congrégation, établie sous le patronage de l'Immaculée Cœur de Marie, a son siège à Scheut-lez-Bruxelles. Son directeur est M. Van Aertselaer.

Depuis de longues années, elle évangélise avec succès les vicariats apostoliques *de Mongolie* et *du Kan-Sou* (Empire chinois).

A la demande du roi des Belges, le Pape l'a chargée également de la mission fondée en 1888, sous le titre de *Vicariat apostolique du Congo belge*, comprenant la plus grande partie de l'Etat indépendant. Un séminaire pour les études africaines est établi près la célèbre Université catholique de Louvain.

Stations : *Nemlao*, près Banana, et *Boma*, (desservies provisoirement par les PP. du St-Esprit) ;

— *Léopoldville*, sur le Stanley-Pool, et *Berghe-Ste-Marie* (Kwamouth-Nord), au confluent du Kassaï, qui sont desservies par les Missionnaires belges.

Nous reviendrons aux chapitres IV et V sur les résultats de ces missions.

VII.

L'OEuvre du Roi des Belges, *cause des missions de l'Afrique centrale.* — Avant de clore ce chapitre, rapportons ici quelques pages écrites par Mgr Lavigerie lui-même, sur le point de départ de l'organisation de ses missions des Grands Lacs.

Après avoir exposé sommairement les résultats déjà anciens des missions de la côte, S. E. examine comment elles se sont introduites dans les régions centrales.

« Si les rivages de l'Afrique, dit le Cardinal (1), étaient tous occupés par les messagers de la bonne nouvelle, il n'en était pas de même de l'intérieur, qui semblait au contraire leur fermer obstinément ses routes. Des voyageurs isolés avaient essayé d'en pénétrer le mystère. Presque tous avaient payé de leur vie cette hardie tentative.

» C'est seulement depuis vingt années que le voile, qui couvrait ces régions inconnues, a été soulevé par des explorateurs plus heureux ou plus intrépides : Burton, Cameron, Speke, Nachtigal, Schweinfurth et d'autres encore. Les noms de Livingstone et de Stanley sont sur toutes les lèvres : ma plume n'a pas besoin de les écrire. On s'est bientôt passionné pour les découvertes et pour le courage de

(1) À L'ASSAUT DES PAYS NÈGRES. Préface.

ces voyageurs, et cet entraînement de l'opinion s'est traduit par des actes d'une portée décisive.

» Jusque-là, toutes les tentatives sur l'intérieur de l'Afrique étaient isolées. Chaque nation, chaque société savante, chaque individu agissait d'après ses vues propres. En 1876, à la suite des publications de Livingstone et de Stanley, S. M. le Roi des Belges conçut la pensée d'une **Association internationale** qui relierait et dirigerait tous ces efforts. Voici comment ce prince traçait lui-même à cette société le programme de son action :

« *Ouvrir à la civilisation la seule partie de notre* » *globe où elle n'ait pas encore pénétré,* disait-il » dans le discours d'ouverture de la première con- » férence, *percer les ténèbres qui enveloppent des* » *populations entières, c'est, j'ose le dire,* **une croi-** » **sade digne de ce siècle de progrès.** »

» Ainsi, en Europe, l'Association internationale africaine de Bruxelles se proposait de provoquer le concours de toutes les nations civilisées et d'obtenir leur contribution volontaire. Ce premier résultat a été immédiatement poursuivi. Des assemblées savantes ou même politiques, des princes, et à leur tête le Roi des Belges lui-même, avec une générosité persévérante et vraiment royale, ont préparé le budget de ce qu'ils appelaient une croisade contre la barbarie.

» J'insiste sur ces points, — ajoute le Cardinal, — quoi qu'ils puissent paraître d'abord étrangers à mon sujet. Ils sont mon sujet même, car *on ne comprendrait pas bien l'origine et l'organisation des missions de l'Afrique équatoriale, si on ne connaissait ces détails.* C'est en effet pour ne pas se

laisser devancer par des sociétés protestantes que le Saint-Siège a réglé, comme il l'a fait, ce qui concerne ces missions. *Le champ d'action qu'il leur a tracé est exactement le même que celui qu'a déterminé pour ses explorations l'Association de Bruxelles.* Ce champ est « limité, — ce sont les termes mêmes » du programme de cette société, — à l'orient et à » l'occident par les deux mers, au midi par le bas- » sin du Zambèze, au nord par les conquêtes du » nouveau territoire égyptien et le Soudan indé- » pendant. » Cette région, qui s'étend du cinquième degré de latitude nord au quinzième degré de latitude sud, est précisément celle où les missions de l'Afrique équatoriale sont établies.

» On ne peut le nier, c'est là une grande entreprise, plus grande encore que celles qui tendent à percer les continents pour rapprocher simplement les distances ; car, ici, des peuples entiers ensevelis dans la mort seront appelés à la lumière et à la vie.

» Mais cette œuvre, la conférence de Bruxelles ne peut la réaliser qu'à demi, elle ne peut, pour mieux dire, que la préparer. En ouvrant les routes de l'Equateur africain aux explorateurs et aux marchands, elle *les ouvre à l'Evangile*, et ce sera là, sans qu'elle l'ait cherché, *sa gloire immortelle.*

» C'est dans ces termes qu'en 1877, la question de l'Afrique équatoriale se posa devant le monde chrétien et devant le Saint-Siège apostolique.

» Déjà les bulletins des Sociétés évangéliques de Londres et de New-York annonçaient tout un plan de conquêtes et promettaient des subsides qui s'élevaient à plus de cinq millions par année ;

autant pour une seule mission que l'Œuvre de la Propagation de la Foi pour le monde entier.

» Le grand Pape qui allait mourir, mais dont l'âme conservait toutes les ardeurs généreuses, comprit les dangers d'une telle situation. Il vit aussi l'obligation providentielle imposée au Saint-Siège d'y pourvoir sans délai, « car c'est à la vérité dont l'Eglise est dépositaire, disait-il, et non à l'erreur qu'a été dite la grande parole : « Allez et » enseignez toutes les nations et baptisez-les au » nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. »

Mais ici, une grande difficulté pratique se présentait. Où trouver une société d'hommes apostoliques qui pût disposer, sur l'heure, du personnel et des ressources nécessaires pour une mission si vaste et si périlleuse ? Les congrégations déjà établies en Afrique, ont chacune d'immenses régions à évangéliser et toutes leurs forces sont absorbées par les œuvres déjà commencées ou qui s'imposent chaque jour à leur zèle. C'est ce qui fit penser à la plus humble et à la dernière venue des sociétés apostoliques du continent africain. J'ai nommé la *Société des Missionnaires d'Alger....* »

∴

Son Eminence fait ensuite l'historique de la fondation de ses Missionnaires et de leur début dans l'Afrique centrale, ainsi que nous le verrons au chapitre IV.

CHAPITRE IV.

MISSIONS DU ZANGUEBAR ET DE BAGAMOYO.

I.

Le Vicariat apostolique du Zanguebar. — C'est par la côte orientale, qui a été pendant trente ans, la principale voie de pénétration dans l'Afrique centrale, que nous commencerons notre revue des missions équatoriales.

Nous y trouvons d'ailleurs, en face de l'île Zanzibar, le bel établissement de Notre-Dame de Bagamoyo, qui avec ses œuvres diverses, ses petits enfants recueillis, son orphelinat, ses écoles, ses ménages et ses villages chrétiens, nous donneront tout d'abord l'idée du résultat qu'on pourra obtenir un peu partout en Afrique, lorsque les circonstances le permettront.

Les détails ci-après sont extraits de deux lettres datées de 1883(1) et de 1885, et écrites par le R. P. Leroy, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, laquelle Congrégation a la direction du Vicariat apostolique du Zanguebar septentrional.

---

(1) *Annales de la Propagation de la Foi*, n° 346.

Notre-Dame de Bagamoyo, 2 décembre 1885.

Aperçu historique. — « Il y a vingt-cinq ans aujourd'hui, que paraissait en rade de Zanzibar M. l'abbé Fava, actuellement évêque de Grenoble et alors vicaire général de Mgr Maupoint, évêque de St-Denis (Réunion). Il était accompagné de deux prêtres : MM. Jégo et Schimph, de six religieuses de la *Congrégation des Filles de Marie*, et d'un chirurgien de la marine française, M. Abel Sémanne. Les missionnaires descendirent en ville le 22 décembre 1860, achetèrent une vaste maison, et le 25 décembre on put y célébrer la messe de minuit. C'était, depuis le commencement du XVIIe siècle, date de la retraite des Portugais, la première fois que Notre-Seigneur redescendait en cette ville et sur cette terre de Zanzibar.

A la suite d'un rapport de M. l'abbé Fava, la Mission fut érigée en Préfecture apostolique et placée sous la juridiction de Mgr Maupoint.

Peu après, celui-ci en offrit la direction à notre Congrégation, qui l'accepta sur ses vives instances ; et, le 16 juin 1863, le R. P. Horner, précédemment aumônier de la léproserie de l'île Bourbon, arrivait à son tour à Zanzibar. Mais Mgr Maupoint conserva jusqu'à sa mort (août 1872) le titre de Préfet apostolique du Zanguebar.

Par décret du 9 septembre de la même année, la S. C. de la Propagande conférait ce même titre au T. R. Père Schwindenhammer, qui nomma vice-Préfet le R. P. Horner et, après lui, le R. P. Baur.

Enfin, la Préfecture a été érigée dernièrement

en vicariat, et par décret du 23 novembre 1885, Mgr Raoul de Courmont, évêque de Bodona, était député vicaire apostolique du Zanguebar. (1)

Nombreuses difficultés jusqu'ici. — Pendant ces vingt-cinq premières années de son existence, la Mission catholique, elle non plus, il faut se hâter de le dire, n'a pas fait tout ce qu'elle aurait voulu faire.

Les causes principales qui ont contrarié ses

---

(1) **Les sectes protestantes au Zanguebar.** — Quatre ans après l'établissement de la Mission catholique en 1864, les protestants de la *High-Church* venaient aussi fonder une maison à Zanzibar à la suite d'un essai infructueux sur les bords du Nyassa, où l'évêque Mackensie avait été tué dans un combat. Ils étaient sous la direction du *bishop* Tozer, évêque de l'Afrique centrale, qui, depuis, s'est converti au catholicisme. Le docteur Steere lui succéda. Outre divers travaux sur le *Ki-swahili* et d'autres langues africaines, il a construit la cathédrale protestante actuelle qui domine la ville de Zanzibar, et qui a coûté, dit-on, 800.000 francs. A sa mort, le *bishop* Smeethy lui succéda, et celui-ci travaille actuellement à développer les fondations de son prédécesseur sur la rive gauche du Pangani, au nord, et sur les bords du Nyassa, au sud.

Ce groupe de protestants, Ritualistes avancés, porte le titre de Mission des Universités, *Universities' Mission.* — Il a été précédé de beaucoup par la *Church Missionary Society's Mission*, établie à Mombaza et à Mpwapwa et placée originairement sous la direction du docteur Krapf et de M. Rebmann. Près de là, à Ribe, les RR New et Wakefield ont aussi essayé de fonder quelque chose pour le compte de la société des *Méthodistes libres unis.*

Tous ces Révérends, dont chacun dans son œuvre proteste à sa manière, sont en général l'objet d'une appréciation sévère de la part des Européens, leurs coréligionnaires et leurs compatriotes. Pour nous, nous constatons qu'ils arrivent en ces pays en grand nombre et que, peu de temps après, ils repartent en nombre presque égal; qu'ils dépensent des sommes fabuleuses ; qu'ils se donnent beaucoup de mouvement, hommes et femmes ; qu'ils courent non seulement sur divers points de la côte, mais encore jusqu'au Nyassa, au Tanganyka et au Nyanza ; qu'ils sont généralement dévoués à la géographie, aux sciences, et même qu'ils disent du bien des catholiques....

Mais en présence de tous ces braves gens qui se démènent sous l'action d'un esprit qu'ils disent être l'Esprit-Saint ; qui marchent, s'habillent, se tiennent, pensent, parlent, écrivent, chantent, prient et sonnent leurs cloches d'une façon caractéristique ; en présence de ces messieurs qui ne sont ni tout à fait laïques, ni tout à fait prêtres, de tout ce corps enfin qui travaille beaucoup et qui ne produit rien, on se demande, quand on connaît l'Ecriture, à qui peuvent bien s'appliquer ces paroles de David : *Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laboraverunt qui ædificant eam...*

efforts sont connues. La première est le terrain même sur lequel elle opère : Zanzibar est soumis à une autorité musulmane, et quoique, dans les Etats du Sultan, il y ait beaucoup de tribus païennes, on regarde un peu partout, d'instinct, la religion des Européens comme une religion étrangère, qui est belle, qui est bonne, qui est grande, mais qui n'est point celle du Souverain et que le Souverain ne recommande point.

Ensuite la Mission est née et a grandi dans des difficultés financières considérables ; et avant d'acquitter les dettes nécessitées par sa fondation première, il était difficile de se porter en avant.

De plus, cette partie de l'Afrique, inconnue il y a vingt-cinq ans, n'était exploitée que par les Arabes, qui y faisaient d'horribles razzias d'esclaves et qui rendaient extrêmement difficile l'accès du *continent mystérieux.*

Enfin les morts et les maladies des missionnaires, l'ignorance de la langue indigène, l'incertitude des premiers pas sont autant de causes qu'il faut ajouter aux premières et qui ont dû paralyser en partie les efforts généreux des premiers ouvriers envoyés dans ce champ si complètement inculte du Père de famille.

Aujourd'hui, après vingt-cinq ans, tout n'est pas encore modifié, mais dans vingt-cinq ans tout peut-être sera changé. Or, qu'est-ce que cinquante ans dans la vie d'un pays et d'un peuple, dans la vie de l'Eglise immortelle ?

Situation actuelle. — Aujourd'hui, d'abord, cette partie de l'Afrique est ouverte à l'Europe. Et par cette porte qui s'appelle Bagamoyo, sur le seuil d

laquelle la Mission est assise depuis déjà longtemps, et d'où elle croit avoir fait savoir à beaucoup d'indigènes des tribus les plus reculées de l'Intérieur, que les blancs ne viennent pas ici pour manger les noirs ; par cette porte, depuis vingt-cinq ans passent beaucoup d'étrangers : Livingstone, Burton,

Famille nègre de l'Afrique orientale. Préparation du repas.

Speke, Grant, Cameron, Stanley, Debaize, Giraud, les premiers voyageurs de l'Association internationale africaine, plusieurs autres moins connus, et enfin, au milieu de tous, d'intrépides légions de « Messagers de la Bonne-Nouvelle. »

Aujourd'hui, la Mission se trouve régulièrement

constituée sous la direction d'un Vicaire apostolique. L'expérience des anciens sert aux nouveaux ; et enfin la langue du peuple que nous avons à évangéliser n'est plus un mystère. Le R. P. Sacleux, dernièrement rentré en France, est chargé d'y faire *imprimer* des travaux importants, et d'ici à deux ans, il faut l'espérer, nous aurons les premiers livres nécessaires à mettre entre les mains des missionnaires, à donner aux enfants des écoles et à répandre dans les villages de l'Intérieur où d'anciens élèves, devenus des hommes, les liront et les commenteront.

Fondations. — A peine M. l'abbé Fava avait-il mis le pied **à Zanzibar**, que déjà il s'était occupé à procurer à la Mission, en ville, un vaste local que l'on habite encore aujourd'hui, et, sur la côte, un terrain considérable où l'on devait se transporter plus tard. Un hôpital aussi avait été ouvert dès la première heure, en même temps qu'une école élémentaire et une école industrielle.

Le R. P. Horner, en mettant plus tard tout ce que son intelligence et son zèle avaient de ressources pour consolider la Mission, développa en même temps, secondé par ceux des collaborateurs que la Providence lui envoya, l'œuvre si sympathique et si touchante du *rachat des esclaves*. Une *école* pour les Indiens fut essayée, un *petit séminaire* tenté, un *hôpital* d'abord installé dans les appartements de la Mission même et ensuite élevé dans l'un des endroits les plus agréables de la ville ; enfin l'éducation professionnelle dans des ateliers sérieux nous attira l'attention et la sympathie de tout le monde.

Dès 1868, on se trouvait en mesure de commencer **à Bagamoyo**, sur cette grande terre africaine, dont on apercevait au loin les montagnes inexplorées, une œuvre nouvelle, une œuvre importante. L'acquisition définitive du terrain primitivement concédé ne se fit pas sans peine ; et, une fois que ces broussailles furent obtenues, il fallut bien des travaux, bien des fièvres et bien des morts pour les remplacer par les plantations, les jardins et les bâtiments qu'on y voit aujourd'hui. Ce n'est pas tout : une révolution armée suscitée contre la mission en 1871 lui enleva presque la moitié de ses terres ; et, en 1872, un terrible cyclone renversa tout ce qu'on avait élevé. N'importe l'œuvre de Bagamoyo n'est pas morte.

Stations dans l'intérieur.— En 1877, on se jetait résolument dans l'intérieur, à dix jours de marche de la communauté, et la croix qu'on planta alors **à Mhonda,** sur les belles montagnes du Ngourou, n'a pas cessé d'y répandre son influence salutaire. Cette année même, à une journée de là, un autre village chrétien s'est fondé, et tout fait espérer qu'il prospérera.

En 1880, une autre station était établie **à Mandéra,** à quatre journées de marche de Bagamoyo. L'œuvre est en bonne voie, et, sans parler du village chrétien qui s'est transporté là dès le principe, le P. Cado Picarda réunit chaque dimanche dans sa petite église de nombreux auditeurs, qui ne sont pas si éloignés encore d'être de parfaits chrétiens.

En 1883, nouvelle fondation à **Mrogoro**, sur les superbes rives de l'Ourougourou. Là, le P. Charles

Gommenginger a eu beaucoup à souffrir ; mais, au milieu des ruines que l'incendie et la mort ont accumulées autour de lui, il est resté debout, et tout fait espérer que là où les souffrances ont abondé, abondera plus tard la consolation.

En 1884, Mgr de Courmont, à peine débarqué sur le continent africain, est allé lui-même planter la croix à **Tounoungou,** dans un pays magnifique et chez une tribu particulièrement intéressante. Cette station a déjà vu mourir son fondateur, le R. P. Daul, emporté par la fièvre le 10 juin 1885. La sympathie des noirs des environs est acquise à cette œuvre. Toujours menacés par les Mafites, c'est là qu'ils se réfugient à l'ombre de la croix, quand l'alarme est donnée. On met huit bonnes journées pour y aller de Bagamoyo.

En 1885 enfin, dernièrement, le comité français de l'Association nationale africaine a remis à la Mission la station de **Condoa,** dans l'Ousagara, à quinze jours de marche dans l'intérieur, sur la route des caravanes qui vont aux lacs et qui en viennent.

En terminant, qu'on nous permette une statistique ; elle a son éloquence.

Durant ces vingt-cinq ans, de 1860 à 1885, 112 missionnaires ont travaillé au Zanguebar, dont 38 prêtres, 33 frères coadjuteurs et 41 religieuses.

Sur ce nombre, 42 ont succombé, martyrs de leur zèle, 10 prêtres, 15 frères, 17 religieuses ; d'autres ont été contraints de partir par la maladie ; 44 continuent à travailler avec courage. 6 jeunes confrères qui viennent de nous arriver, portent ce nombre à 50. Daigne le Seigneur nous en envoyer d'autres encore, car la moisson s'annonce de plus en plus abondante !

II.

La Mission de N.-D. de Bagamoyo. — Après ce sommaire des Missions du Zanguebar, il est utile de donner quelques détails plus circonstanciés sur l'établissement principal, lequel se trouve à Bagamoyo.

« **Bagamoyo,** que toutes les cartes signalent aujourd'hui,se trouve sur le continent africain à 6° 27' de latitude sud et à 30 milles environ de l'île et de la ville de Zanzibar, où réside S. A. le sultan Saïd Bargasch. Il y a moins de vingt ans, Bagamoyo n'était qu'un assez pauvre village, mais depuis, Bagamoyo a grandi.

Sans palais et sans boulevards encore aujourd'hui, on n'y peut guère signaler qu'une seule rue, toujours encombrée de nattes, de marchandises, de troupeaux de bêtes, d'hommes de toute couleur, de toute langue et de toute tribu. Par ailleurs, des ruelles s'entrecroisent derrière et devant des cases sans nombre, jetées là avec un absolu mépris de la ligne droite.

Bagamoyo est ainsi devenu, après Zanzibar qui est une ville de 80.000 âmes, le marché le plus important et l'un des points les plus fréquentés de cette côte. C'est là qu'arrivent l'ivoire, la gomme copal, la sésame, tout les produits de ces pays. Dans la bonne saison, les caravanes y amènent quelquefois de l'intérieur sept, huit ou dix mille étrangers en une seule semaine. Un célèbre trafiquant *Tipou Tipou,* y est dernièrement descendu, rapportant de la région des lacs soixante-dix mille livres d'ivoire.

Notre établissement se trouve au nord et à un kilomètre de la ville de Bagamoyo.

Il y a dix ans, le pays était couvert d'une vaste forêt de broussailles, entamée çà et là par quelques maigres plantations de manioc et de sorgho, suffisantes au reste pour l'alimentation des habitants. C'est à travers ces jungles que les premiers missionnaires durent se faire jour avec le feu et la hache, et conquérir le terrain sur les bêtes les plus malfaisantes de la création qui s'y donnaient mutuellement la chasse.

Peu à peu, les grands arbres de la forêt ont été abattus et vendus, des cases se sont élevées, des plantations ont été faites, des œuvres se sont établies. Autour de nous, l'exemple, donné par les Blancs, a été mis à profit, et, depuis notre arrivée, les épines et les lianes ont dû céder la place à de vastes cultures que les *Landlords* du pays font exploiter par leurs esclaves.

Notre Mission a une sorte de Jardin d'acclimatation (le mot est bien ambitieux !) où l'on transporte de Bourbon, de Maurice, de Madagascar, des Indes, de l'Europe même, chaque fois qu'une occasion favorable se présente, les plantes, les arbustes et les arbres qui peuvent être ici le plus facilement utilisés. Beaucoup d'essais ont été faits ; plusieurs ont réussi. Malheureusement le trop peu d'étendue de notre terrain ne nous permet point de faire des plantations sur une large échelle ; mais, de ces modestes tentatives, il nous reste du moins la satisfaction d'être utiles à ce pays, en y acclimatant des plantes qui pourront être un jour un élément de prospérité réelle.

L'oeuvre des petits enfants. — Les tribus au milieu desquelles nous avons à vivre ici sont en général hospitalières et bonnes. Il y a bien les Wadoë qui sont anthropophages, mais pour rien au monde ils ne voudraient goûter notre chair pâle ; dans leurs estomacs noirs, cela, pensent-ils, produirait une révolution mortelle.

Bien souvent ils sont venus nous supplier d'aller nous établir chez eux, avec promesse que nous ne serions probablement pas mangés. Nous attendons deux missionnaires de plus pour répondre au désir de ces braves gens.

Ces tribus sont donc bonnes ; malheureusement elles sont toutes plus ou moins hantées par des idées superstitieuses qui leur imposent trop fréquemment des pratiques d'une cruauté révoltante. Chez les Wazaramo nos voisins, par exemple, l'enfant qui naît à certains jours réputés néfastes, celui qui vient au monde avec des cheveux, avec des dents, celui qui fait trop souffrir sa mère, etc., est, sur la décision d'un conseil de famille présidé par un sorcier ou une sorcière, impitoyablement écarté. On le tue souvent, souvent aussi on se contente de l'abandonner sur le rivage de la mer où la vague l'emporte, de le jeter sur la lisière d'une forêt où, la nuit, les hyènes se le partagent. Les Wazigoua, eux, ont sacrifié tous les enfants nés dans leur tribu pendant le passage de la dernière comète.

Il n'est pas rare que le missionnaire trouve lui-même dans ses excursions quelques-uns de ces pauvres petits êtres, proscrits de la vie avant même de la connaître. Mais la plupart de ceux que nous recevons sont recueillis par nos chrétiens ou par d'au-

tres personnes de confiance, même païennes, auxquelles nous donnons chaque fois une gratification convenable.

On nous les apporte en cachette dans des mouchoirs, dans des paniers, dans des corbeilles en feuilles de cocotier, car que dirait le public s'il savait que nous faisons collection de ces petites créatures? Elles sont inutiles, elles sont embarrassantes, elles sont condamnées : ne les recueillons-nous pas, penserait-il, pour faire entrer leurs cervelles dans ces préparations magiques dont les Blancs savent si bien se servir contre les Noirs ?... Nous les baptisons. Puis, les uns sont confiés aux Sœurs, les autres adoptés par les mères de famille du village chrétien. Seulement, malgré tous les soins qu'on leur prodigue, la plupart meurent bientôt, à cause sans doute des privations qui ont accompagné leur entrée dans la vie.

Plus tard, ces abandonnés sont réunis dans une salle d'asile où les plus jeunes enfants du village chrétien viennent aussi se rassembler, pendant que leurs mères travaillent ou s'occupent de leurs nouveau-nés.

Ce petit troupeau noir ne manque point d'intérêt. Il y a là des négrillons de quatre et cinq ans, gros, joufflus, rebondis, propres et sages, qui savent en deux langues *Notre Père* et *Je vous salue, Marie*, qui récitent des fables avec gestes à l'appui, qui chantent avec la même dévotion *Le petit Navire* et *Le mois de Marie*, et qui, s'ils le veulent, peuvent un peu compter.

Les Orphelinats. — Vers l'âge de 7 ans, les enfants des salles d'asile passent dans une autre

œuvre, l'œuvre importante des Orphelinats, ainsi appelée parce qu'elle est surtout composée des jeunes Noirs que nous avons rachetés ou qui nous ont été donnés.

Le marché public des esclaves dans la ville de Zanzibar a été aboli; mais, sur le continent, l'homme est toujours poursuivi par l'homme, toujours pris, toujours vendu, toujours acheté. Chose incroyable ! le frère est livré par son frère, et le contrat est bon.

Autant que nos ressources nous le permettent, nous rachetons les enfants capturés dans les guerres et les razzias de l'intérieur, et, pour les préparer à la liberté et à la civilisation chrétienne, nous les réunissons dans les orphelinats que je viens de nommer.

Là aussi sont rassemblés les *jeunes esclaves* qui, transportés de la côte vers les îles de l'Océan par des négriers de contrebande, sont capturés par les croisières anglaises ou françaises, et nous sont ensuite confiés par les consuls. Quoique ces prises deviennent plus rares, il ne se passe point d'année qu'il ne s'en fasse encore un certain nombre. Ainsi nous avons dernièrement reçu 20 de ces pauvres enfants, et, quelques mois auparavant, 55 autres, dont 30 garçons et 25 filles. On avait trouvé 74 esclaves sur un boutre, mais le consul anglais a mis en liberté les hommes et les femmes en état de se suffire. Ces enfants, qui ont déjà passé par tant de souffrances, prennent en général assez gaiement le parti qui leur est fait quand ils sont achetés par les Arabes ; mais, arrivés ici et bien vite instruits de leur condition, ils n'ont pas d'expression pour dire leur

bonheur, et en peu de temps ces petits sauvages d'hier racontent, avec des airs dégagés et charmants, beaucoup de choses intéressantes que plusieurs Académiciens d'Europe ne savent point encore : comment, par exemple, le monde a été créé, d'où vient l'homme et où il va, ce que Dieu a fait pour nous et ce que nous devons faire pour lui.

Avec le catéchisme et l'histoire sainte, nos savants apprennent à lire, à écrire, à compter. L'école est dirigée par un de leurs aînés, devenu père de famille.

Mais, comme on a toujours cru que les Noirs seront moralisés surtout par le travail manuel, on applique la plupart de ceux que nous recevons à la culture des champs, au jardinage, à la basse-cour.

Un essaim. — Quand l'âge est venu où ces enfants doivent devenir *chefs de famille*, deux ou trois missionnaires partent à la tête de quinze ou vingt de ces conscrits. Ils s'en vont dans l'intérieur vers une tribu amie, vers un chef connu. Là, sur un site élevé et près d'un cours d'eau, dans un canton fertile, salubre et peuplé, ils se font céder des terres incultes dont ils défrichent un coin à la hâte, et sur lesquelles ils élèvent des cases provisoires. La première besogne faite (avec quelle ardeur, on le devine !), les hommes reviennent chercher leurs fiancées, et le couple jeune et joyeux va prendre possession de son nid.

Voilà donc, tout de suite, *quinze ou vingt ménages chrétiens.* Ils ne possèdent rien, mais ils sont déjà plus riches que tous les païens qui les entourent, car le christianisme leur a donné ce que les autres n'ont pas : une intelligence que la foi éclaire et des bras qui sauront travailler.

D'ailleurs le missionnaire est toujours là qui dirige et qui surveille, qui instruit, qui récompense souvent, qui punit quelquefois. Peu à peu, autour de la case restaurée et dans les champs défrichés, on voit s'élever le sorgho, le maïs, le riz, la canne à sucre, pendant que le colombier se peuple, que les poules se multiplient et que les chèvres vont, par bandes, promener leurs caprices à travers les herbes plantureuses.

Ce n'est pas tout ; car des relations se sont vite créées aux alentours, la confiance s'est établie et bientôt peut-être les païens eux-mêmes, attirés par l'exemple, par l'intérêt, par la perspective d'une vie plus avantageuse et plus belle, par la grâce de Dieu surtout qui se sert de tous les moyens, les païens viendront se grouper autour de l'*homme blanc* et formeront une florissante colonie chrétienne.

Voilà notre plan : à Dieu, aux missionnaires et à leurs bienfaiteurs de le réaliser !

En général, les enfants de nos Orphelinats nous restent très attachés et très fidèles. Parfois il y a bien quelques fugitifs, mais qui nous reviennent bientôt après.

Le village de Saint-Joseph. — Il y aurait beaucoup à dire sur nos fondations chrétiennes de l'intérieur, sur *Mandéra*, *Mhonda*, *Mrogoro* ; mais, quoique à Bagamoyo la vie soit plus prosaïque et plus simple, c'est de Bagamoyo seulement que je parlerai. D'ailleurs, ce village, que je connais mieux, donnera des autres une idée suffisante.

Là donc, près de la Mission, s'étend le petit village chrétien de *Saint-Joseph*. C'est une modeste paroisse ayant son église et son presbytère : elle

compte soixante cases, toutes construites sur le même modèle, et alignées en trois rues plantées des deux côtés de filaos, beaux arbres rappelant le mélèze et le sapin, qui dressent leurs têtes mobiles au-dessus des cocotiers et dans lesquelles la brise de la mer vient murmurer un chant qui ne finit jamais.

Les chrétiens, élevés par la Mission, travaillent pour elle à certains jours ; mais, en retour, la Mission fournit à chaque ménage la nourriture et les vêtements nécessaires. Cette distribution, qui dure tant que la famille ne peut point se suffire à elle-même, se fait le mercredi de chaque semaine, et les parts augmentent à mesure qu'un nouveau-né paraît sous la case. Chacun, du reste, fait valoir pour son compte un petit champ qui lui a été donné et qu'il cultive à sa fantaisie : tous les produits qu'il en retire lui appartiennent. Ainsi, sans être préoccupés des richesses et sans souffrir de la pauvreté, ces premiers-nés de l'Eglise du Zanguebar vivent heureux sous la loi de l'Evangile. Le matin, ils vont faire la prière à leur chapelle et en commun ; le soir, la cloche les réunit encore : on prie, on fait un peu de catéchisme, on donne les avis opportuns. Puis, en attendant le sommeil, les fervents récitent le chapelet devant les images qui décorent les murs de leurs cases, les artistes se rassemblent par groupes et se renvoient avec un mélancolique attendrissement les chansons qu'ils apprirent autrefois, du temps qu'ils avaient une tribu, un père et une mère. D'autres frappent le tam-tam et jouent sur une espèce de guitare du pays des airs qu'ils improvisent ; d'autres égaient leurs petits enfants, d'autres enfin *ne font rien.*

Deux missionnaires habitent avec eux dans une espèce de case-presbytère construite au milieu du village. Ils cumulent les fonctions ecclésiastiques et civiles; mais, comme à la tête de chaque colonie il y a un chef, un maire, un élu du peuple, le missionnaire a pour principe de n'intervenir que dans les jugements qu'il faut rendre en appel. Au besoin, et en regardant de près, on trouverait aussi une cour de cassation : le curé en serait l'avocat général, et le vicaire apostolique, le premier président.

Nos voisins. — Voilà ce qui se fait dans la Maison ; mais c'est pour nous un devoir de chercher à étendre de plus en plus notre action au dehors.

Pouvant aujourd'hui pénétrer partout, le missionnaire se trouve tous les jours en mesure de baptiser des enfants en danger de mort, de recueillir des vieillards des deux sexes,de soigner des malades, d'instruire des adultes, et de préparer le terrain à une future évangélisation plus complète et plus sérieuse.

Ce ministère est d'autant plus facile et plus fructueux que, dans ce pays, l'homme malade n'a plus aucun prix : on le laisse dans un coin de la case, on le jette dans les grandes herbes. Quelquefois, s'il est atteint d'une affection contagieuse, on lui met une corde au pied et on le traîne dans les broussailles, comme on ferait d'une bête infecte et dangereuse.

C'est vers ces abandonnés que le missionnaire s'en va de préférence; et comme la perspective d'une mort prochaine est bonne conseillère, ces pauvres gens qui sont souvent des porteurs de caravanes, et qui n'ont peut-être jamais entendu parler de

Dieu dans leur tribu, reçoivent avec la docilité d'un cœur naturellement chrétien les vérités qu'on leur présente. Ils demandent d'eux-mêmes le baptême et ils meurent consolés et reconnaissants.

Quant aux adultes qui se voient encore pleins de force et de santé, les conversions ne sont pas aussi faciles, loin de là. De temps à autre cependant des hommes et des femmes, dans toute la vigueur de l'âge, parfois des familles entières, viennent nous demander à habiter avec nous. On en compte ainsi plusieurs qui sont restés fidèles et qui sont aujourd'hui de bons chrétiens. L'un d'eux, par exemple, ancien voyageur et l'un de ceux qui ont rapporté à Bagamoyo le corps de Livingstone, (1) se montre surtout d'un admirable dévouement pour recueillir, soigner et instruire tous les infortunés que la variole, la lèpre et les autres maladies contagieuses rejettent du commerce de leurs semblables. Dernièrement un varioleux qu'il avait trouvé, et qui, avant de mourir, a pu recevoir le baptême, a été, la nuit, emporté par les hyènes et à moitié dévoré : « Qu'importe ? disait notre homme. Les » hyènes ont fait l'enterrement, mais les anges ont » chanté les prières. »

Bagamoyo étant le point de départ d'un grand nombre de caravanes pour l'intérieur, nous voyons aussi la plupart des voyageurs qui vont explorer le continent mystérieux.

C'est d'ici qu'est parti Stanley pour aller à la

(1) Le corps de Livingstone, rapporté du sud du Bangouélo, fut reçu dans l'hôpital de la mission, et c'est un de nos Frères qui a fait le cercueil provisoire dans lequel les restes du grand voyageur furent mis pour être transportés à Zanzibar, et de là à Westminster.

recherche de Livingstone. Le jour de son arrivée à Bagamoyo, des Européens de Zanzibar étaient venus voir la Mission, et avaient eu la délicate précaution d'apporter avec eux deux ou trois bouteilles de vin de Champagne. Stanley en eut sa part. Et de retour en Europe, rendant hommage à la courte hospitalité qu'il avait reçue, il écrivit gaiement dans son livre quelque chose comme il suit : « J'ai trouvé à Bagamoyo *les Jésuites du Saint-* » *Esprit* (sic)... Ceux-là comprennent le prix de la » vie : ils ont la fièvre, mais ils la chassent avec du » Champagne... »

Avant Stanley et après lui, nous avons vu successivement passer Cameron, les expéditions belges et allemandes, l'abbé Debaize, M. le capitaine Bloyet, M. Giraud, enfin les missionnaires de N.-D. d'Afrique, nos frères dans l'apostolat des Noirs.

L'avenir. — Voilà donc l'œuvre de Bagamoyo. Comme vous le voyez, sa nature même nous force d'aller sans cesse en avant, vers ces populations de l'intérieur au milieu desquelles les Missionnaires trouveront sur un vaste champ des âmes confiantes et dociles. Sans parler, en effet, de notre village chrétien qui gagnerait à être dédoublé, les orphelinats nous donnent chaque année des jeunes gens qu'il faut marier et établir. Or, les placer sur la côte en les abandonnant plus ou moins à eux-mêmes, au milieu des Arabes, c'est les livrer à toutes les aventures, c'est perdre en quelques mois ce que nous avons à grand'peine édifié en plusieurs années.

Reste donc l'intérieur où ces jeunes familles, sous la garde de leurs Pères, se conserveront et se mul-

tiplieront, où elles seront comme le noyau déjà formé des chrétientés futures.

Mais, pour accomplir ces pacifiques conquêtes, il nous faut des ressources, il nous faut des hommes.

L'Afrique est depuis quelques années devenue le point de mire de toutes les nations civilisées. Cette grande délaissée inspire enfin quelque intérêt ! De ce mouvement extraordinaire qui porte vers elle tant de voyageurs, tant de commerçants, tant de missionnaires, la Providence évidemment saura tirer beaucoup pour sa gloire, et peut-être un jour viendra ou les chrétientés d'Afrique pourront se suffire à elles-mêmes. En attendant, nous sommes forcés de demander aux fidèles d'Europe qu'ils veuillent bien unir leur sou de chaque semaine aux sueurs de chaque jour du missionnaire. L'œuvre que nous poursuivons, en effet, parmi ces peuples, enlevés au démon depuis dix-huit siècles déjà, cette œuvre n'est pas notre œuvre à nous seuls : c'est celle de Dieu et de l'Eglise, celle de tous les chrétiens. Nous, nous ne sommes que des chargés d'affaires, *envoyés* pour le compte de tous ceux qui ont foi en la rédemption universelle des peuples. Il a été dit à tous : *Allez et enseignez.* Tous, cependant, ne peuvent partir ; mais si les missionnaires vont et enseignent, à ceux qui restent il appartient de leur fournir les moyens d'aller et d'enseigner au loin.

A. Le Roy.

CHAPITRE V.

MISSIONS DE L'OUGANDA ET DU LAC VICTORIA.

Les Actes des premiers martyrs nègres de l'Afrique équatoriale. — Le royaume nègre de l'Ouganda est situé sur la rive septentrionale du lac Victoria ; il est borné à l'ouest par le royaume rival de l'Ounyoro, qui confine au lac Albert ; au Nord, par la province d'Emin (Emin Pacha) ; à l'est par des tribus sauvages. — Sa capitale, *Roubaga*, est située non loin du Nil sortant du lac. Sa population est évaluée à plus de trois millions d'habitants.

C'est un des plus beaux pays et des plus peuplés, et son roi est un des plus puissants de l'Afrique centrale.

On sait qu'en 1858, les voyageurs anglais Speke et son compagnon Grant, et en 1876, Stanley y furent reçus honorablement par le célèbre roi Mtésa, homme intelligent qui commandait à des armées de plus de cent mille nègres. Mtésa s'intéressait aux discours des Européens, surtout en matière de religion ; il permit aux missionnaires anglicans, puis aux missionnaires d'Alger de s'établir dans ses Etats. Ceux-ci y arrivèrent en 1878, se fixèrent dans la capitale et eurent même pour catéchumène le prince Mouanga, fils de Mtésa, auquel il succéda vers 1882. — Mouanga devenu

roi eut d'abord d'excellents rapports avec les missionnaires, avant les évènements tristes et glorieux à la fois que nous allons rapporter, d'après une lettre écrite à Son Eminence le cardinal Lavigerie par Mgr Livinhac, vicaire apostolique du Victoria-Nyanza.

Notre-Dame de Kamoga (Bukumbi), au sud du lac Victoria
29 septembre 1886.

EMINENCE,

J'aurais voulu vous entretenir aujourd'hui, pour répondre à vos marques d'intérêt, de l'orphelinat et du village chrétien de *Saint-Joseph de Kipalapala*, de la mission de *Notre-Dame de Kamoga*, dans le Bukumbi, de la mission et de l'orphelinat de *Sainte-Marie de Roubaga* et de divers centres chrétiens de l'Ouganda.

Mais aujourd'hui, je pense vous intéresser davantage en vous parlant de la persécution cruelle qui règne dans l'un des royaumes compris dans ma vaste mission, le royaume de l'Ouganda. C'est là que j'exerçais moi-même le ministère apostolique en qualité de supérieur de la mission de Sainte-Marie de Roubaga, avant ma promotion à l'Episcopat.

Avec la grâce de Dieu, la parole du salut commençait à produire des fruits abondants parmi ces pauvres populations plongées d'ailleurs dans toutes les superstitions et dans tous les vices. Plusieurs centres chrétiens étaient créés et se développaient; des centaines de catéchumènes et de néophytes assistaient à nos instructions. **Mais le roi Mtéça, excité surtout par les musulmans esclavagistes,** manifesta bientôt l'intention de s'opposer à ce mouvement, même par la violence. Les missionnaires

Le missionnaire catholique à la cour d'un roi nègre.

crurent par prudence devoir céder un moment à l'orage, et c'est alors que je fus appelé moi-même à la charge redoutable de l'épiscopat et à l'administration de tant de vastes territoires.

Mtéça toutefois ne tarda pas à mourir, et **son fils Mouanga**, que j'avais personnellement connu et qui était alors pour nous plein de bienveillance, insista lui-même pour que nos missionnaires rentrassent dans sa capitale. Mais des causes semblables à celles qui avaient excité les inquiétudes et l'opposition de Mtéça, n'avaient pas tardé à changer les dispositions de son fils. En arrivant de Carthage où j'avais reçu la consécration épiscopale des mains de notre vénéré Père, le Cardinal Lavigerie, j'appris avec une mortelle douleur que tout était à feu et à sang dans la mission de l'Ouganda. J'avais reçu l'ordre de mes supérieurs de ne point y fixer ma résidence, supposé que la persécution vînt à s'y déchaîner et me rendît dès lors impossible l'administration des autres parties de mon vicariat. Mais je ne crus pas possible néanmoins de ne pas aller m'assurer par moi-même de l'état des choses et porter des encouragements et les consolations nécessaires à mes confrères les missionnaires d'Alger et à leurs néophytes.

Complot contre le roi. — Dans ma dernière lettre, je vous parlais du retour des missionnaires dans l'Ouganda, et du bon accueil que leur fit le jeune roi Mouanga. Il disait hautement, que Dieu, touché de nos prières et des prières de nos chrétiens, l'avait élevé sur le trône. Pour lui témoigner sa reconnaissance, il avait rompu courageusement avec les vieilles superstitions de ses frères. Il aimait à réciter le

Pater, et à l'apprendre à son entourage ; encourageant ses sujets à se faire instruire, et nommant aux charges les meilleurs de nos néophytes. Ces derniers lui donnèrent une preuve éclatante de leur fidélité.

Quelques mois après la mort de Mtéça, les grands du royaume, voyant que le nouveau roi était disposé à abandonner les traditions païennes du pays ; et craignant qu'il ne leur fît embrasser une religion opposée à tous leurs vices, tramèrent une conspiration contre lui. Dans une réunion solennelle, à un signal convenu, ils devaient le percer de lances, et proclamer roi son jeune frère. Trois de nos chrétiens, *Joseph Mkasa*, *André Kagoua* et un autre ayant découvert le complot, avertirent secrètement Mouanga, et lui dirent qu'il pouvait compter sur eux, sur tous les chrétiens et sur les hommes qui dépendaient d'eux, ce qui lui assurait deux mille soldats bien armés.

Cependant le roi fait appeler le Katikiro, son premier ministre, qui était à la tête du complot, et lui déclare qu'il connaît tout. Le Katikiro se met à pleurer, demandant grâce et protestant de sa fidélité. Mouanga lui pardonne, ainsi qu'à tous les autres conspirateurs. A partir de ce jour, la haine que le ministre avait déjà vouée aux chrétiens, devient irréconciliable. Il résolut de les perdre, tous en commençant par les plus influents. C'était pour lui une question de vie ou de mort ; car le roi avait déclaré qu'il donnerait sa charge à Joseph Mkasa, connu de tous comme chrétien fervent, et qu'il ferait d'André Kagoua son général en chef. Aussi il ne négligeait rien pour représenter au roi les chrétiens

comme des hommes dangereux, qui lui seraient fidèles tant qu'ils seraient en petit nombre, mais qui, une fois les plus forts, le renverseraient pour mettre un des leurs à sa place.

Ici, comme partout, il reste toujours quelque chose des calomnies, même les plus absurdes ; on pourrait dire surtout des plus absurdes.

Sans se tourner d'abord ouvertement contre les chrétiens, Mouanga commença à concevoir des sentiments de défiance à leur égard, et se débarrassa, en pratique, du peu qu'il savait d'une religion qui condamne la cruauté, l'injustice, la polygamie, apanages de la royauté dans l'Ouganda. Il laissa cependant encore à ses sujets la liberté de se faire instruire des vérités de la foi, et se montra, en public comme en particulier, l'ami des missionnaires catholiques, qu'on désignait dans le pays sous le nom de Baganzi ba Kabaka, « les amis du roi ». *En quelques mois, 244 catéchumènes des plus instruits reçurent le baptême.* Sept à huit cents autres fréquentaient nos catéchismes, avec cette ardeur persévérante que nous n'avons rencontrée que parmi les Bagandas.

Mouanga devient ombrageux et cruel. — Les choses en étaient là, quand *la nouvelle de la conquête d'une partie de l'Afrique équatoriale par les Allemands parvint aux oreilles du roi.*

Dans ce pays des nègres, tous les blancs sont plus ou moins solidaires... Peut-être avec toutes nos bonnes paroles n'étions-nous que des espions, venus pour préparer les voies aux conquérants ! Tandis que les sages se posaient cette question, arriva la nouvelle de l'apparition d'un blanc, suivi d'une forte

escorte, dans le Boussoga, et se dirigeant vers l'Ouganda. D'après je ne sais quelle prophétie, les Bagandas sont persuadés que c'est par cette route que viendront les conquérants.

Aussi l'alarme fut-elle générale. Le voyageur en question était l'*évêque anglican Hannington.* Mouanga ne trouva qu'un moyen de conjurer le prétendu péril : ce fut d'envoyer à l'armée, qui faisait en ce moment la guerre dans le Boussoga, l'ordre de tuer ce blanc et toute sa suite.

Joseph Mkasa, chrétien, comme je l'ai dit, et conseiller intime du roi, fit son possible pour lui faire comprendre qu'il n'avait rien à craindre de cet étranger ; que, s'il ne voulait pas de lui dans son royaume, il n'avait qu'à lui refuser l'entrée, sans tremper ses mains dans son sang. Le P. Lourdel unit ses plus vives instances à celles de Joseph, et à la fin, obtint du roi la promesse formelle d'envoyer un exprès, pour donner contre-ordre ; mais, soit que cet exprès n'ait pas été envoyé, ou qu'il soit arrivé trop tard, le malheureux Hannington fut massacré avec ses hommes ; et les démarches réitérées du P. Lourdel et de Joseph, démarches inspirées par la charité la plus pure, servirent de prétexte à nos ennemis, pour tâcher de persuader à Mouanga que tous ceux qui priaient étaient ses mortels ennemis.

Le martyre de Joseph. — Le Katikiro ou premier ministre, qui avait voué à Joseph une haine implacable, profita de ces circonstances pour demander sa mort. Le roi appréciait les immenses services que lui rendait Joseph ; il connaissait sa rare prudence et admirait son dévouement. Aussi repoussa-t-il d'abord la proposition du ministre.

Mais celui-ci revint à la charge. Il représenta Joseph comme un des grands les plus attachés à notre sainte religion, partant comme un ennemi dont on avait tout à craindre. Mouanga finit par céder.

Joseph était aimé de tout le monde. Sa charge le mettait en rapports continuels avec le roi. Loin d'en profiter comme ses prédécesseurs, pour nuire aux uns et aux autres, il s'efforçait de leur être utile, et plus d'un a dû à sa réserve ou à une parole bienveillante, dite à propos, de n'avoir pas perdu sa place, sinon la vie. Mkadjanga, lui-même, le plus terrible des bourreaux du roi, l'avait en affection. Aussi voulait-il retarder l'exécution, espérant que Mouanga reviendrait sur la sentence de mort, que lui avait arrachée le ministre. Mais ce dernier, qui craignait aussi que le roi, sa colère une fois passée, ne révoquât un tel ordre, commanda au bourreau de tuer à l'instant le condamné.

Arrivé sur le lieu du supplice, Joseph, qui n'avait rien perdu de son calme habituel, se tournant vers le bourreau, lui dit ;

« Tu diras de ma part à Mouanga, qu'il m'a condamné injustement, mais je lui pardonne de bon cœur. Tu ajouteras que je lui conseille de se repentir ; car, s'il ne se repent, il aura à *plaider* avec moi au tribunal de Dieu. »

Le bourreau lui promit de faire la commission, et immédiatement lui trancha la tête. Son corps fut ensuite livré aux flammes.

Les dernières paroles de Joseph furent rapportées au roi. D'abord il affecta d'en rire, mais elles produisirent bientôt sur lui une impression profonde. Pour mettre Joseph dans l'impossibilité de

l'attaquer au tribunal de Dieu, il fit, dans sa rage bestiale, tuer un autre Bouganda, et ordonna de mêler avec le plus grand soin les cendres des deux victimes.

« Comment pourra-t-on le reconnaître maintenant et pourra-t-il plaider devant Dieu, disait-il d'un air triomphant? »

Avec Joseph, furent tués trois chrétiens de la cour, coupables comme lui de pratiquer la religion de Jésus-Christ.

En même temps le roi déclarait qu'il exterminerait tous les chrétiens de son royaume, et qu'il mettrait à mort ou chasserait les missionnaires.

. . .

Durant plusieurs semaines, le P. Lourdel, le P. Gérard et le F. Amans s'attendirent, d'un moment à l'autre, à consommer leur sacrifice et à voir la chrétienté naissante disparaître dans des flots de sang. Mais, pour cette fois, Mouanga se contenta de menacer et d'emprisonner un certain nombre de néophytes. Peu à peu un calme relatif succéda à ce premier orage, et nos confrères purent continuer d'instruire leurs chrétiens et catéchumènes, dont l'ardeur courageuse, loin de se ralentir à la vue du supplice de Joseph, n'avait fait que s'accroître par un admirable effet de la grâce, que leur obtenait sans doute le sang des martyrs. De leur côté, les ennemis du nom chrétien ne négligeaient aucune occasion pour exciter le roi contre eux. Depuis qu'il avait fait tuer Joseph, il écoutait avec plaisir les calomnies les plus ridicules; il avait l'air de les croire et affectait une grande aversion pour la religion et ceux qui la pratiquaient.

» J'en finirai avec eux, disait-il à ses intimes ; je les ferai massacrer tous. Ces chrétiens obtiennent de Dieu tout ce qu'ils veulent. Autrefois, ils me regardaient comme leur ami; ils priaient pour moi, et Dieu écartait de moi les périls. Maintenant, ils vont le conjurer de me renverser... Il faut à tout prix que je me débarrasse de ces *batemo!* (scélérats). »

Nos confrères, mis au courant de ce qui se disait à la cour, par ceux de nos néophytes qui se trouvaient encore tous les jours près du roi, s'attendaient à un nouvel orage. Il ne fallait plus qu'une étincelle, pour rallumer l'incendie.

Voici d'où elle partit.

* * *

Clara Nalmasi, fille du roi Mtésa, convertie depuis quelques mois à notre sainte religion, avait été préposée à la garde du tombeau d'un des anciens rois de l'Ouganda. Elle ne put supporter les odieuses superstitions et les sortilèges qui s'y faisaient et commença par brûler les amulettes qui s'y trouvaient en grand nombre, et par chasser les sorciers, qui prétendaient être possédés des *mizimou* (âmes des morts) ou des *loubari* (divinités). Après ces premiers actes, qui avaient déjà scandalisé les païens, elle en fit un autre le 22 mai, qui fit crier au sacrilège. Elle mit en pièces et jeta dans un trou, une amulette immonde et honteuse, conservée par les princes et les princesses avec respect et, après leur mort, objet d'un culte ridicule et souvent barbare. On croit que l'âme du défunt y réside, et il n'est pas rare qu'elle demande des sacrifices humains, qui ne lui sont jamais refusés. Pour prévenir le mal qui pourrait se faire après sa mort, à

Le bananier. — Paysage de la région de l'Ouganda.

l'occasion de cette amulette conservée pour elle à sa naissance, comme pour les autres princes et princesses, Clara ne trouva rien de plus simple que de la traiter comme je viens de le dire. Je dois ajouter qu'elle ne consulta pas les missionnaires, et que toute la faute, si faute il y a, au point de vue de la prudence, lui appartient, aussi bien que le mérite de son courage.

La nouvelle de cette profanation jusque-là inouïe, ne tarda pas à se répandre, et, comme on le pense bien, elle fut attribuée à la religion de Clara, et à ceux qui lui avaient enseigné cette religion, c'est-à-dire aux missionnaires et à Joseph Radou, son mari, un de nos néophytes.

D'après ces clameurs, les génies irrités se vengeraient par quelque calamité publique, et on parla d'essayer de les apaiser en brûlant Clara et son époux et en massacrant tous les chrétiens.

. . .

Denis. — Quelques jours après, Mouanga se promenant le soir dans sa capitale, surprit un jeune chrétien, de ses pages, *Denis Sébuggouao*, instruisant un autre page.

— « Que fais-tu là, lui demanda-t-il ? »

— « J'enseigne le catéchisme, répond Denis. »

Déjà exaspéré par le prétendu crime de Clara, le roi entre en fureur.

« Attends, lui dit-il, je vais te guérir de ton insolence, » et en même temps il le perce de son épée.

Le pauvre enfant s'affaisse et tombe mort baigné dans son sang.

L'immolation de cette innocente victime fut le signal de la persécution. Le roi fit appeler le Kati-

kiro en pleine nuit, et lui déclara qu'il voulait un massacre général de *tous ceux qui priaient :* c'est le beau titre sous lequel ces barbares nous désignent. Les portes de la résidence royale furent dont fermées à l'instant, et ordre fut donné aux portiers de ne laisser sortir personne. Un de nos chrétiens, informé de ce qui venait de se passer et de ce qui se préparait, courut prévenir les missionnaires au milieu de la nuit.

∴

Démarches du P. Lourdel. — Le P. Lourdel résolut dès la pointe du jour, d'aller trouver Mouanga et de lui demander grâce pour ses néophytes. Voici ce qu'il écrit sur cette visite à la cour dans son journal quotidien, à la date du 26 mai.

« Malgré la pluie qui tombe et transforme les chemins en bourbiers, je me dirige vers la résidence actuelle de Mouanga, située à trois heures de marche de Sainte-Marie de Roubaga, notre résidence. En route, je rencontre quelques néophytes qui m'annoncent l'arrestation d'Honorat, successeur de Joseph Mkasa.

» Bientôt j'aperçois des bandes d'hommes armés de fusils, de lances et de boucliers, qui arrivent au pas de course. On m'apprend que tous ces pillards viennent d'être lancés sur les principaux centres chrétiens, pour les ravager et enchaîner les chefs. J'arriverai trop tard maintenant, me disais-je, pour conjurer l'orage. Je poursuis cependant mon chemin, le cœur plein de tristesse. Que va-t-il advenir de moi-même ? Je ne puis le prévoir, et je me recommande à Dieu en lui faisant le sacrifice entier de ma vie.

» Me voici à la résidence royale. Tout est calme, mais c'est un calme de mort ! Les quelques personnes que je rencontre me regardent avec étonnement et semblent me dire : — « Oser venir se présenter devant le Kabaka, en pareil jour, quelle audace ! »

» M'efforçant de cacher mon émotion, je gravis d'un pas assuré, la pente qui conduit à la hutte d'attente pour les audiences royales, où se tient le ministre, que je salue comme d'habitude, et me dirige vers les cours intérieures, dans lesquelles, à ma grande surprise, on me laisse pénétrer sans la moindre difficulté. Mon étonnement est à son comble, quand je vois nos chrétiens de la cour, libres, aller tranquillement de côté et d'autre, comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé. Tout ce qu'on m'a raconté, est-il donc une fable, ou suis-je le jouet d'un rêve ?

Hélas ! non. Le Bon Dieu a seulement voulu me réserver la triste consolation de voir de mes propres yeux, enchaîner mes chers enfants et de leur dire, du regard, un suprême adieu, au moment où ils vont livrer leur dernier combat sur cette terre d'exil. Bientôt, en effet, je vois chaque chef de groupe d'employés réunir ceux de ses gens qui sont chrétiens près de la porte de la cour, dans laquelle se trouve la case royale. Plusieurs sont pleins de joie, quelques-uns ont l'air un peu intimidés, tandis que d'autres répondent fièrement à leurs amis païens, qui leur disent : « Vous auriez dû vous sauver ! — Me sauver et pourquoi ? »

∴

Charles et Kizito. — « *Charles Louanga,* chef du groupe des pages dans lequel nous comptions le

plus de néophytes, est appelé le premier avec ses compagnons. Ils sont accueillis par des huées que domine la voix tonnante du roi. Il leur fait les reproches les plus amers sur leur religion, puis leur dit ;

— « Que ceux qui prient se rangent de ce côté. »

« Aussitôt Charles et *Kizito*, jeune catéchumène d'une fermeté de caractère tout à fait rare à son âge, se dirigent vers l'endroit désigné. Tous ceux de la troupe qui sont chrétiens, suivent leur exemple.

Circonstance touchante, Charles et Kizito étaient convenus, pour s'encourager mutuellement et ne pas faillir au moment décisif, de se tenir par la main.

A un signe du roi, les bourreaux se jettent sur ces courageux confesseurs de la foi, les enlacent dans leurs grosses cordes, et les traînent brutalement en dehors de la cour. En même temps, j'entends les *Yannzé* (remercîments) de leurs compagnons encore païens.

L'héroïque troupe s'arrête à quelques pas de moi. On a lié ensemble les jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans. Les enfants forment un autre faisceau. Ils sont tellement serrés qu'ils ne peuvent marcher qu'à grand peine, à petits pas, et en se heurtant les uns contre les autres.

Je vois le petit Kizito rire d'une position si bizarre, le visage aussi serein que s'il eût joué avec ses camarades. Kizito est le fils d'un des plus grands seigneurs du royaume. Plusieurs de ses frères ont depuis longtemps embrassé le christianisme, et se font remarquer par leur courage et par leur ferveur. Kizito est digne de ses aînés. Depuis longtemps,

il m'importunait pour recevoir le baptême, me disant que Mouanga ne tarderait pas à le tuer. Il lui est arrivé de passer la nuit dans notre case, déclarant qu'il ne partirait pas avant que je ne lui eusse assigné le jour où il lui serait donné de devenir enfant de Dieu. Je me rappelle avoir été obligé, une fois, pour me débarrasser de ses importunités, de le prendre entre mes bras et de le faire passer par la fenêtre. Enfin, le voyant si ardent, si bien disposé, je lui avais promis, dernièrement, de le baptiser dans un mois. Mais le Bon Dieu avait décidé que cette âme d'élite serait régénérée dans son propre sang.

Le groupe des pages de Charles sorti, on introduit devant le roi, le groupe des pages désignés sous le nom de *bagalagala*. Nous ne comptons parmi eux qu'un petit nombre de néophytes et de catéchumènes. Ils se montrent fermes comme les premiers, et comme eux sont enchaînés par les bourreaux. Les bagalagala païens font retentir l'air de leurs *Yannzé*, remerciant Sa Majesté de vouloir bien leur pardonner le crime de prier, qu'ils n'ont jamais commis, il est vrai ; mais ici on est si souvent condamné à tort, qu'on regarde comme une grande faveur, quand on a été soupçonné d'une faute, de s'en tirer sans y perdre, sinon la vie, du moins les oreilles ou les yeux.

En passant devant moi, nos chrétiens me cherchent et me saluent du regard, tandis que je prie Celui qui est la force des martyrs, de répandre dans le cœur de ces jeunes athlètes, les grâces de choix, nécessaires pour persévérer dans la confession de la foi, au milieu des tourments.

Cependant l'émotion me domine, et sentant mes forces défaillir, je m'appuie contre une palissade de roseau, priant la Mère des douleurs, qui eut la force de se tenir debout, au pied de la croix, de me venir en aide. Comme elle je suis impuissant à réprimer la rage des bourreaux, que je vois entraîner brutalement leurs victimes. Il ne m'est pas même permis d'adresser à ces chers enfants une dernière exhortation, et je dois me contenter de considérer leurs visages sur lesquels se peignent à la fois, une douce résignation, une sainte joie et un mâle courage; et, malgré la tristesse qui déborde de mon cœur, je rends gloire à Dieu et le remercie de l'honneur qu'il fait à la Mission de l'Ouganda, en daignant faire de ses enfants, les premiers témoins de la foi parmi les nègres.

. . .

Jacques. — Après les employés de la cour, un jeune soldat, nommé *Jacques*, est mandé devant le roi. Ce néophyte est remarquable par sa naïve simplicité, et par son zèle à instruire les enfants de la capitale. Mouanga qui le connaît, l'a menacé de mort, s'il ne cessait de parler de religion; mais ces menaces ne l'ont pas intimidé, et il a continué avec la même ardeur son apostolat. Le roi lui reprocha aussi d'avoir essayé de l'instruire et de le convertir lui-même : autant de crimes qui doivent en faire une de ses premières victimes.

A peine le roi l'a-t-il fait appeler, qu'il se dirige en courant, vers la hutte royale, sachant bien ce qui l'y attend.

— « C'est toi, lui dit le roi, qui es le chef des chrétiens de Kigoa?

»— Je suis chrétien, il est vrai, répond Jacques, mais le titre de chef que tu me donnes ne m'appartient pas.

» — Ce jeune homme, reprend le roi, veut faire le grand : à le voir, on le prendrait pour le grand seigneur du pays.

» — Merci beaucoup, répond en plaisantant Jacques, de la grande seigneurie que tu me donnes!

» — C'est celui-là, ajoute le roi, qui a voulu autrefois me faire embrasser la religion. Bourreaux, enlevez-le et tuez-le bien vite; c'est par lui que je veux commencer.

» — *Oueraba !* (adieu) dit alors le jeune chrétien au roi, sans s'émouvoir; je m'en vais là-haut, au paradis, prier Dieu pour toi. »

Un éclat de rire accueille ces paroles, incompréhensibles pour de pauvres païens.

« — Il faut, disent-ils, que les chrétiens aient perdu la raison pour parler ainsi. »

Jacques passa devant moi, la corde au cou, conduit par le bourreau qui va lui trancher la tête. Je lève la main pour lui donner une dernière absolution. Il me répond en levant ses mains chargées de cordes, pour me montrer le ciel et m'y donner rendez-vous. Il est souriant, comme s'il allait à une fête, et semble me dire :

« — Pourquoi t'attrister? C'est peu de chose que cela, en comparaison des biens éternels que tu nous a appris à connaître. »

* * *

Le P. Lourdel se retire. — J'attends ensuite,

durant plusieurs longues heures, la faveur de voir le roi. Elle ne m'est pas accordée. Craignant que Mouanga, dans un accès de colère, ne fasse piller notre maison et massacrer nos orphelins, je reprend le chemin de Sainte-Marie de Roubaga. Dans l'espoir d'avoir quelques renseignements touchant les desseins de Sa Majesté, j'accompagne le Ministre, qui lui aussi, quitte la cour pour rentrer dans sa demeure. Le Katikiro se montre d'une politesse exagérée, sans me faire la moindre révélation. Mais en me quittant, il me laisse, en guise d'adieu, une raillerie odieuse :

« Les hommes de Dieu savent tout, me dit-il, mais ils n'avaient pas prévu le coup d'aujourd'hui. »

Je ne lui réponds pas et m'éloigne tristement, faisant les plus tristes conjectures sur l'avenir de notre chrétienté naissante et ne voyant d'espérance que dans le secours de Dieu. Le soleil est de feu. Une soif brûlante me dévore, allumée par les tristes scènes dont je viens d'être témoin. On dit ici que la soif est une des plus grandes souffrances des suppliciés, et que l'une de leurs dernières paroles est presque toujours : « J'ai soif. » C'est la parole du Seigneur en croix.

Les bourreaux si impitoyables de l'Ouganda, se montrent généralement sensibles à cette prière de leurs victimes, et leur offrent de l'eau ou du vin de bananes. Actuellement personne, sur la route, n'oserait m'en donner par la crainte de se compromettre. Je passe devant la case d'un de nos néophytes, l'armurier *Mathieu*. Dans cette case, rendez-vous habituel de nos chrétiens, j'aimais à reposer quelques instants, en revenant de la cour.

On se faisait un plaisir de m'y offrir quelques rafraîchissements. Aujourd'hui elle est déserte et silencieuse comme la mort! A quelques pas de là, ayant rencontré une petite source, je me penche pour boire, quand j'entends une voix connue qui me dit :

« — Le cadavre d'une des victimes de la nuit a été traînée dans cette eau. »

Je me relève plein d'horreur.

« En route, je rencontre le vieux portier *Lousaka*, honnête païen, notre ami, père de trois de nos néophytes. Lui, si gai habituellement, m'aborde les yeux pleins de larmes.

« — Mes trois fils sont enchaînés, me dit-il, quelle cruauté ! quel mal ont-ils donc fait ? Ils n'ont ni volé, ni insulté le roi. On leur reproche de prier, mais est-ce un crime ? »

Le pauvre vieillard me serre les mains et me témoigne sa douleur d'une manière si affectueuse, que je suis profondément touché ; d'autant plus que sur mon chemin, j'ai essuyé plus d'un regard hostile et menaçant, de la part des parents des victimes, qui voient en moi la cause de leurs malheurs.

En m'apercevant, une femme s'est écriée : « Oh! que ne suis-je homme ! Je percerais de ma lance, ce blanc qui a instruit nos fils et les a fait ainsi périr. »

Pauvres gens ! s'ils comprenaient combien nous les aimons ! S'ils savaient tout le bien que nous leur voulons ; les sacrifices que nous avons faits pour nous arracher à notre famille et à notre patrie, et venir jusqu'à eux !... Mais il est écrit que

le disciple ne doit pas être mieux traité que le Maître, et que comme notre divin Sauveur, nous devons être un objet de méfiance et de haine, de la part de ceux-mêmes pour qui nous sommes prêts à donner notre vie.

Je croise plusieurs bandes de pillards, chargés des dépouilles de nos chrétiens, dont ils viennent de saccager les villages, et j'arrive épuisé de fatigue à Sainte-Marie.

Dans la nuit, nombre de néophytes viennent chercher, auprès de nous, quelque consolation, et donnent les détails qu'ils ont pu recueillir sur le pillage des centres chrétiens. Ils nous apprennent que quelques néophytes et catéchumènes de la cour sont encore libres. Le roi, ayant besoin de leurs services, les épargnera tant qu'il n'aura personne pour les remplacer. »

. . .

Audience du Roi. — Cependant le P. Lourdel parvint à voir Mouanga, et précisément pour lui parler de mon arrivée au bord du Lac. Voici ce qu'il dit de cette entrevue dans son journal:

« Je m'approche du roi, et lui représente les larmes aux yeux, le tort qu'il se fait à lui-même, en immolant ses meilleurs serviteurs ; mais tout ce que je lui dis paraît ne lui faire aucune impression ; il en rit.

« — Je ne veux plus que mes sujets prient, me dit-il ; je suis Kabaka (roi): ce n'est pas donné à tout le monde; je suis maître chez moi, et prétends que personne ne me résiste. »

Sans me rebuter, j'intercède encore pour nos

chrétiens, m'efforçant de faire comprendre à Mouanga, que tout ce qu'on dit contre eux, n'est que pure calomnie :

« — Tous ne mourront pas, me dit-il enfin, avec un grand éclat de rire, j'en épargnerai quelques-uns. »

Je n'en puis obtenir d'avantage, et me retire après lui avoir demandé des porteurs pour transporter les bagages de nos confrères à Sainte-Marie de Roubaga. »

. . .

Martyre d'André. — Le P. Lourdel avait à peine quitté la résidence royale, qu'on arrêtait le plus influent de nos néophytes, *André Kagoua*, seigneur de Bagoa.

André avait montré pour Mouanga un dévouement à toute épreuve. Il était un des trois qui découvrirent la conspiration, tramée contre lui par le ministre et autres grands du royaume. Intelligent et intrépide, affable, prêt à rendre service, il avait su se concilier l'estime et l'affection de tous les gens de bien.

Le roi lui-même l'appelait son *mouganzi* (ami), et voulait, comme je l'ai dit plus haut, en faire le général en chef de son armée. Actuellement, il commandait à plusieurs centaines de soldats. Mouanga ne le laissait guère s'éloigner de la capitale, sachant bien qu'il se ferait tuer pour le défendre en cas d'insurrection. Dans ses chasses, dans ses promenades sur le Nyanza, André était toujours à ses côtés.

Le mort de Joseph, son ami intime, tout en

l'attristant profondément, ne lui avait arraché aucune plainte. Il s'était contenté de pleurer en silence, servant, pour obéir à Dieu, son maître avec la même fidélité, quoique persuadé que bientôt il partagerait le sort de son ami, car comme Joseph, il était chrétien. Son zèle était connu de tout le monde. On savait qu'il avait converti sa femme, et groupé autour de lui plus de cent cinquante néophytes ou catéchumènes, qui l'aimaient comme leur père. On lui reprochait même le crime d'avoir converti deux enfants du ministre ; crime énorme, qui en achevant d'irriter le Katikiro contre le coupable, lui avait fait prendre la résolution de ne rien négliger pour le perdre. Aussi, dès qu'il vit le roi résolu à massacrer les chrétiens, s'empressa-t-il de dénoncer André, comme le plus dangereux de tous.

Mouanga hésita d'abord à sacrifier celui qu'il regardait comme le plus fidèle de ses amis ; mais le ministre le lui dépeignit sous des couleurs si noires, qu'il finit, de guerre lasse, par lui permettre, un jour, d'en faire ce qu'il voudrait. Le Katikiro, craignant que le Kabaka ne revint sur la sentence qu'il venait de lui arracher, fit appeler en toute hâte le plus terrible et le plus expéditif des bourreaux.

André est donc garotté et conduit au tribunal du Ministre. Celui-ci affectant de ne pas le connaître, lui dit :

« C'est toi qui es le seigneur de *Bagoa?* »

André lui répond avec calme : « — Tu ne me reconnais donc pas ?... Tu m'as vu cependant bien des fois, et en particulier, quand je suis venu, avec

mes gens, te remercier, lors de ma promotion au grade de *Mgoa*.

Le ministre reprend :

« — Tu as instruit mes enfants de la religion.

« — Oui, répondit André, je les ai instruits. »

Le ministre ajoute : « Mkasa (Joseph, victime de la première persécution) t'a donné avant de mourir, un fusil pour tuer le roi.

» — Si j'avais eu de mauvais desseins, répond André, ce fusil m'était-il nécessaire pour les accomplir ? Les nombreux fusils que je tiens de Mouanga lui-même, ne sont-ils pas aussi bons que celui que j'ai reçu de Mkasa ? Toi-même tu as reçu beaucoup de fusils de Mtésa ; te les a-t-il donnés pour tuer son successeur ?

« — Qu'on l'emmène et qu'on le tue, » conclut le Katikiro. Et s'adressant au bourreau : « Tue-le à l'instant, lui dit-il, je ne mangerai pas avant que tu ne m'aies apporté sa main coupée, comme preuve de sa mort. »

Généralement les bourreaux gardent les condamnés plusieurs jours et les soumettent à d'horribles tortures, leur promettent de les adoucir, s'ils leur donnent esclaves, bœufs, chèvres, cauris, etc., etc. Ce n'est que lorsqu'ils n'espèrent plus rien obtenir de ces malheureux ou de leurs amis, qu'ils leur donnent le coup de grâce. Les condamnés sont ainsi une bonne fortune pour les bourreaux : aussi remercient-ils chaleureusement le roi toutes les fois qu'il leur livre quelqu'un, surtout s'il est riche. Le bourreau, qui tremble devant le ministre, comme probablement le ministre tremblera quelque jour devant lui, se garda bien de réserver André,

Afrique équatoriale. Groupe de jeunes néophytes noirs au repas, à l'ombre d'un Manguier.

quoiqu'il eût pu se promettre d'en obtenir beaucoup de choses, car il était riche et avait de nombreux amis.

André, de son côté, craignant que le bourreau, qui lui témoignait quelque compassion, ne retardât l'heureux moment de son triomphe, lui dit :

« — Hâte-toi d'accomplir les ordres que tu viens de recevoir. Quand le maître te dis qu'il a faim, et t'ordonne de lui tuer une chèvre grasse, tu te presses, afin de pouvoir lui servir à manger au plus tôt. Tue-moi donc vite, pour t'épargner les reproches du ministre. Tu lui porteras ma main, puisqu'il ne peut manger avant de l'avoir vue. »

Les bourreaux conduisirent André dans une cour, à quelques pas de la hutte du Katikiro, et lui tranchèrent la tête, puis lui coupèrent la main qu'ils allèrent, en toute hâte, présenter au ministre. Nous n'avons pu encore savoir où avait été jeté son corps.

. . .

Mgr Livinhac chez le roi. — C'est en ce moment que nous débarquions dans l'Ouganda, En apprenant notre arrivée par le P. Lourdel, instruit lui-même par un de nos marins de l'Ouganda, le roi et son ministre crurent prudent de nous empêcher de communiquer avec nos confrères : cinq blancs dans une maison, c'est presque une armée capable de conquérir l'Ouganda tout entier. Dans leur sagesse donc, ils décidèrent de nous assigner pour demeure quelques misérables huttes, situées à deux heures de marche de Sainte-Marie de Roubaga où nous serions gardés comme des prisonniers.

Heureusement le P. Lourdel, prévenu secrètement par des chrétiens de la cour, vint au devant de nous, et nous fait connaître la triste situation qu'on voulait nous faire. Il fut décidé que le P. Denoit et moi, prendrions à l'instant le chemin de Sainte-Marie, le P. Lourdel restant pour garder et faire transporter nos bagages. Une pluie battante, que nous eûmes à essuyer durant toute la route, éloigna de nous les indiscrets. De temps en temps cependant, quelques néophytes, avertis de notre passage, sortaient des retraites où ils se tenaient cachés, pour venir nous saluer affectueusement. Ce n'est pas sans une vive émotion que je bénis ces chers enfants qui, depuis leur conversion nous ont donné tant de preuves de la plus filiale affection et de l'attachement le plus inviolable à la foi que nous leur avons prêchée et qui demain, peut-être, la scelleront de leur sang.

Nous arrivons à Sainte-Marie de Roubaga, après trois heures d'une marche des plus fatigantes, sous la pluie et sur un terrain boueux et glissant ; mais nous sommes heureux d'avoir déjoué les projets du roi et du Katikiro, qui nous croient sur les bords du Nyanza, tandis que nous sommes près de nos chers confrères.

Le lendemain, l'infatigable P. Lourdel se rendait chez Sa Majesté, pour lui annoncer notre arrivée à la Mission. Mouanga parut étonné, mais accepta le fait accompli.

Quelques jours après, nous allâmes, les PP. Lourdel, Denoit et moi, lui rendre visite, et lui payer, sous forme de cadeau, le prix de notre voyage sur le lac. J'avoue que j'eus besoin de pren-

dre mon cœur à deux mains pour faire cette visite et ce cadeau ; mais m'en abstenir était ruiner complètement la Mission.

Mouanga en me voyant parut un peu embarrassé, mais il retrouva bientôt son aplomb. Pauvre roi ! qu'il est différent du jeune prince qui vint avec émotion, me voir quand je m'éloignai de l'Ouganda, il y trois ans ! Il était naïf, affable, plein de confiance en nous. Maintenant sa figure est contractée, son regard indécis, son sourire faux, grimaçant, ses discours manquent de suite. Autrefois, sans pratiquer encore la religion, il l'estimait, il était heureux de voir ses esclaves l'embrasser ; aujourd'hui il la regarde comme une ennemie et la persécute. Tant qu'il s'inspira de ses maximes et qu'il eut pour conseillers des chrétiens pieux et éclairés son gouvernement fut sage ; mais depuis qu'il n'écoute plus que des passions et les insinuations perfides des sorciers et des païens hypocrites et ambitieux, il ressemble à un pilote sans boussole, et toutes les décisions qu'il prend sont contraires à ses propres intérêts. Puisse-t-il enfin ouvrir les yeux !

Sans lui adresser des reproches amers, qui n'auraient fait que l'irriter et aggraver la situation, nous lui fîmes remarquer que la ligne de conduite qu'il venait d'embrasser lui enlevait ses meilleurs sujets, et qu'elle éloignerait les étrangers de son royaume. Nous ajoutâmes que, dans de telles conditions, nous ne pouvions rester en grand nombre, et je le priai conformément aux instructions que j'avais reçues de nos supérieurs, de me donner des barques pour reprendre le chemin du Sud. Cette

demande parut l'étonner beaucoup ; il déclara qu'il ne pouvait consentir à me laisser partir si vite ; mais il se garda bien de nous faire espérer la fin de la persécution. Nous insistâmes avec force, allant jusqu'à la menace, faisant valoir tous les sentiments, tous les motifs. Peine inutile. Il finit par me *permettre* de partir, et chargea Adolphe Nantinda, présent à l'audience, d'aller réunir les pirogues.

Connaissant la lenteur avec laquelle se font ici les choses, j'étais sûr d'avoir plus que le temps nécessaire pour faire la visite de la station, et confirmer les néophytes qui pourraient parvenir jusqu'à nous, car tant que durera la persécution, il ne nous sera pas permis de parcourir les villages ; nos néophytes eux-mêmes ne pourront guère venir à la mission, en plein jour, et, comme dans la primitive Eglise, nous devrons les réunir à la faveur des ténèbres...

. . .

Ardeur des néophytes. — Durant le mois que je suis demeuré à Sainte-Marie de Roubaga, il ne s'est pas passé de nuit où je n'aie reçu la visite de plusieurs d'entre eux, et j'ai pu donner la confirmation à 97 des mieux préparés. Il m'est arrivé de me lever quatre ou cinq fois dans la même nuit, pour recevoir quelqu'un de ces chers visiteurs. Je ne saurais dire combien j'ai été touché, en voyant les merveilleux effets que la grâce a produits dans ces âmes, hier encore plongées dans les erreurs du paganisme.

Nos chrétiens s'attendent, d'un moment à l'autre,

à être livrés aux bourreaux ; mais ils ne s'en inquiètent pas, et envisagent les supplices et la mort avec ce courage que peuvent seules donner la grâce de Notre-Seigneur et une foi inébranlable :

— « Les bourreaux, nous disaient-ils souvent, peuvent bien tuer le corps, mais ils ne peuvent tuer l'âme ; ils nous feront souffrir, il est vrai, mais à ces souffrances d'un moment succèdera un bonheur sans fin. »

Plusieurs nous ont demandé si se cacher n'était pas une sorte d'apostasie, et s'il ne serait pas mieux d'aller se déclarer chrétiens devant les persécuteurs. Les saintes dispositions de ces âmes généreuses nous consolaient et nous faisaient trouver courtes, les heures que nous passions à les instruire et à les exhorter. Cependant la nature finissait par réclamer impérieusement ses droits, et, pressés par le sommeil, nous essayions de prendre congé de nos visiteurs :

— « Restez encore, nous disait alors l'un d'eux, demain je dois être conduit chez le roi, et probablement de là à la mort... Je ne vous verrai plus en ce monde. »

— « Ce n'est qu'avec peine, disait un autre, et en faisant un cadeau à mon geôlier, que j'ai été délivré des entraves qui serraient mes pieds, et autorisé à aller dire adieu à mes amis ; c'est donc pour la dernière fois que je m'entretiens avec vous. »

Impossible d'être insensible à de telles prières. Nous prolongions donc nos entretiens qui avaient le plus souvent pour objet, la vanité des plaisirs de ce monde, la brièveté de la vie la plus longue, les

joies du ciel et le bonheur de le gagner d'un seul coup en mourant pour Dieu.

Quelquefois nous nous faisions raconter les supplices des néophytes qui avaient consommé leur sacrifice, ou les souffrances de ceux qui étaient encore dans les fers. Nos conversations, loin d'être tristes, étaient animées d'une douce gaîté, et la vue du visage épanoui de ces confesseurs de la foi, les aimables saillies dont ils égayaient leurs récits, nous faisaient oublier, un instant, la rude épreuve que traversait notre Eglise naissante.

Ceux dont la vie était plus en péril attendaient jusqu'après minuit, afin de pouvoir communier, et, fortifiés par le pain descendu du ciel, ils s'en allaient courageusement affronter les combats du lendemain.

En plein jour, nous ne recevions que quelques rares visiteurs, que nous cachions dans les compartiments les plus retirés de notre grande case, la prudence nous faisant une loi d'ordonner à nos néophytes de se tenir cachés dans leurs campagnes, tant que durerait l'orage.

* * *

Mathieu — *Mathieu Kisoulé*, grand armurier du roi, pouvait cependant venir chez nous sans trop s'exposer. Seul ouvrier habile dans son art, il est nécessaire à Mouanga. Les espions de Sa Majesté le savent, et ne songent pas à mettre la main sur lui. Aussi il va et vient librement, et ne laisse passer aucun dimanche, sans aller prier dans la chapelle de la Mission. Le roi n'ignore pas son attachement à notre sainte religion, et, pour l'intimider, il lui dit souvent : « Je sais que tu pries ; je te ferai tuer, ou, pour le moins je te ferai couper les oreil-

les. » Un jour qu'il avait reçu une menace de ce genre, il nous dit en riant :

« *Vois ces oreilles, elles ne sont plus à moi, le Kabaka va m'en débarrasser un de ces jours.* »

Kisoulé possède plusieurs propriétés. Son art lui procure quantité de cotonnades, de cauris, nombre de bœufs, de chèvres. Il profite de son aisance pour exercer la charité, surtout à l'égard des chrétiens. Les catéchumènes qui demeurent trop loin de la Mission, logent chez lui pour pouvoir plus facilement suivre nos catéchismes. Il reçoit tous les chrétiens malades, et les soigne comme ses enfants. Ceux de nos néophytes, qui sont repoussés par leurs parents, encore païens, trouvent chez lui un asile assuré. Il lui est arrivé d'avoir ainsi à sa charge plus de cent personnes. Sa grande charité ne s'arrête pas là : il fournit des vivres aux chrétiens qui sont dans les fers ; arrache celui-ci aux tortures, en faisant un cadeau aux bourreaux, rachète la femme de celui-là, etc., etc.

Voyant tous les jours beaucoup de monde, il est au courant de ce qui se dit et se fait, et nous donne, dans ces jours mauvais, les plus utiles renseignements. C'est par lui que nous avons connu les souffrances de plusieurs des victimes de la persécution.

Le nombre des victimes, au dire des Bougandas, dépasse 100. Cependant nous n'avons pu, jusqu'ici, connaître d'une manière positive, qu'une quarantaine de noms, qui sont comme le commencement de notre martyrologe.

Voici, pour terminer cette lettre déjà bien longue, quelques-uns des détails que nous avons appris, sur

les derniers moments de plusieurs de ces confesseurs de la foi :

* * *

Charles Louanga, chef des pages chrétiens, dont il a été parlé plus haut, fut séparé de ses compagnons. Peut-être espérait-on les faire ainsi plus facilement renoncer à la foi.

Le bourreau Senkolé, pour faire preuve de zèle, pria le roi de lui livrer Charles, promettant de le torturer comme il le méritait. Il le brûla donc lentement, en commençant par les pieds.

En attisant le feu, il lui disait :

— « Allons, que Dieu vienne et te retire du brasier ! »

Le martyr (quand nous nous servons de ce mot ou de mots analogues, nous les entendons dans leur sens le plus large, ne voulant nullement prévenir le jugement du Saint-Siège), le martyr lui répondit avec calme :

— « Pauvre insensé ! tu ne sais pas ce que tu dis. En ce moment, c'est comme de l'eau que tu verses sur mon corps : mais pour toi, le Dieu que tu insultes te plongera, un jour, dans le véritable feu. »

Après quoi se recueillant en lui-même, il supporta son supplice sans proférer aucune plainte.

* * *

Les trois jeunes pages. — Les trois plus jeunes des pages : *Siméon, Denis* et *Ouélaba*, simple catéchumène, excitèrent la compassion du chef des bourreaux qui, dans sa longue carrière d'exécuteur des hautes œuvres, n'ayant jamais eu à exercer sa cruauté sur des enfants d'un âge si tendre, résolut de les sauver. Il leur dit donc :

— « Déclarez simplement que vous ne prierez plus, et le Kabaka vous accordera sa grâce. »

Les enfants répondirent : « Nous ne cesserons de prier tant que nous vivrons. » Le bourreau Mkadjonga n'insista pas, espérant que la vue du supplice de leurs camarades obtiendrait ce que ses paroles ne pouvaient obtenir. On les conduisit donc avec les autres, sur la colline de Namougongo, qui s'élève en face de Sainte-Marie de Roubaga. Ils étaient ce jour-là au nombre de *trente-quatre.*

Une grande quantité de roseaux avait été réunie au sommet de la colline. Les bourreaux en firent de gros fagots, dans chacun desquels ils renfermèrent et lièrent une des victimes.

Ils n'en faisaient pas pour *Siméon.* Se croyant mis au rebut, celui-ci s'écria : « Où est donc mon fagot à moi ? Tous en ont un ; moi aussi je veux le mien. »

On fit semblant de se rendre à ses réclamations et on le lia comme les autres ; mais on le mit à part, ainsi que Denis et Ouélaba.

Les fagots terminés, on les plaça horizontalement, les uns à côté des autres, les pieds des victimes tournés dans le même sens. Parmi ces victimes se trouvait le fils même du bourreau, le jeune catéchumène *Mbaga.* Le malheureux père avait essayé de tous les moyens pour lui arracher un mot qui ressemblât à une apostasie, mais en vain. En vain aussi avait-il espéré que la vue des préparatifs du supplice changerait ses dispositions : l'enfant s'était laissé lier dans le fagot sans mot dire. Au dernier moment, le père tente un suprême effort. « Mon fils, lui dit-il, consens simplement à

ce que je te cache chez moi; personne n'y passe, et on ne pourra t'y découvrir. »

— « Père, répond l'enfant, je ne veux pas être caché. Tu n'es que l'esclave du roi. Il t'a ordonné de me tuer. Si tu ne me tues, tu t'attireras des désagréments; je veux te les épargner. Je connais la cause de ma mort. C'est la religion. Père, tue-moi ! »

Alors, le bourreau, pour épargner à son fils les horreurs du supplice, ordonna à un de ses hommes de le délier, et de lui asséner un fort coup de bâton à la nuque : c'est ainsi qu'on exécute les *amis*.

Il tomba mort, et le corps fut enfermé dans les roseaux et remis en place.

Le bûcher. — Après cette première exécution, le feu fut mis aux fagots, du côté des pieds des victimes, afin de les faire souffrir le plus longtemps possible, et dans l'espoir que plusieurs renonceraient à la religion, aux premières atteintes de la flamme. Vain espoir ! Les martyrs ouvrent la bouche, il est vrai, mais c'est pour réciter ensemble les prières que nous leur avons apprises ! ! !

Cependant les bourreaux leur crient : « Sachez que ce n'est pas nous qui vous tuons : c'est Nendé qui vous tue ! c'est Mkasa qui vous tue ! c'est Kibouka, ce sont nos *loubari* (dieux) qui vous tuent, eux que vous appeliez avec mépris *masitani* (démons). »

Plusieurs voix sortant du milieu des flammes, répondent : « Si ce sont les démons qui nous tuent, vous êtes donc leurs ministres ! »

Une demi-heure après les roseaux étaient consumés, et l'on n'apercevait plus qu'une rangée

de cadavres, à moitié brûlés et couverts de cendres.

Le petit Siméon et ses deux compagnons contemplaient ces restes fumants, et attendaient avec impatience que leur tour arrivât : — « Ne vous tourmentez pas, leur disaient les bourreaux, nous vous réservons pour terminer la fête, si toutefois vous persistez dans votre entêtement ; car nous vous épargnerons, si vous renonqez à la religion. »

Les jeunes pages se montrèrent inébranlables.

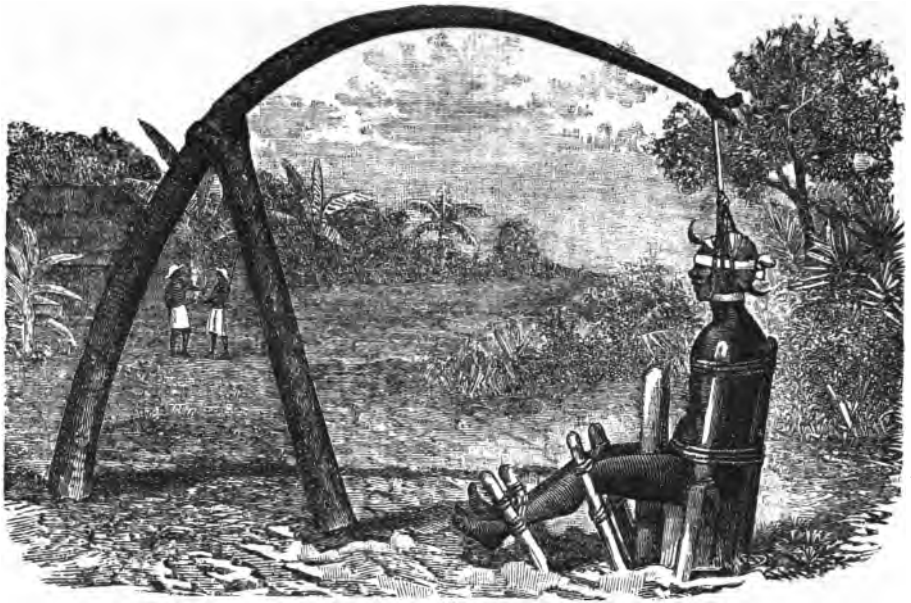
Le vieux bourreau Mkadjonga qui, pour la première fois de sa vie, voyait des enfants mépriser la mort, n'en pouvait croire ses yeux. Il décida de les délier et de les faire reconduire en prison. Désolés de voir s'évanouir leurs plus douces espérances, les glorieux enfants dirent aux bourreaux : « Pourquoi ne pas nous tuer ? Nous sommes chrétiens aussi bien que ceux que vous venez de brûler ; nous n'avons pas renoncé à notre religion ; nous n'y renoncerons jamais ! Inutile de nous remettre à plustard. »

Mkadjonga fut sourd à leurs plaintes. Peut-être Dieu, ne voulant pas que les détails de la fin héroïque des trente-et-un pages de Mouanga restassent ignorés, inspira-t-il au vieux bourreau d'épargner ces trois enfants, témoins de leur glorieux martyre. Ils furent donc ramenés en prison.

Quelques jours après, Mkadjonga dit au roi qu'il les avait réservés, espérant que, n'étant plus influencés par leurs mauvais camarades, ils se *repentiraient*. Mouanga le blâma, sans cependant ordonner de les tuer. Ils ont donc survécu seuls de cette courageuse troupe de martyrs.

* * *

Mathias. — Un de nos chrétiens, digne, lui aussi,



Afrique centrale. Supplice de la décapitation. La tête détachée d'un coup de sabre est lancée dans l'espace.

de cimenter de son sang, les fondements de l'Eglise naissante de l'Ouganda, était depuis longtemps désigné à la rage des ennemis de Dieu. C'était *Mathias*, baptisé le 8 mai 1882. Il s'était toujours montré austère observateur de la religion, ne comprenant pas, que le bon chemin une fois connu, on pût s'en écarter. Depuis son baptême, il vivait paisiblement avec sa femme chrétienne et ses enfants, auxquels il enseignait lui-même le catéchisme et les prières, exerçant les fonctions de juge de paix, dans un des principaux districts du pays. Il fut arrêté dès les premiers jours de la persécution.

On le conduisit devant le ministre, qui, jetant sur lui un regard de mépris, demanda : — « C'est là Mouroumba ? C'est lui qui à son âge, a embrassé la religion ?... — Oui, c'est moi, répond Mathias. — Pourquoi pries-tu ? reprend le ministre. — Parce que je veux prier, répond Mathias. — Tu as chassé toutes tes femmes, c'est donc toi-même, demande le Katikiro, d'un ton moqueur, qui prépares ta nourriture ! — Est-ce à cause de ma maigreur, demande à son tour Mathias, ou à cause de ma religion, qu'on m'a conduit à ton tribunal ? »

S'adressant aux bourreaux, le ministre dit : « Emmenez-le et tuez-le ! » — « C'est ce que je désire, répond Mathias. » — « Bourreaux, dit le Katikiro, qui se sentait humilié par tant de fermeté, vous lui couperez les pieds et les mains, et lui enlèverez des lanières de chair sur le dos ; vous les ferez griller sous ses yeux. — Et souriant méchamment, il ajouta : Dieu te délivrera. »

Mathias, blessé au vif par l'outrage qu'on fait à Dieu, en lui portant un défi, répond avec une noble

fiereté : — « Oui, Dieu me délivrera ; mais vous ne verrez pas comment il le fera; car il prendra avec lui mon être raisonnable, et il ne laissera entre vos mains que l'enveloppe mortelle. »

Mkadjonga se mit en devoir d'exécuter consciencieusement l'ordre barbare du Katikiro. Pour ne pas être troublé par les spectateurs, il conduisit l'intrépide chrétien sur la colline sauvage de Savaridja. On dit que Mathias, les mains liées et la corde au cou, suivait les bourreaux d'un pas alerte et rayonnant de joie.

Son ami, *Luc*, baptisé le même jour que lui, fervent chrétien comme lui, était conduit avec lui au supplice. En route, les bourreaux rencontrèrent un homme qu'ils soupçonnèrent, je ne sais pourquoi, d'être chrétien, et, sans autre forme de procès, le garrottèrent pour le tuer, en même temps que Mathias et Luc. Mathias intercéda pour lui : « Je connais ceux qui prient, dit-il, celui-là ne prie pas; laissez-le s'en aller. » Les bourreaux le relâchèrent.

Arrivés au lieu du supplice, Mkadjonga, aidé de ses hommes, coupa avec sa hache les pieds et les mains de Mathias, qu'il fit griller à ses yeux. L'ayant ensuite couché la face contre terre, ils lui enlevèrent des lambeaux de chair qu'ils grillèrent de même. Ces horribles tourments n'arrachèrent aucune plainte à l'héroïque chrétien. Les bourreaux usèrent de tout leur art pour empêcher l'écoulement du sang et ménager ainsi au martyr une longue et cruelle agonie. Ils n'y réussirent que trop; car on nous a raconté que, trois jours après, des esclaves qui allaient couper des roseaux, étant passés par là, entendirent une voix qui les appelait. Ils s'approchèrent. Le

mourant les pria de lui donner un peu d'eau, mais, épouvantés à la vue de ce malheureux, horriblement mutilé, ils prirent la fuite et le laissèrent consommer son sacrifice, privé, comme le Divin Maître, du moindre soulagement, au milieu des plus atroces souffrances.

Les hyènes et les oiseaux de proie, si nombreux dans l'Ouganda, auraient, dit-on, respecté son corps qui se serait desséché au soleil. Nous n'avons pu encore nous assurer du fait par nous-mêmes, dans la crainte de compromettre les néophytes qui nous auraient conduits.

Pour *Luc*, il eut simplement la tête tranchée.

. . .

Noé et sa soeur. — Tandis que les bourreaux exécutaient Mathias, une bande de pillards se dirigeaient vers ses bananeraies, pour s'emparer de sa femme, de ses enfants, du peu qu'il possédait, et des chrétiens qui demeuraient chez lui. Parmi ces chrétiens, se trouvait un jeune homme, baptisé depuis quelques mois seulement, nommé *Noé*. Il se faisait remarquer par la douceur de son caractère, non moins que par sa piété. Son chef l'estimait beaucoup à cause de son adresse dans les ouvrages de poterie. Cependant, craignant de s'attirer la colère du roi, il le livra aux pillards qui le percèrent de de leurs lances.

Sa sœur, qui était occupée dans la bananeraie, voyant arriver des gens armés, alla se cacher, et ne sortit de sa retraite que lorsqu'ils furent partis, après avoir tout saccagé. Elle apprit alors que son frère venait d'être tué à cause de sa religion. Aussitôt, elle court après les assassins, et les ayant

rejoints, leur dit : « Vous avez tué mon frère parce qu'il priait. Je prie comme lui ; tuez-moi donc aussi. »

Un tel courage, dans une jeune fille, jeta dans la stupéfaction la bande des pillards. Leur chef Mbougano surtout en fut ravi d'admiration, et il résolut de la conserver pour en faire son épouse. Mais elle lui déclara qu'elle n'y consentirait jamais. Mbougano, soit par bonté naturelle, soit par superstition, n'insista pas. Il résolut même de sauver la vertu de l'héroïne, et au lieu de la livrer au roi, qui l'aurait vendue, il la cacha et vint nous demander si nous pourrions lui demander asile. Il ajouta que c'était à contre-cœur qu'il avait exécuté les ordres du Kabaka et pillé le village de Mouroumba, et qu'il serait heureux de nous remettre ses enfants et les chrétiens qu'il avait pris. Nous acceptâmes ses propositions ; et, en ce moment, la sœur de Noé est dans une des familles de notre petit village chrétien bâti près de la Mission, remerciant Dieu de l'avoir placée dans un milieu si favorable à la pratique de la religion. C'est ainsi que la bonté paternelle de la Providence veille sur les orphelins du généreux martyr.

. . .

Le mépris que les chrétiens ont montré pour la mort, et leur calme au milieu des tortures, ont singulièrement étonné le roi, les bourreaux et tous les païens. Ils ont dit que nous jetions un sort sur ceux qui venaient se faire instruire, sort dont ils ne pouvaient plus se débarrasser, et qui leur faisait mépriser tous les agréments de la vie et trouver douces les horreurs de la mort.

Pour délivrer sa fille de ce malheureux sort, un seigneur du pays a eu recours à un expédient aussi cruel que stupide. Il avait épuisé caresses et menaces pour la faire renoncer à sa religion. Voyant que tout était inutile, il s'arma d'un coutelas et fit à la tête et sur le corps de la jeune chrétienne, de profondes entailles, disant : « Il faudra bien que par ces ouvertures, sortent la mauvaise doctrine qu'on t'a inculquée et le sort qu'on t'a jeté. » Il est sorti beaucoup de sang, mais la doctrine et le sort restèrent.

. . .

Tels sont les détails que je puis vous donner aujourd'hui, je les complèterai plus tard, à mesure qu'ils me seront connus.

J'ai pu m'éloigner, sain et sauf, de ces tristes lieux, pour aller visiter les autres parties de ma vaste Mission, laissant là trois de nos missionnaires et, à leur tête, l'intrépide P. Lourdel.

Nos pauvres chrétiens de l'Ouganda, qui survivent sont ruinés, ayant été pillés et obligés de fuir, de se cacher. Comment pourrons-nous les nourrir, réparer tant de désastres ?

Nous faisons de loin appel à votre charité.

(Mgr Livinhac.)

—

Son Em. le cardinal Lavigerie, en transmettant comme hommage de Mgr Livinhac, à MM. les Directeurs de la Propagation de la Foi, le document émouvant que nous venons de rapporter, ajoute ces mots dont nos lecteurs ont pu reconnaître la vérité:

« Je ne crains pas de dire que l'Œuvre de la

Propagation de la Foi a rarement reçu quelque chose de plus intéressant, de plus poignant, de plus sublime dans sa simplicité. »

On croirait, en effet, lire les lettres qu'écrivaient, au berceau du christianisme, les églises naissantes.

Puisse ce sang glorieux être pour ces missions laborieuses une semence de chrétiens ! N'y a-t-il pas lieu d'espérer beaucoup, d'une race aussi intelligente dans l'œuvre de sa conversion, aussi courageuse dans ses convictions chrétiennes.

Notice historique. — L'Ouganda ne ressemble guère aux autres pays nègres, soit par son organisation politique, ses mœurs et coutumes, soit par la portée morale et intellectuelle de ses habitants. C'est comme une sorte de civilisation à demi-barbare au milieu de la barbarie complète.

Contrairement à tous les autres nègres, les Ougandas ont une histoire, des traditions sous forme de légendes, où sous le merveilleux qui ne manque pas plus ici qu'ailleurs, on voit poindre la vérité historique. Car, à côté de la légende, il existe souvent un monument matériel, un temple de divinités, un tombeau ou autre chose, qui peut faire croire que la légende a eu pour origine quelque fait réel plus ou moins extraordinaire. Les Ougandas gardent avec le plus grand soin les tombeaux de leurs rois ; ordinairement une princesse est préposée à la garde de chaque tombeau, et elle a sous elle une foule d'autres officiers qui composent la cour

du roi défunt. Il est donc facile de savoir le nombre et le nom des rois ougandas depuis la fondation du royaume actuel. On en compte 36 ou 37.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'on ne possède nulle part le tombeau de Kintu, fondateur du royaume, alors qu'on garde avec un soin si jaloux celui de chacun de ses successeurs. Et, en effet, la légende le représente comme s'étant enfui de l'Ouganda, sans qu'on ait jamais su ce qu'il était devenu, parce que, dit-on, il avait horreur des crimes qui se commettaient dans le pays. La légende le représente encore comme ayant apparu longtemps après à un de ses successeurs, dans une forêt. Or, le lieu où il aurait apparu, selon la légende, est devenu, un temple fameux de lubalés, où l'on offre des sacrifices à Kintu à toutes les nouvelles lunes. Au dire des Ougandas, il y a dans ce temple un objet que l'on ne connaît pas, enveloppé dans un gros paquet d'étoffe d'écorce d'arbres. A la mort de chaque roi on roule le paquet dans une nouvelle pièce de cette étoffe, de sorte qu'on pourrait compter le nombre de rois au nombre de pièces d'étoffe. Nos chrétiens seraient portés à croire que cet objet mystérieux est un livre quelconque (peut-être une Bible), que Kintu aurait apporté avec lui, et que l'on aurait conservé soigneusement. Si cela est vrai on pourrait en conclure que Kintu est un personnage sorti de l'Abyssinie ou de l'Ethiopie, vers le dixième ou douzième siècle (car le nombre des rois fait remonter la fondation de l'Ouganda vers cette époque).

Kintu aurait porté la civilisation chrétienne dans ce pays, civilisation qui à la longue et par l'isole-

ment, s'est affaiblie et perdue en partie. Ce qui confirmerait cette hypothèse, c'est que la même légende, d'une part, ne donne qu'une seule femme à Kintu, et qu'elle affirme de l'autre, que les lubalés (divinités païennes) n'étaient point connus, à l'origine, dans l'Ouganda : c'est le onzième successeur de Kintu qui les a introduits dans le pays. Nos chrétiens tirent de là un argument contre ceux qui les accusent d'abandonner les traditions des ancêtres. Je crois que, dans l'Ouganda, on fera plus tard d'intéressantes découvertes sur ce point-là; maintenant il est impossible de tout savoir. Les Ougandas prétendent que Stanley, lors de son passage, demanda à visiter ce temple de Kintu. Mtésa ne voulut point le permettre ou, du moins, fit une réponse évasive.

Père DENOIT.

La révolution dans l'Ouganda. (1) — D'après une dépêche adressée de Zanzibar à S. E. le Cardinal Lavigerie, le roi Mouanga aurait essayé de faire périr les gardes chrétiens de son palais, mais ceux-ci l'ont détrôné en proclamant à sa place Kiwéwa, l'un de ses frères. Avec ce dernier, le christianisme triomphait ; mais un complot organisé par les musulmans esclavagistes paraît s'être emparé de l'autorité et avoir détruit toutes les chrétientés naissantes, en jetant en prison les missionnaires français et anglais.

Cette recrudescence de l'esclavagisme arabe au centre de l'Afrique vient compliquer davantage encore la situation à laquelle l'Europe voudrait mettre fin.

Que vont faire les gouvernements intéressés à secourir leurs

---

(1) Nous croyons intéressant de rapporter ici une nouvelle qui nous parvient au moment de livrer cette feuille à l'impression.

nationaux ? L'Allemagne, l'Angleterre, la France sont dans ce cas.

La question de l'Ouganda se lie désormais à celle d'Emin-pacha et de Stanley, et tout l'intérêt se porte plus que jamais dans l'Afrique intérieure.

En supposant que les puissances veulent intervenir résolument, voyons quelles sont **les voies de pénétration dans l'Afrique centrale.**

Sans parler ici du blocus des côtes et de l'action sur le littoral, examinons quelles sont les voies qui conduisent dans cette région équatoriale.

La première, que nous appellerons la *voie égyptienne*, est celle du Nord par la vallée du Nil ; elle est fermée par les mahdistes ; inutile en ce moment de songer à la rouvrir.

Par l'Est, il y a la *voie anglaise* de Mombaza, qui, passant entre les monts Kilimandjaro et Kénia, aboutit directement au lac Victoria et à l'Ouganda. Reconnue par l'anglais Thomson il y a peu de temps, et destinée à servir de passage à un chemin de fer projeté, cette voie anglaise est la plus courte et la plus directe. Les Anglais pourront-ils la tenter, en ce moment où la guerre sévit sur la côte ? Ils devront bien s'y résoudre, tôt ou tard, s'ils ne veulent pas voir leurs voisins les devancer.

Par l'Est également, il y a la *voie allemande* de Zanzibar ou de Bagamoyo, conduisant par Tabora aux Grands Lacs. C'était la voie habituelle des explorateurs, mais en ce moment elle est également fermée par la guerre. Wissmann et les troupes impériales vont essayer de la forcer, car le prince de Bismarck n'est pas d'humeur à se laisser battre par les Arabes.

Par le Sud, signalons la *voie portugaise*, route très longue, mais rendue pratique par la navigabilité du Zambèze, du Chiré, du lac Nyassa et du lac Tanganika, où voguent déjà les petits vapeurs des missionnaires anglicans ; toutefois, il y a une interruption ou un parcours par terre entre les deux lacs. Cette route est conseillée par le cardinal Lavigerie, et elle servira certainement à quelque expédition anglaise, car l'Angleterre a des visées sur la région située entre les lacs du Sud.

Passons à la côte occidentale, où nous trouvons *trois voies*,

dont deux en territoire belge et une qui est commune entre l'Etat du Congo et la France.

L'une des deux routes belges s'offre en remontant le Congo et l'*Arouhimi*, sur les traces de Stanley, pour aboutir aux lacs Mouta-Nzigué et Victoria; c'est la voie directe de l'Ouganda par l'Ouest.

L'autre est la voie du Congo et *du Kassaï* prolongée par les rivières du Sankourou et du Lomami, également navigables, qui conduisent en un mois à Nyangoué et au lac Tanganika, pour lequel on destine le corps de volontaires belges.

Enfin la dernière, que j'appellerai volontiers la *voie française*, consiste à remonter le Congo et *l'Oubangi* jusqu'aux abords du lac Albert et de la province d'Emin-pacha. La route navigable de l'Oubangi a été ouverte dans son cours inférieur et moyen par de Brazza et par le capitaine belge Van Gèle, et explorée sur le cours supérieur par Junker et Schweinfurth. En ce moment, un officier français, M. Trivier, se propose, paraît-il, de traverser l'Afrique par la voie trop connue du Congo, du Tanganika et de Zanzibar. Il y aurait plus de mérite pour lui et plus de services rendus à la cause humanitaire et géographique s'il voulait essayer de secourir ses compatriotes prisonniers dans l'Ouganda. Ce qui n'empêcherait pas M. Trivier de s'illustrer par une traversée de l'Afrique en revenant par la côte orientale.

Voilà donc cinq ou six voies de pénétration qui restent plus ou moins ouvertes à l'activité européenne. Chaque nation peut choisir la sienne, et, l'émulation aidant, il y a lieu d'espérer un résultat plus sûr que si l'on n'abordait les difficultés que par une seule route et par l'initiative d'un seul peuple.

Février 1889. A. M. G.

CHAPITRE VI.

LES MISSIONS DU HAUT-CONGO ET DU LAC TANGANIKA.

I.

Mission de Kibanga. — La station de Kibanga est située dans le Congo belge, sur la rive nord-ouest du grand lac Tanganika, au fond du golfe Burton (nommé ainsi de l'explorateur anglais qui découvrit le lac en 1858) et sur l'isthme de la petite presqu'île d'Oubouari formée par le dit golfe.

Fondation. — Les Missionnaires d'Alger y sont arrivés en 1883 sous la conduite du P. Moynet.

Ils ont obtenu du vieux roi Poré, chef du pays, une concession de 400 hectares dans la vaste plaine de l'Oumona qui est comme encaissée entre deux chaînes de montagnes, dont l'une n'est que le prolongement des montagnes si pittoresques de l'Ougoma, et l'autre coupe la presqu'île dans toute sa largeur. Des bouquets d'eleüs et de borassus flabelliformes couronnent les collines, tandis qu'au fond des vallons, des arbres variés et des lianes capricieuses se réunissent en bosquets autour d'étangs en miniature, couverts de nénuphars bleus, formés par les nombreux cours d'eau qui l'arrosent. Sur les plateaux et le flanc des collines, de vigoureuses graminées, dont le stipe de la grosseur du doigt atteint jusqu'à quatre et même cinq pieds de hauteur, témoignent de la fertilité du sol. Il n'y

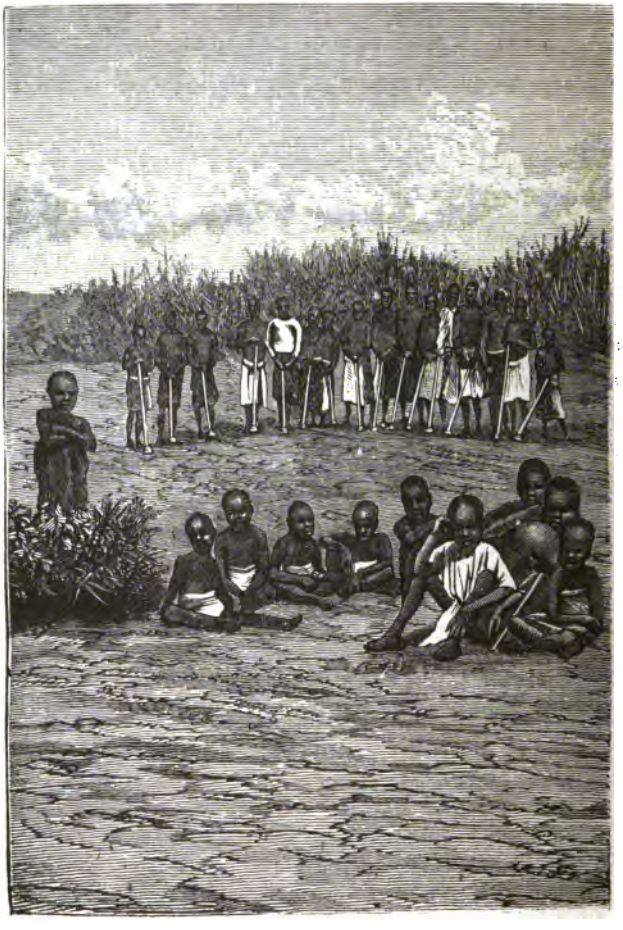
manque donc que la main de l'homme pour la transformer en un véritable Eden. Mais, hélas ! elle y fait presque complètement défaut. Très peuplée autrefois, comme le prouvent les nombreux vestiges d'habitations et de culture qu'on y rencontre presque à chaque pas, l'Oumona n'est plus guère aujourd'hui qu'une vaste solitude, fréquentée seulement par les buffles et les antilopes dont elle semble être le séjour favori. Les habitants ont disparu presque tous dans les guerres d'extermination avec les Wagouha. La crainte a fait fuir les autres dans la montagne. Le seul nom des Wagouha, dont les incursions ont cessé, il y a cinq ans à peine, les fait encore trembler. L'Oumona forme, avec les deux versants de montagnes qui y font face, le petit royaume de Poré.

Poré est le témoin décrépit de tous les événements qui se sont accomplis depuis soixante ans sur les bords du Tanganika. Il est sorti sain et sauf de toutes les guerres qui pendant de longues années ont ensanglanté son petit district.

Lorsqu'il vient à la mission, il endosse ce jour-là son long manteau rouge constellé de bouts de galons. Un esclave le précède, battant en cadence une sorte de double cloche en fer assez peu sonore. C'est là, paraît-il, le signe de sa dignité de Moami. Un cortège assez nombreux de Nyamparas (ou grands) l'entourent, prêts à applaudir à toutes ses paroles et à éclater de rire à toutes ses facéties. Le monde est partout le même.

Lorsque, en 1882, les Missionnaires lui demandèrent à s'établir chez lui, il les accueillit avec bonheur. Il voyait en eux des défenseurs contre les

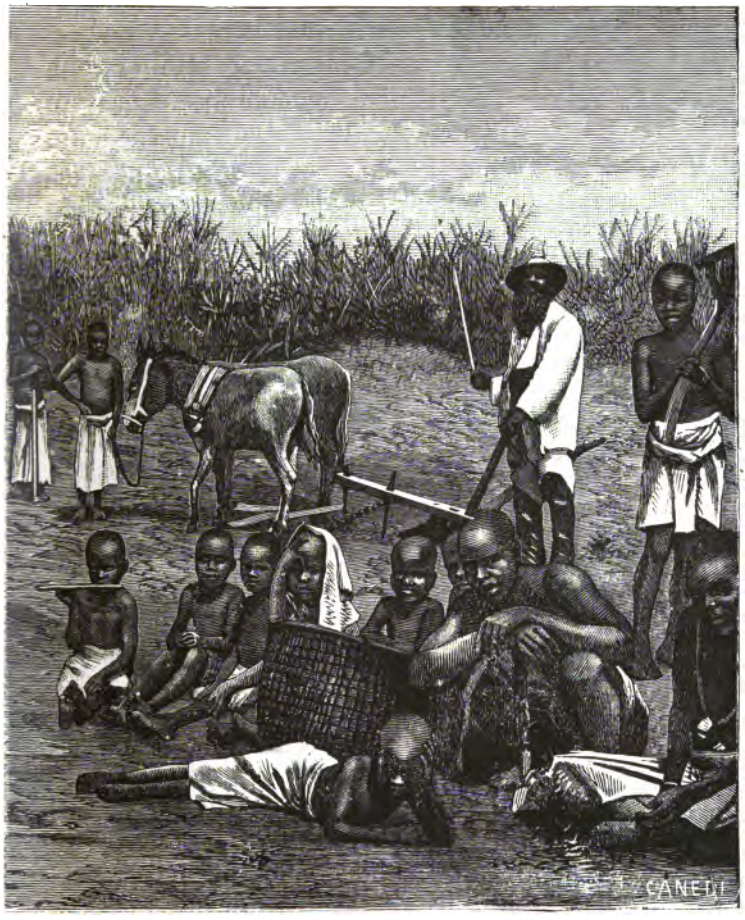
Wagouha, et peut-être aussi des protecteurs contre les envahissements continuels des Arabes d'Oujiji. Des intérêts matériels à protéger, c'était la seule



Mission de Kibanga (Tanganika).

chose à laquelle il songeait ; depuis lors, il a subi, sans s'en douter, l'ascendant des Missionnaires, et plus d'une fois nous l'avons empêché de commettre

des injustices auxquelles ses conseillers le poussaient. Lorsqu'il sait que nous n'approuvons pas une mesure, il se contente de répondre à toutes les



Le frère Jérôme et les orphelins aux travaux des champs.

raisons qu'on lui apporte pour le déterminer à la prendre : « Je ne le ferai pas, parce que cela déplaît à mes amis les blancs. » Malheureusement les cent

compagnes dont on le dit entouré sont un obstacle très sérieux à sa conversion.

La station. — Il assigna aux missionnaires une très vaste concession de terrain, au sud de l'Oumona. C'est dans cette concession, à 500 mètres environ du lac, sur le bord de la rivière Mahongolo, qu'est établie la station. Elle se compose de vastes bâtiments construits en torchis et recouverts en paille. Une estacade en pieux le protège contre les fauves et la met à couvert d'un coup de main de la part des maraudeurs nocturnes si nombreux en ces contrées. Les Missionnaires y vivent entourés de cent quarante orphelins qu'ils instruisent dans la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur, initient aux premiers éléments des connaissances humaines et forment à l'amour du travail. Les premiers libérés ont déjà grandi. Il y a quelques années, bon nombre d'entre eux furent mariés les uns à des orphelines rachetées comme eux de l'esclavage, les autres à des filles libres du pays et établis dans le voisinage de la station. Leurs demeures commencent déjà à se peupler de noirs chérubins qui font la joie de leurs parents et celle des Missionnaires. Ceux-là, du moins, n'auront jamais vécu dans l'infidélité. De nombreux indigènes, las de piller et surtout d'être pillés, sont venus se joindre à eux. Aussi la demeure des Missionnaires est-elle maintenant entourée d'une ceinture de hameaux.

La **population** de la Mission, qui forme un effectif *d'un millier de personnes* environ, est soumise en tout, au religieux et au civil, à la direction des Pères ; car le vieux Poré, lorsque nous nous établîmes chez lui, voulut que nous y jouissions d'une

indépendance absolue. Nos relations avec lui se bornent à des relations de bon voisinage. Bon nombre de nos gens ont reçu le baptême ; la plupart des autres sont catéchumènes. Kibanga est donc comme une oasis chrétienne au milieu du vaste désert de l'infidélité. La paix et la joie, fruit de l'aisance et d'une conscience tranquille, règnent au sein de cette petite communauté. Chaque matin, au lever du soleil, une belle cloche, présent de l'Alsace catholique, les convoque à la prière. Inutile de vous dire qu'ils n'oublient jamais, aux pieds des autels, d'appeler les bénédictions divines sur les bienfaiteurs de France, qui sont avec les Missionnaires les instruments du bonheur dont ils jouissent.

Travaux des champs. — La prière terminée, hommes et femmes se dispersent dans les champs. Il fait bon les voir manier vigoureusement la pioche, en s'accompagnant du chant des cantiques. Sous leurs efforts, le pori (c'est ici l'expression consacrée pour désigner une terre inculte et couverte de hautes herbes) recule chaque jour ses limites. De vigoureuses plantations de manioc envahissent peu à peu les collines, tandis que les deux rives de Mahongolo se transforment en fertiles bananeraies. Vers onze heures, alors que la chaleur rend trop pénibles les travaux des champs, le son de la cloche les réunit de nouveau pour recevoir l'instruction religieuse et s'exercer au chant des louanges de Dieu. Comme la moindre application d'esprit les fatigue, les exercices sont multipliés, mais durent peu, une demi-heure tout au plus. L'après-midi ne diffère que fort peu de la matinée. A deux heures et demie, lorsque le soleil, commençant à baisser

sur l'horizon, a déjà perdu de sa force, ils se dispersent de nouveau dans les champs. Ils y demeurent jusqu'au coucher du soleil.

Le repos. — Les travaux terminés, tous se rassemblent de nouveau aux pieds des autels pour remercier Dieu des faveurs qu'il leur a accordées et le prier de ne pas laisser demeurer infécondes les sueurs qu'ils viennent de répandre ; puis chacun rentre chez soi pour le repas du soir. A la belle saison, les soirées sont magnifiques sous l'équateur. A la chaleur du jour a succédé une délicieuse fraîcheur ; partout règne le silence qu'interrompent seuls les rauques aboiements de l'hyène ou les cris des hippopotames qui sortent alors du lac pour aller chercher leur pâture ; la voûte céleste, dont aucun nuage ne ternit l'azur, étincelle de millions d'étoiles que réfléchit la surface unie du Tanganika. Si peu cultivé que soit encore l'esprit de nos néophytes, ils ne demeurent cependant pas insensibles à ce beau spectacle. Aussi est-ce l'heure qu'ils choisissent de préférence pour se réunir, fumer le narguilé et s'entretenir des événements de la journée. Les Missionnaires ne dédaignent pas de s'asseoir eux-mêmes à ces réunions, où règne la plus franche cordialité et qu'égaient souvent les réflexions naïves des nouveaux venus. Cependant la nuit est le temps consacré au repos ; on ne l'oublie pas. Vers neuf heures et demie, sur un signal du Père, toutes les conversations cessent et chacun va demander à un sommeil réparateur le repos noblement conquis par les travaux de la journée.

Le **dimanche**, la chapelle est trop étroite pour contenir la foule des chrétiens et des catéchumènes

qui s'y pressent. Tous, hommes et femmes, grands et petits, participent au chant sacré et ils y apportent un entrain vraiment admirable. Les longues heures que les offices leur laissent libres sont remplies par le jeu. Les jeux de dés, de loto, de domino et surtout un jeu indigène nommé Bao, qui rappelle un peu le damier, ne chôment pas. Aux principales fêtes de l'année, les Missionnaires augmentent l'allégresse générale en distribuant un mouton ou une chèvre à chaque hameau.

Le **gouvernement**, c'est le nom que les nègres, qui n'ont que de petites idées même des grandes choses, donnent à la direction des Missionnaires, est donc avant tout paternel. Il ne laisse pas pour cela d'être fort.

Quiconque dépend de la Mission est tenu à deux jours de travail par semaine soit pour la culture des champs, soit pour la construction ou la réparation des bâtiments de la station. Ce travail, nous pourrions l'exiger gratuitement; ce serait une compensation des frais qu'ont nécessités leur rachat et leur entretien pendant de longues années; mais cela rappellerait trop l'esclavage dont nous les avons tirés. Aussi, à la fin du jour, chaque travailleur reçoit-il un petit disque de zinc marqué aux initiales de la Mission. C'est la monnaie très primitive que nous avons introduite dans le pays, et elle y est, désormais, tellement accréditée que les indigènes même éloignés de la station, ne font aucune difficulté de la recevoir dans les transactions. Lorsqu'ils ont recueilli un certain nombre de ces pièces, ils peuvent acheter les étoffes nécessaires pour se vêtir.

Nous avons aussi notre **code pénal**. Quelqu'un vient-il à commettre un délit, à adresser des paroles blessantes à l'un de ses compagnons, à dérober dans son champ quelques racines de manioc (ce sont là les délits les plus communs), il est aussitôt déféré au *baraza* (tribunal, proprement véranda établie sur la façade des maisons arabes); c'est là que se rendent les jugements des Pères. Les témoins sont appelés de part et d'autre, et, si le méfait est constaté, le coupable reçoit une paternelle correction ou est mis à l'amende, selon les cas. Les jugements rendus en baraza sont absolument sans appel; aussi la sentence est-elle toujours acceptée sans conteste par les deux parties. Par ce moyen nous nous sommes acquis une telle réputation d'équité, que les indigènes mêmes qui ne dépendent de nous en rien nous font volontiers juger leurs différends.

Tout en donnant leurs soins à l'éducation des *orphelins* et à la direction des **villages chrétiens**, les Missionnaires sont loin d'abandonner les infidèles qui les entourent. Chaque semaine, deux d'entre eux visitent les hameaux les plus voisins de la station. Ils y sont reçus en amis et leurs instructions sont écoutées sinon encore avec foi, du moins avec respect. Il y a plus, et c'est cette année même, peu de temps avant mon départ de Kibanga, que le divin Maître nous a accordé cette consolation : la plupart, de leur propre mouvement, présentent leurs nouveau-nés au baptême, s'engagent à les envoyer régulièrement à la Mission lorsqu'ils seront en âge d'être instruits. C'est une victoire d'autant plus signalée sur le démon que jusqu'ici, par un préjugé bien excusable, sans doute, puisque

dans le principe nous ne baptisions qu'à l'article de la mort, ils étaient persuadés que le baptême faisait mourir les enfants.

Avec des occupations si multiples, le champ d'action des Missionnaires est nécessairement fort restreint. Mais, semblable à la violette qui se cache sous l'herbe et révèle au loin sa présence par la douceur de ses parfums, la petite station de Kibanga, perdue dans un coin du désert, se fait connaître au loin par le bien qui s'y opère. Il ne se passe guère de mois sans que les chefs de la rive orientale envoient saluer les Missionnaires et les prier d'aller s'établir chez eux. Au mois de juillet 1886, le chef suprême de l'Ouroundi, prince mystérieux, qui vit dans les montagnes, caché à tous les regards et qu'on nomme le Mouézi, nous envoya son salut et nous fit dire par Roussavia qu'il sait que nous ne voulons que le bonheur des nègres, différant en cela des Arabes qui dévastent tous les pays où ils pénètrent. Enfin, toutes les tribus du voisinage se mettraient volontiers sous notre patronage, et, lorsqu'un Père trouve le temps d'aller les visiter, hommes et femmes lui répètent à satiété : « Nous sommes vos enfants. »

Daignez, Monsieur et cher Bienfaiteur, agréer, etc.

Extrait d'une lettre du P. J.-M. Josset, à l'un de ses amis.

(*Missions d'Afrique*, 1888).

Enseignement du catéchisme. Kibanga, mai 1887.

«...Ici, Révérend Père, je remplace désormais le Père Josset dans l'instruction de nos orphelins les

plus intelligents, susceptibles de recevoir une instruction plus soignée, à cause de leurs goûts pour l'étude, espérant ainsi former des auxiliaires pour nous, dans les fonctions de catéchiste.

De plus, je fais le catéchisme aux postulants, hommes, femmes et enfants, fonction bien consolante, surtout quand mon auditoire atteint le chiffre de cent cinquante à deux cents personnes, venues des divers points du pays, les unes simplement pour assister au catéchisme, d'autres, venues dès le matin, pour travailler à la Mission. Ces indigènes passent au rang des catéchumènes, lorsqu'ils sont assez instruits et qu'ils montrent de bonnes dispositions. Aussi une ardente rivalité existe parmi eux, où personne ne veut rester plus du temps fixé au nombre des *wadringa* (ignorants), comme ils s'appellent eux-mêmes.

L'un d'eux disait, il y a quelques jours, un peu honteux d'avoir été refusé à l'examen : « Vous voulez donc toujours me laisser parmi les *imbéciles*, et cependant je sais bien mon catéchisme. Demandez-moi ce que vous voudrez, et vous en aurez la preuve. »

Sur sa proposition, je lui demande : « Qu'est-ce que Dieu ordonne par le premier commandement ?

— Il ordonne de faire le bien, répond-il.

— Et que défend-il ?

— Il défend de faire le mal. »

Les mêmes réponses furent données pour le 2me et le 3me commandement.

Je poursuis mes interrogations et lui demande : « Comment Dieu punit-il Adam et Ève après leur péché ?

— Voici la curieuse réponse qu'il trouva dans sa tête aux cheveux crépus :

« Dieu leur dit : Eh bien! puisque vous avez péché et refusé de m'obéir, vous donnerez désormais naissance à des enfants tout noirs, et ces enfants sont les habitants du Tanganika. » — Ainsi la punition d'Adam prévaricateur explique pour les nègres la différence de couleur et comment il se fait qu'ils ne sont pas blancs.

Refusé de nouveau, il s'applique désormais à mieux retenir mes leçons pour ne pas échouer une autre fois.

Maintenant, deux fois par semaine, accompagné de quelques chrétiens, je parcours ces villages, où partout nous sommes reçus avec bonheur. Aussitôt arrivés, la nouvelle est bientôt répandue dans les cases environnantes, et de suite, hommes, femmes et enfants sont bientôt réunis dans la case commune, quand il y en a, ou, quand il n'y en a pas, à l'ombre d'un grand arbre. — Les enfants sont les plus curieux d'étoffes, et si, prenant en pitié leur nudité, vous avez la générosité de leur offrir un morceau de cotonnade, ils l'acceptent avec reconnaissance ; mais, soit qu'ils en ignorent l'usage, soit que les habits les gênent, les uns en font un turban, une cravate, celui-ci une ceinture, d'autres enfin, plus intelligents et plus civilisés, en font un pagne, usage propre des étoffes dans le pays.

Les nouvelles du jour racontées et une pipe (accessoire indispensable de toute réunion) préalablement préparée, bourrée aux frais du missionnaire et fumée en attendant les retardataires, la prière commence et l'instruction ou mieux le catéchisme

suit, roulant ordinairement, jusqu'à ce qu'ils en soient bien pénétrés, sur les principales vérités de de notre sainte religion, d'abord celles de nécessité de moyens, puis celles de nécessité de préceptes. Ce qui demande beaucoup de patience ; car, pour mettre quelque chose dans ces têtes nègres peu habituées à la réflexion, il faut souvent répéter les mêmes choses et ne pas se contenter de deux ou trois fois.

Les jeunes enfants apprennent ordinairement avec plus de facilité que les grands, aussi est-ce à leur école que vont les vieux pour apprendre leurs prières, afin de pouvoir dire au missionnaire à sa prochaine visite : « J'ai, comme tu le vois, fait des progrès, et bientôt j'espère savoir le *Baba Yétu* (*Pater noster*) tout entier. »

Il m'est même arrivé une fois, en passant dans un village, d'entendre et d'écouter, avec un certain mouvement de jouissance dont je ne pouvais me défendre, une femme, mère d'un gentil petit enfant baptisé, bercer son bébé pour l'endormir, en récitant le *Pater* et l'*Ave* en langue indigène, afin de mieux graver ces prières dans sa mémoire et pour s'exercer à les réciter sans faute. Sa fille plus instruite, placée auprès d'elle et préparant le dîner de famille, la reprenait quand elle faisait des fautes : heureux enfants qui, dès leur plus tendre enfance, s'endorment aux doux noms de Jésus et Marie, après les avoir bégayés eux-mêmes sur les genoux de leurs mères ! Hélas ! que de pauvres noirs, faute de missionnaires et de ressources, n'ont point ce bonheur ! mais aussi hélas ! pourquoi faut-il venir chez les sauvages pour être les heureux témoins

de ces scènes qui font couler les larmes de bonheur et inondent le cœur de cette douce consolation que ne peuvent se refuser les missionnaires en pensant que vraiment le bien se fait autour d'eux. Combien cela est supérieur à nos simpiternels *do, do* de nos pays civilisés ! *Deus incrementum dedit.*

D'autres fois, imitant Notre-Seigneur, parcourant les bords du lac de Génésareth, nous suivions les bords du lac Tanganika pour prêcher la divine parole aux riverains, ordinairement sur le lac, jetant leurs filets, ou assis sur le bord pour les raccommoder. Nous leur disons, non pas comme Notre-Seigneur : venez et suivez-moi ; mais : venez et écoutez-nous; et ces indigènes, fidèles à la voix du missionnaire, approchent du rivage et descendent de leurs barques (*troncs d'arbres creusés*) et viennent s'asseoir sur le sable à l'ombre des nombreuses plantes moitié aquatiques, qui croissent sur les bords du lac. Là ils écoutent les enseignements qui leur sont donnés, répétant ce qui les frappe davantage et promettant d'être meilleurs, de prier tous les jours.

Le soir, nous revenons à la Mission, égrenant notre chapelet ou récitant notre office, toujours sur les bords du lac ; et notre prière pour les pauvres sauvages, dans le cœur desquels nous venons de jeter les paroles de la divine semence, mêlée au bruit de la vague expirante sur le rivage, monte plus facilement, semble-t-il, vers le ciel, car en ce moment tout porte le cœur vers Dieu.

P. M. Guillemé.

Les baptêmes. *Kibanga*, Fête-Dieu, 9 juin 1887.

«... Je résume en peu de mots le bilan de Kibanga, depuis le 1er janvier jusqu'à ce jour. Mgr

Charbonnier nous est revenu du Sud le 31 mars; à Pâques nous avons eu 12 baptêmes de catéchumènes et à la Pentecôte, 17; le nombre total des baptêmes pendant ce premier semestre est de 124, les décès se sont élevés à 45 (dont 24 dans nos villages et orphelinats, et 21 chez les indigènes des environs, tous baptisés); les mariages sont au nombre de 19, et enfin les rachetés, grands et petits, depuis la nouvelle année, atteignent déjà le chiffre de 70. Si le bon Dieu continue à bénir notre petit Kibanga, il fera sous peu une jolie agglomération que nous voudrions appeler *Lavigerieville*, quand nous serons installés dans nos constructions, et pourvu que Son Eminence, notre Vénéré Père, veuille bien accepter notre dédicace.

» Nous travaillons des pieds et des mains, mon très révérend Père, pour pouvoir achever notre maison avec l'orphelinat, vers la fête de saint Michel; nous avons promis des messes au grand Archange, s'il nous met au sommet de notre colline pour le 29 septembre. Nous espérons y jouir d'un air pur et d'une bonne santé; de plus, nous pourrons donner plus facilement tout notre temps à la prédication et aux courses apostoliques.

» Par le prochain courrier, j'espère pouvoir expédier quelques vues, photographies de Poré, notre vieux chef, qui est toujours dans les meilleurs termes avec nous, portrait et paysage de notre future habitation, etc., etc... Mais, je vous l'avoue, mon très révérend Père, il faut que je vole des bouts de temps à droite et à gauche, pour pouvoir m'occuper un peu des arts d'agrément. Dois-je ajouter que toutes les tracasseries des constructions

(avec des artistes nègres) et toutes les préoccupations de direction des travaux, qui comptent parfois de 150 à 200 ouvriers, me tourmentent un peu et me poursuivent bon gré mal gré jusque dans mes exercices de piété ? Priez pour moi, s'il vous plaît, mon très révérend Père, afin que le bon Dieu me préserve de toute fièvre qui pourrait être causée par surcroît de besogne, mais surtout qu'il daigne dans sa divine miséricorde, me garder contre le relâchement et la tiédeur, que je redoute bien plus que toute malaria africaine. Père WYNCK,

Missionnaire belge.

II.

MISSION DE MPALA (RIVE S.-O. DU TANGANIKA).

La station de Mpala. (1) — Au sud du cap Tamboué, sur la rive droite du Lofouko, le petit cap de Mpala ou Mompara fait saillie sur la courbe régulière que la côte décrit en cet endroit. Il est terminé par un plateau d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur le lac et où l'on respire un air salubre. C'est sur ce plateau qu'est construite la station. A l'époque où elle fut fondée, le lac l'entourait de trois côtés, et une langue de terre assez étroite la reliait seule à la terre ferme. Depuis lors, les sables et les détritus charriés par le Lofouko, joints à la retraite des eaux du lac, ont formé au nord un vaste terrain d'alluvion.

En dehors de la vallée du Lofouko, qui est d'une fertilité merveilleuse, les environs de Mpala n'of-

(1) Extrait d'une lettre écrite de Karéma, par le P. Josset à un officier français.

frent qu'une série de montagnes escarpées et rocailleuses. Leurs pentes boisées et les forêts épaisses qui remplissent les gorges servent de retraite à de nombreux *sokos* (c'est le nom que les indigènes donnent à un gros singe, qui doit être le chimpanzé, ou peut-être le gorille), à des lions, beaucoup moins forts que ceux de l'Atlas, et dépourvus de crinière, à des jaguars et à d'innombrables hyènes.

La saison des pluies, et partant des pâturages abondants, y amène en outre d'immenses troupeaux d'éléphants et de buffles. Au sud-ouest, le mont Mzaoua attire les regards par son élévation et les magnifiques forêts qui le couronnent. Le capitaine Storms, qui en a fait l'ascension, dit y avoir vu des arbres dont le tronc gigantesque mesurait au moins trente mètres du sol à la naissance des branches. Aussi est-il le rendez-vous des indigènes des environs qui se livrent à la fabrication des grandes pirogues qui sillonnent le Tanganika. Si, quittant la rive du lac, on s'enfonce dans l'intérieur, après avoir franchi la région montagneuse, on pénètre de plain-pied sur un vaste plateau, très fertile, mais absolument dépourvu d'arbres. Ce serait là, au dire des indigènes, le Marungu proprement dit.

Malgré l'ingratitude du sol, les environs de Mpala sont relativement très peuplés, mais les populations qui s'y sont fixées appartiennent aux tribus les plus diverses. On y rencontre vivant côte à côte avec les Wamarungu des Wabemba, des Wasumbwa et des Warua.

Les *Wamarungu* (prononcez Oua-Maroungou), sont, comme leur nom l'indique, les aborigènes du Marungu. Leur manque de courage guerrier les

fait regarder par les autres tribus comme une race vile née pour la servitude. Aussi sont-ils le point de mire de la plupart des expéditions qui ont pour but la chasse à l'esclave, et il est excessivement rare que ces expéditions ne rapportent à ceux qui les entreprennent, si peu nombreux qu'ils soient d'ailleurs, de gros bénéfices. Si leur lâcheté les fait mépriser, ils sont en revanche, par surcroît de malheur, doués de qualités qui les font apprécier comme esclaves. D'un caractère doux et serviable, ils vouent un attachement sincère à leurs maîtres, pour peu qu'ils n'en soient pas trop maltraités. Le personnel de notre Mission de Karéma a été en grande partie recruté dans leurs rangs. Rien n'est touchant comme la sollicitude dont ils nous entourent. Le pays n'offre pas une sécurité absolue, parcouru qu'il est incessamment par les Rougas-rougas; aussi, s'il nous prend fantaisie de faire une promenade solitaire, faut-il que nous soyons bien habiles pour nous dérober à leur vigilance. S'ils nous voient sortir, c'en est fait, il nous faut subir une escorte armée. Inutile d'ajouter que ces excursions sont assez peu de leur goût, mais l'empressement avec lequel ils s'y prêtent n'en prouve que mieux leur dévouement. A cette qualité si précieuse ils joignent des habitudes de travail qui les font rechercher surtout comme agriculteurs. C'est à eux que les Arabes d'Ujiji confient l'exploitation de leurs propriétés.

Les *Wabemba* sont une fraction de la grande nation des Bisa établie sur le Tanganika. C'est même de là que vient leur nom Yemba ou Bemba, signifiant dans leur langue Tanganika. Ils semblent

avoir une prédilection marquée pour les chefs étrangers, presque aucun de ceux qui les gouvernent n'appartient à leur race. Les esclaves qu'ils fournissent aux traitants sont les plus estimés après les Marungu.

Les *Wasumbwa* sont des émigrants de l'Ounyamouézi ; on en rencontre dans toute la région qui s'étend des grands lacs à la côte orientale. Remuants au possible, toujours en quête de nouvelles aventures, ils se font à l'occasion esclavagistes et brigands. Il leur arrive même parfois de faire des conquêtes et de s'y fixer ; témoin Msiri qui a établi sa domination sur les bords du Moero et jusqu'à Katanga. Katanga est la Californie de l'Afrique équatoriale. On y rencontre, au dire des Arabes, des mines d'or et de cuivre très abondantes, mais l'autorité despotique qu'y exerce Msiri en écarte les voyageurs et les commerçants. Il y a quelques années, l'explorateur allemand Reichardt, visitant le Moero, faillit y perdre la vie, victime d'un guet-apens que lui dressa Msiri lui-même, après avoir conclu avec lui un pacte d'amitié.

Les *Warua* (Oua-roua), avec des habitudes moins nomades, ne le cèdent guère en barbarie aux Wasumbwa. Ce sont eux qui appellent à leur secours les Wangwana de la côte orientale et de Zanzibar, organisent ces expéditions qui vont périodiquement rançonner les Wamarungu et les Wabemba. Il y a quelques années, le Marungu n'était pas le seul théâtre de leurs tristes exploits ; unis aux Waholoholo, ils faisaient de fréquentes incursions dans le nord, et la presqu'île d'Oubwari reçut souvent leur visite. Aussi leur nom inspire-t-il encore l'ef-

froi ! Le voyageur anglais THOMPSON, qui les visita il y a quelques années, courut mille dangers ; aussi disait-il qu'en mettant la Loukouga entre lui et les Warua, il lui semblait sortir de l'enfer.

* * *

Fondation de Mpala, par le capitaine Storms. — Ces diverses peuplades vivaient, avant l'établissement des Européens, dans le plus complet état d'anarchie. Ils se pillaient et se vendaient les uns les autres aux traitants.

Ce fut au mois de mai 1883, que le capitaine STORMS, commandant de la station belge de Karéma, aborda à Mpala avec l'intention de s'y fixer. Voici en quels termes il raconte dans son journal l'accueil qui lui fut fait :

« 1er *mai*. — J'ai reçu la visite du sultan de Mpala accompagné d'un autre sultan de la contrée. Après la cérémonie d'usage, nous abordons la question de l'etablissement d'une station sur son territoire. Je vois que les fusils de mes hommes ont inspiré un peu de crainte. Le sultan me dit que ses gens sont pacifiques, doués d'un bon caractère et qu'il espère que la paix ne sera pas troublée par ma présence. — Je proteste de mes bonnes intentions, je leur déclare que je désire me faire l'ami de tous les habitants et que, loin de les inquiéter, je les défendrai au besoin s'ils étaient attaqués. Cette déclaration est reçue par une salve d'applaudissements de toute l'assistance. J'achève de me rendre les sultans favorables en leur donnant quatre petits *vitambi* (pagnes de couleur) et huit dotis de *satini* (grossière cotonnade blanche) dont ils sont enchantés.

» Enfin, ils me demandent le point que je désire occuper, j'indique le petit cap de Mpala. Nous nous y rendons ensemble et je prends possession des terrains. »

Quelques mois plus tard, on voyait sortir de terre les murs de la forteresse massive dont je vous ai parlé précédemment; à peine fut-elle terminée que le capitaine Storms, laissant à M. Baine le commandement de Karéma, alla s'y installer avec un personnel de Wangwana (Zanzibarites).

L'établissement européen ne tarda pas à devenir le trait d'union entre les diverses peuplades que séparaient jusque-là des divisions si profondes. Bon nombre de chefs vinrent spontanément faire leur soumission, et leurs différends, qui auparavant ne se vidaient que les armes à la main, furent jugés pacifiquement à la station. Les lances furent alors transformées en hoyaux, suivant l'expression des nègres, et une ère de paix et de concorde succéda aux discussions qui avaient trop longtemps agité le pays. Les confrères établis à Chanza se hâtèrent d'en profiter pour travailler avec ardeur au développement de nos œuvres. Des services qu'ils eurent occasion de rendre en s'interposant entre le capitaine Storms et un chef indigène vinrent encore augmenter leur influence.

Tout faisait donc bien augurer de l'*occupation belge*. Mais, si l'état de choses établi par le commandant de Mpala ne pouvait que plaire aux opprimés, il n'était pas de nature à sourire longtemps aux oppresseurs et ces beaux jours furent malheureusement trop courts.

Incendie. — En mai 1885, un des principaux

chefs tenta de secouer le joug. Le capitaine Storms était alors à Karéma. Averti à temps de ce qui se tramait, il se hâta de repasser le lac à la tête de

Le roi de Cazembé en grande tenue (Haut-Congo).

trois cents hommes. Les rebelles furent taillés en pièces et leurs villages saccagés. Cet échec ne les découragea pas. Ils se retirèrent dans la montagne. Impuissants, avec leurs quelques fusils à pierre,

leurs arcs et leurs lances, à tenir tête à un adversaire pourvu de tout un arsenal d'armes perfectionnées, ils eurent recours à la ruse. S'étant approchés nuitamment de la station, dont le toit était en chaume, ils y mirent le feu. M. Storms et deux missionnaires de passage chez lui, arrachés brusquement à leur sommeil par les cris répétés de la sentinelle : au feu ! au feu ! durent s'enfuir précipitamment et à demi vêtus. Activé par un vent violent qui soufflait de la montagne, l'incendie se propagea avec une rapidité extrême. C'est à peine si l'on eut le temps de sauver les armes et la poudre ; tout le reste, objets d'échange, collections diverses, etc., etc., devint la proie des flammes. Cependant les sauvages étaient aux aguets dans le voisinage et leurs cris de triomphe, à la vue de l'incendie qui se propageait, parvenaient jusqu'à la station. Dès le point du jour, croyant que l'embarras où l'on était à Mpala leur rendrait la victoire facile, ils tentèrent une attaque. Mais le capitaine se tenait sur ses gardes. Reçus par une vive fusillade, ils ne tardèrent pas à lâcher pied et s'enfuirent dans toutes les directions.

. . .

Mpala confié aux missionnaires par le roi des Belges. — Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva la nouvelle de la cession de Mpala aux missionnaires ; c'était nous léguer, avec des ruines encore fumantes, tout un héritage de guerres. Je dois dire toutefois, à la louange du capitaine Storms, qu'il tint à honneur, aidé de ses Wangwana, à rendre la station habitable avant de nous la remettre. Les confrères

abandonnant la Mission du Chanza, vinrent s'y installer. Ils n'étaient pas sans appréhensions pour l'avenir, car les rebelles tenaient encore la campagne. Cependant, le capitaine Storms parti, les esprits se calmèrent peu à peu, les chefs révoltés vinrent d'eux-mêmes demander à renouveler les anciens traités d'amitié, et la paix se rétablit. Si depuis elle a été de nouveau troublée à plusieurs reprises, on ne peut le leur imputer, tous les troubles sont venus du dehors.

Il y avait environ un an que les Missionnaires travaillaient activement à relever les ruines qu'avaient amoncelées l'incendie et la guerre, quand le bruit se répandit qu'ils étaient avant tout des hommes de paix qui ne voulaient à aucun prix la guerre. Le bruit n'était pas certes dénué de fondement, car nous n'avons pas oublié, et, avec la grâce de Dieu, nous n'oublierons jamais que notre mission est une mission de paix. Le chef d'une bande de brigands campé sur les bords de la Routoukou, fort de ces données, crut qu'il pouvait impunément rançonner les tribus que des liens d'amitié réciproque unissaient à la station. S'étant emparé par surprise d'un hameau, il le saccagea et *réduisit en esclavage cinquante femmes ou enfants.*

La nouvelle de cet événement jeta les Missionnaires dans la stupeur. Ils ne voulaient ni ne pouvaient faire la guerre, et pourtant n'était-ce pas sacrifier l'avenir de la Mission que de laisser égorger impunément, sous leurs yeux, des gens qui s'étaient spontanément donnés à eux? Pendant qu'ils étaient ainsi dans la perplexité, tenant conseil sur conseil, sans savoir à quel parti s'arrêter, les autres

chefs de hameaux, informés eux aussi du guet-apens dont un des leurs venait d'être la victime, se présentèrent à la station. Ce qu'ils voulaient, ce n'était point que les Missionnaires intervinssent personnellement dans l'affaire ; non, ils se chargèrent de venger eux-mêmes l'injure, mais ils voulaient, pour le faire, avoir leur autorisation. La leur refuser eût été leur signifier qu'en s'alliant à la Mission, ils s'étaient engagés à se laisser égorger sans mot dire. Peut-être même leur demande ne tendait-elle qu'à éclaircir ce point et n'attendaient-ils qu'un refus pour rompre les relations. Les nègres sont plus fins politiques qu'on ne le croirait tout d'abord. Tout le monde opina donc qu'il fallait la leur accorder. Pourtant, avant de le faire, on crut prudent d'en référer à Mgr le Vicaire apostolique qui se trouvait alors à Karéma. La réponse ne se fit pas attendre et elle était telle que les chefs la désiraient ; elle leur accordait liberté pleine et entière d'aller venger leur collègue. Munis de cette autorisation, ils partirent sur-le-champ. Le lendemain on apprenait à Mpala que le village de Routoukou avait été pris, malgré la forte estacade en pieux qui le protégeait, et livré au pillage et le chef réduit à aller chercher un refuge sur la côte orientale.

. . .

Le capitaine Joubert. — Cependant le bruit des guerres qui avaient signalé les derniers mois du commandement de M. Storms était parvenu en Algérie. On comprit vite que la situation des Missionnaires placés en face d'éventualités qu'il était facile de prévoir était anormale. Aussi agréa-t-on

les offres de service de M. le capitaine JOUBERT, ancien zouave pontifical, et se hâta-t-on de l'envoyer avec le titre de commandant de Mpala.

A peine était-il arrivé sur les rives du Tanganika que la Mission était victime *d'une seconde agression.* Un nouveau hameau était livré au pillage, plusieurs personnes étaient tuées, d'autres, en plus grand nombre, réduites en esclavage. Cette fois, l'agresseur, un certain Kipili, paya cher son audacieux attentat : son village fut pris et lui-même resta parmi les morts.

J'apprends enfin *qu'un troisième engagement* vient d'avoir lieu. Des hordes de brigands de la côte orientale, conduites à la curée par un Wangwana (nègre musulman), dévastèrent un hameau, il y a quelques mois, en traversant le territoire de la Mission. Dans le but de les obliger à venir à la station rendre raison de leur conduite, le *capitaine Joubert* mit l'embargo sur leurs barques. Il espérait par là les amener à des pourparlers qui, dans sa pensée, devaient se terminer par un accommodement. Malheureusement les choses ne se sont point passées comme on l'avait prévu et espéré. Les brigands ayant sans doute refusé de s'entendre, on a encore une fois dû recourir aux armes. La valeur personnelle de M. Joubert a décidé du succès de la journée. Les assaillants ont pris la fuite, abandonnant entre ses mains leurs barques et leur butin, fruit de leur rapine.

Ces événements causent en ce moment une certaine émotion de ce côté-ci du lac. La plupart des chefs qui nous entourent ont été blessés dans leurs intérêts. Aussi depuis un mois environ des bruits

de guerre circulent-ils dans le pays ; on menace de venir venger sur nous l'échec subi à Mpala. En ce moment même nous sommes en pourparlers avec Kapoufi, le puissant chef de l'Oufipa. Il y a deux jours à peine, ses messagers étaient ici venus pour demander si nous étions toujours ses amis. A cela nous avons répondu que nous manquions de détails sur les événements de Mpala, mais que nous croyions M. Joubert parfaitement dans son droit. Quant à nous, du reste, nous étions et voulions demeurer toujours ses amis.

Un petit présent a été fait à ce messager dans le but de le faire agréer.

. . .

La conclusion qui ressort de ces divers événements, c'est *qu'on veut des esclaves à tout prix et que quiconque apporte des entraves à la chasse à l'homme doit être tenu pour un ennemi.*

Sans doute M. Joubert n'a pas la prétention d'enrayer la traite sur toutes les rives du Tanganika, ce serait une entreprise hors de toute proportion avec les moyens dont il dispose ; mais il ne peut souffrir, et à bon droit, qu'on vienne ravir périodiquement et sous ses yeux les gens qui se sont confiés à la Mission.

Pendant que M. Joubert couvre la Mission de son épée, les missionnaires donnent leurs soins à l'éducation de leurs orphelins et à l'évangélisation des indigènes qui les entourent. Leur genre de vie ne diffère guère de celui qu'on mène à Kibanga. Si agité que soit le milieu dans lequel ils vivent, l'œuvre de Dieu ne laisse pas que de progresser.

Au mois de mars dernier, lors de son passage, Mgr le Vicaire apostolique recueillit les premiers fruits de leurs travaux, en conférant le baptême et la confirmation à une vingtaine d'adultes qui avaient terminé leur temps d'épreuve, et en faisant de nouvelles admissions au catéchuménat. Si Dieu, touché de nos supplications, leur accorde enfin la paix après tant de troubles, je ne doute pas que, vu les dispositions dont les indigènes paraissent animés, Mpala ne devienne d'ici à quelques années un centre chrétien important.

J.-M. JOSSET.
Prêtre Missionnaire d'Alger.

CHAPITRE VII.

MISSIONS DU CONGO BELGE.

I.

Organisation. — Le Saint-Père, par décret de la Propagande, ordonnait, au mois de décembre 1886, l'érection du vicariat du Haut-Congo et le confiait aux missionnaires d'Alger.

Il restait à ériger dans le Congo belge un Vicariat apostolique, conformément à ce qui avait été fait dans le Congo français, et Sa Sainteté, après avoir fait examiner la question par la Propagande, a décrété l'érection de ce **Vicariat apostolique du Congo belge** qu'il a confié, *selon le désir de Sa Majesté le roi Léopold*, aux missionnaires belges de la Congrégation du Cœur-Immaculé de Marie de Scheutveld-lez-Bruxelles.

Les limites de la nouvelle mission se confondent avec celles de l'Etat du Congo libre, au nord, à l'ouest et au sud ; mais à l'est, la limite du vicariat sera le 30e degré de longitude est de Greenwich, à partir du 4e degré de latitude nord jusqu'au Mouta-Nzige, puis la rive nord et ouest de ce lac jusqu'à son extrémité sud, de là une ligne menée jusqu'à l'embouchure du fleuve Lira dans le Loualaba et prolongée jusqu'au lac Moéro, dont elle suit la rive occidentale, puis le cours du fleuve Louapoula jusqu'à l'extrémité sud-ouest du lac Bangweolo.

L'étendue de cet immense vicariat équivaut ainsi à environ 50 fois la superficie de la Belgique.

Nous avons dit (page 60) quelles sont les stations déjà établies sur le territoire de l'Etat indépendant.

Celles de *Nemlao*, près Banana, et de Boma

Nouvelle Eglise de Boma. (Cette église construite toute en fer dans les ateliers d'Aiseau (Belgique), mesure 25 m. de long sur 12 de large. Les doubles parois permettent la circulation de l'air, qui rafraîchit l'enceinte.

datent de quelques années déjà et sont très prospères.

En 1886, les PP. Dupont (français) Merlon (belge) et Schynze (allemand) des Missionnaires d'Alger, établissaient la station de Kwamouth ; cette station à propos de laquelle nous reviendrons

plus loin, a été depuis cédée aux missionnaires de Bruxelles et transportée de la rive gauche sur la rive droite du Kassaï, à son confluent dans le Congo.

C'est en 1888 seulement qué les Missionnaires belges se sont installés dans cette nouvelle résidence qu'ils ont appelée *Berghe-Sainte-Marie*, en l'honneur de la patronne céleste de leur institut, et aussi en hommage à Mgr Vandenberghe, d'Anvers, qui a voulu faire les frais de cette première installation.

Avant d'entrer dans le récit des résultats obtenus parmi les indigènes du Congo belge, il nous paraît intéressant de rappeler ici l'origine de la création de cette Mission.

Nous rapporterons à cette fin successivement les deux mandements de Nos Seigneurs les Evêques de Belgique, (1886 et 1888,) et le bref très récent de N. S. P. le Pape Léon XIII (1889).

II.

Premier Mandement épiscopal. — Un séminaire a été fondé en 1886 à Louvain pour les Missions du Congo. A ce propos, les évêques de Belgique ont adressé au clergé la lettre collective suivante :

« Nos très chers frères en Jésus Christ.

» Personne de vous n'ignore quel vaste champ est ouvert au zèle des missionnaires qui voudront consacrer leurs labeurs et leurs peines à l'évangélisation de l'Etat indépendant du Congo.

» *Le Saint-Siège désire vivement* qu'il se rencontre le plus tôt possible *des hommes apostoliques* prêts à porter la lumière de notre foi à ces peuples, encore plongés dans les maux et les profondes té-

nèbres de l'ignorance et de l'idolâtrie. Ceux qui se voueront à cette tâche seront soumis en tout à la Sacrée Congrégation de la Propagande.

» *Nous engageons donc*, autant qu'il est en nous, les prêtres et autres ecclésiastiques qui se sentiront appelés de Dieu à l'apostolat lointain, à solliciter de leur Ordinaire l'autorisation d'entrer *au séminaire, fondé à Louvain*, pour les missions du Congo. Après une préparation régulière dans cet établissement, ils se donneront résolument à cette œuvre si agréable à Dieu et si utile au salut des âmes. Puissent-ils se rappeler les paroles de l'Apôtre, « qu'ils sont les bienvenus ceux qui annoncent la paix, ceux qui apportent l'heureuse nouvelle du salut ! » Puissent-ils marcher courageusement sur les traces de tant de héros belges qui ont jeté la bonne semence sur toutes les plages, et qui ont fait produire au champ du Seigneur une abondante moisson !

» Agréez, nos chers coopérateurs, l'assurance de notre dévouement affectueux. »

Donné à Malines, le 16 novembre 1886.

† Pierre-Lambert, Archevêque de Malines.
† Jean-Joseph, évêque de Bruges.
† Victor-Joseph, évêque de Liège.
† Isidore-Joseph, évêque de Tournai.
† Edouard-Joseph, évêque de Namur.
† Henri-Charles, évêque de Gand.

Deuxième Mandement épiscopal. — Nos Très Chers Frères ! Nous venons rappeler à votre souvenir notre circulaire de novembre 1886.

Elle avait pour but de seconder les généreux efforts du roi Léopold II pour l'évangélisation de

l'Afrique centrale, de planter la croix dans le Congo belge et d'assurer les secours de la religion à nos courageux compatriotes enrôlés sous la bannière de l'Etat indépendant.

En signalant alors à votre attention le vif désir du Saint-Siège de trouver le plus tôt possible des hommes apostoliques prêts à porter les lumières de la foi à ces peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, nous nous montrions disposés à accueillir la demande des ecclésiastiques de nos diocèses qui se sentiraient appelés à cet apostolat lointain et désiraient se mettre à la disposition de la S. C. de la Propagande.

Le désir du Saint-Siège et le nôtre ne tarderont pas à se réaliser. Notre S. P. le Pape Léon XIII, confirmant une décision de la Propagande, vient d'ériger canoniquement la mission du **Congo belge,** *qu'il confie à la Congrégation des missions belges du Cœur Immaculé de Marie, à laquelle il rattache le séminaire récemment fondé à Louvain.*

Nous joignons ici le Bref pontifical, qui porte la date du 11 mai 1881.

L'hommage public, rendu par le Souverain-Pontife au zèle éclairé de notre Roi, la confiance témoignée par le Père commun des fidèles à la Congrégation de Scheutveld, le caractère de cette société de missionnaires jouissant depuis vingt-cinq ans de toutes les sympathies, comme le dévouement religieux et patriotique dont elle fait preuve en prêtant son concours à l'œuvre de l'association africaine, tout cela est de nature à assurer aux travaux entrepris par nos missionnaires l'admiration unanime et le concours dévoué de tous.

Il serait superflu de faire remarquer que l'extension donnée au champ de ces travaux exige un surcroît de ressources. L'état prospère des associations de la propagation de la Foi, de la sainte Enfance dans notre pays prouve suffisamment en quelle estime les catholiques belges tiennent les œuvres de mission, si utiles et si méritoires. *Nous recommandons spécialement à la charité des fidèles l'œuvre de nos missionnaires* et Nous verrons avec plaisir leurs entreprises, aussi agréables à Dieu que glorieuses pour notre patrie, devenir de plus en plus populaires.

Afin de procurer à tous les fidèles l'occasion d'y coopérer dans la mesure de leurs ressources, Nous désirons qu'une collecte soit faite dans toutes les églises, le premier dimanche du mois de septembre prochain; et nous exprimons le vœu qu'un religieux empressement à répondre à notre appel imprime un nouvel élan aux œuvres des missions, particulièrement recommandées de tout temps par les Souverains Pontifes.

Et seront les présentes lues en chaire, dans toutes les églises, le dimanche qui en suivra la réception.

Donné à Malines, le 4 août 1888.

(Les mêmes signatures)

III.

Bref de Sa Sainteté le pape Léon XIII au Supérieur Général de la Congrégation de Scheut-lez-Bruxelles, T. R. M. Van Aertselaer.

LÉON P. P. XIII.

Cher Fils, Salut et Bénédiction apostolique. Vous n'ignorez point, cher Fils, Notre ardent *désir*

de voir les peuples sauvages de l'Afrique abandonner les ténèbres de l'erreur à l'éclat de la lumière de l'Evangile, et échanger leurs coutumes abruties avec la politesse et la civilisation chrétiennes. Aussi avons-Nous eu grand soin de leur envoyer des hérauts de la vérité, et nous avons témoigné les plus grands égards à ceux-là qui se sont distingués à ce ministère sacré. *L'esclavage asservissant,* contre le vœu de la nature, la personne humaine à la domination d'autrui, est le fruit funeste de la corruption des mœurs. Pour ce motif Nous n'avons négligé aucune occasion de réfréner cette calamité, alors même que Nous ne pouvions nous flatter de l'extirper. Dans ce but Nous n'avons pas seulement employé la persuasion dans Nos lettres et Nos entretiens ; Nous avons eu recours en outre aux moyens pécuniaires comme à l'aide et aux services d'hommes éminents. Nous avons lieu de nous féliciter de cette initiative; en effet, des citoyens de tous les rangs de la société, et jusqu'aux chefs des gouvernements européens ont grandement favorisé Notre entreprise par leurs largesses et leurs encouragements.

Les Belges ne se sont laissé surpasser par aucune nation dans cette œuvre ; et leur charité mérite cette louange spéciale d'avoir consacré à l'avantage de l'Afrique les ressources que leur fournit la partie du Congo, soumise à l'autorité de leur illustre monarque. C'est grâce aux Belges, et surtout aux ministres de l'Eglise qui se rendent au Congo sous les auspices et avec la protection de leur très religieux prince, que la lumière de la vérité commence à se lever sur la terre africaine, et que ses habitants se

prennent à délaisser les habitudes et les prescriptions de la barbarie pour se plier aux usages des peuples policés. Ce changement aura pour effet de soustraire à la loi de leurs caprices ces tribus, peuplades ravalées au niveau de l'animalité, et de les faire passer de la servitude de la corruption à la glorieuse liberté des enfants de Dieu.

Vous entendez déjà, cher Fils, combien Nous tient au cœur *l'Institut auquel vous présidez* et dont le but est de préparer une légion d'élite de missionnaires courageux, destinés à s'employer, dans ces contrées étendues et fertiles de l'Afrique, à l'amélioration de l'état social et à la conversion des mœurs. Dès que Nous avons été informé de votre dessein, Nous l'avons accueilli avec une paternelle tendresse, et ce Nous est une grande joie de le voir prospérer et produire ses fruits salutaires pour l'avantage réel de ces frères si malheureux. Prenez donc courage, vous, vos collaborateurs et vos disciples ! Persévérez d'un grand cœur dans votre entreprise ; elle est laborieuse, mais elle sera féconde en résultats bénis. Au sein de vos peines et de vos travaux, trouvez une joie et une force dans l'encouragement que Nous vous donnons, dans l'approbation des gens de bien et surtout dans l'espoir de l'éternelle récompense. Certes, il ne faut pas en douter : à ceux qui se sont voués à étendre ici-bas son empire, le Seigneur donnera une large part de son royaume céleste.

Comme gage de ces faveurs, Nous accordons d'un cœur très aimant, Notre Bénédiction Apostolique, à vous-même, cher Fils, à vos Collaborateurs et à vos Disciples.

Donné à Rome, auprès de Saint-Pierre, le 8 janvier de l'année 1889, de Notre Pontificat la onzième.

LEO P. P. XIII.

IV.

Les Missionnaires de Scheut-lez-Bruxelles. — La Congrégation belge du Cœur Immaculé de Marie a eu pour fondateur, vers 1863, M. *Verbist*, ancien aumônier militaire à Bruxelles, lequel partit avec trois compagnons en 1865 pour aller évangéliser la Mongolie, confiée à leur zèle par la Sacrée Congrégation de la Propagande de Rome. M. Verbist mourut en Chine en 1868.

Actuellement, elle dessert en Asie les 4 vicariats de la Mongolie orientale, de la Mongolie centrale, de la Mongolie occidentale et du Kansou (Chine); en Afrique, le vicariat apostolique, naissant du Congo belge.

Elle compte en ce moment 63 prêtres européens et 14 prêtres indigènes chinois. Une vingtaine de théologiens font leurs études au séminaire belge congolais, institué à Louvain, rue des Flamands ; ils suivent à la fois les cours du scolasticat des Pères Jésuites, et les cours scientifiques de l'Université de cette ville.

Premier départ pour le Congo. — La première expédition de ces missionnaires en destination du Congo est partie d'Anvers le 26 août 1888, à bord de l'*Africa*.

Elle se compose de MM. Gueluy, supérieur, Ferdinand Huberland, Emeri Cambier et Albert de

Backer, tous quatre originaires du diocèse de Tournai. (1)

Les extraits ci-après d'une lettre écrite par M. Cambier, l'un d'eux, donnent les intéressants détails de voyage que nous allons rapporter.

V.

La traversée. « A bord de l'*Africa*, dimanche 27 septembre 1888. Monsieur le Supérieur... M. Gueluy, ou, comme disent les passagers, le père Gueluy,

(1) **Les quatre premiers missionnaires belges au Congo.** — Né à Anvaing, elève et plus tard professeur au collège d'Enghien, M. *Gueluy* a abandonné ce poste pour entrer à la maison de Scheut et pour se vouer ensuite à la mission de Mongolie.

Après plusieurs années d'un fécond apostolat, il fut rappelé à Scheut par ses supérieurs qui le chargèrent d'y donner le cours de théologie et de former à son tour des apôtres.

Dans toute la vigueur de l'âge mûr, doué d'un grand sang-froid, déployé dans les circonstances les plus périlleuses, ayant le coup d'œil prompt, la décision rapide et sûre, avec cela une âme d'apôtre, M. Gueluy réunit les qualités nécessaires pour fonder solidement sa mission, diriger ses collègues et s'assurer dans le pays où il va s'établir d'utiles auxiliaires.

Il sera puissamment aidé par les trois autres prêtres qui complètent l'expédition.

L'un d'eux, M. *De Backer* (né à Moustiers au Bois, canton de Frasnes-lez-Buissenal), a été d'abord professeur au collège St-Julien à Ath, puis vicaire de St-Piat à Tournai. Il quitta ensuite le ministère pour s'engager dans la Congrégation des missionnaires africains de S. E. le cardinal Lavigerie; mais ayant entendu parler à Alger de l'organisation d'une mission belge au Congo, il demanda et obtint la permission de se joindre à ses compatriotes. Il termina sa préparation à l'apostolat au collège africain de Louvain où se forma également son compagnon, M. l'abbé *Huberland* de Marchienne, qui fut auparavant professeur au collége St-Joseph à Chimay, puis vicaire à Binche, où sa vocation de missionnaire mûrit au contact du cœur apostolique de M. le chanoine doyen De Clèves.

Le quatrième missionnaire, M. l'abbé *Cambier*, est natif de Flobecq; il passa successivement du collège d'Enghien à celui de Bonne-Espérance, puis se rendit à Scheut, d'où il part pour l'Afrique.

Ces jours derniers, jours des adieux, ont été pleins d'émotions pour les nouveaux apôtres. L'accueil qui leur a été fait au collège d'Enghien, a été grandiose et attendrissant.

Le lendemain, Mgr l'évêque de Tournai reçut lui aussi les adieux des prêtres que son diocèse envoie au Congo. Il était tout à la fois ému et fier, mais en songeant aux dangers qu'ils avaient à courir dans cette entreprise difficile, en songeant aux fatigues de cet apostolat, il les regardait avec tendresse et leur dit: « Le chemin que vous prenez est bien difficile, mais Dieu vous donnera sa grâce et d'ailleurs ce chemin aboutit au ciel! »

me charge de vous transmettre un petit journal de voyage : je m'en acquitte bien volontiers. (1)

» Nous pensions partir d'Anvers le samedi, 25, vers le soir. Ainsi nous proposions ; mais le capitaine ... disposait : l'*Africa* ne s'est ébranlée que le dimanche, jour de la fête de notre Congrégation. Heureuse coïncidence ! A 4 1/2 heures, le steamer s'ébranlait sous l'effort de son hélice ; au même moment commençait dans notre cabine le sacrifice de la sainte Messe. L'immolation du Roi des rois descendant de la hauteur des cieux sur cet humble autel, nous rappelait que bien petite est notre immolation à nous, missionnaires du bon Dieu ; et la fête du Cœur Immaculé de Marie nous pressait à mettre notre voyage sous la protection spéciale de « l'Etoile de la mer ». Enfants de Scheut, enfants de Marie, nous serons conduits par notre Mère. Elle nous a pris comme par la main, au point du départ : elle nous déposera sains et saufs là où la volonté de Dieu nous appelle. Nous eûmes donc, tous les quatre, le bonheur de célébrer, le dimanche 28 août. L'eussions-nous eu, si l'*Africa* fût partie le samedi ?

» Le 27 au soir, nous entrons dans l'Atlantique. Le vent monte et menace tempête : prenons notre courage et... la rampe à deux mains pour rentrer dans notre cabine. Le roulis s'accentue : c'est une véritable balançoire. D'une main on s'accroche à tout ce que l'on trouve, de l'autre... on se déboutonne. Les couchettes sont superposées. M. Gueluy

(1) Extrait des *Missions en Chine et au Congo*, 1er février 1889, nouvelle Revue publiée par les Missionnaires de Scheut.

se glisse dans celle du bas ; Ferdinand grimpe dans celle du haut, comme sur un perchoir de poulailler ; ... Albert se laisse tomber sur un sofa,... moi je m'étends sur un canapé. Un sommeil réparateur vient clore nos paupières. Hélas ! ce ne devait pas être pour longtemps. Vers minuit, un coup de barre fait rouler Albert de son sofa,... et le voilà cramponné au plancher jusqu'au mardi soir... Bref, M. Gueluy, qui, quatre fois a fait le voyage de Chine, déclare que jamais il n'a tant souffert, et nous qualifions cette journée de mardi, notre Bethléem de notre vie de missionnaires.

» A part ce mal de mer, le voyage se fait bien. Nous avons bonne table, bon capitaine, bons compagnons de route. Le capitaine du steamer a nom : Clare. C'est un anglais protestant, aimable et gentil pourtant. Un fait prouvera mon dire. Vendredi soir, je me promenais sur le pont en récitant mon chapelet, lorsque j'aperçois le capitaine qui venait y faire sa promenade de digestion. J'avais cherché pendant toute la journée le moyen d'obtenir de lui la permission de dire la messe dans le salon des passagers. J'y suis, dis-je en moi-même ! voilà le capitaine... prenons notre ocarina ! J'entonne un magistral : *God save the queen.* Jamais Orphée au désert ne charma mieux le tigre et la panthère. Le brave capitaine se découvrit, me remercia, me donna une bonne poignée de mains et, de fil en aiguille, vint à me demander lui-même si nous ne désirions pas faire le service (comme il disait), le dimanche matin, dans le grand salon. Vous comprenez si j'acceptais. Riez encore maintenant de l'ocarina.

» Aujourd'hui 27 septembre, à 10 h., M. Gueluy disait la messe dans le grand salon. Y assistaient : le capitaine Clare, protestant—le capitaine Avaert, commandant de la force publique au Congo, — M. Destrain, directeur des finances, — le docteur du bord, protestant, — M. Thompson, prostestant, agent de la Sanford exploring expedition, — le lieutenant Leerman, croate,—M. Stanck, bohémien, — ces deux derniers catholiques. Enfin, tous, mais tous les passagers de première classe. *Meâ culpâ*, si ceux de seconde classe ne sont pas venus : j'avais oublié de les avertir par la sonnette à 10 heures. Puissent le bon Dieu et le Cœur Immaculé de Marie convertir ces bons protestants et diriger dans la bonne voie ces bons catholiques.

» Un petit trait encore. Ce matin, je vais demander de l'eau pour dire la messe. Le boy, en me rendant la carafe, me dit ainsi : « *Father, bless me, if you please...* Père, bénissez-moi, s. v. p. » J'en fus surpris et touché. Pour tout dire en deux mots, nous n'aurions pu mieux rencontrer, tant sous le rapport du personnel du bord que sous celui des passagers. Quant au steamer, nous sommes également bien. Bon navire que l'*Africa*. Il mesure 87 mètres sur 10, jauge crânement ses 1720 tonnes et marche régulièrement ses 10 milles à l'heure.

» Nous sommes dimanche aujourd'hui; nous aborderons demain matin à Las Palmas, des grandes Canaries. Nous ferons ensuite escale à Monrovia, à Sierra Leone, au Gabon, et nous arriverons vers le 20 au Congo, s'il plaît à Dieu. »

E. Cambier.

. . .

***

On écrit de Boma, 15 octobre. — Les missionnaires belges, sous la direction du P. Gueluy, viennent d'arriver à Boma par le dernier steamer, et déjà deux d'entre eux sont partis pour aller fonder leur mission à Kwamouth, qui s'appellera à l'avenir Berghe Sainte-Marie.

Ils ont été invités à dîner chez M. le gouverneur-général avec les Pères de la mission de Boma (Pères du Saint-Esprit). Au dessert, le Père supérieur a exprimé le plaisir que leur avait fait l'accueil qu'ils avaient reçu de leurs compatriotes. Ils se croyaient en Belgique plutôt qu'en Afrique. Le P. Gueluy a promis de former des travailleurs pour l'Etat, et en terminant il a bu à la santé du roi souverain et à la prospérité du Congo belge.

Le lendemain, tous les missionnaires ont dîné avec les agents de l'Etat, à Boma-plateau.

. . .

Comme suite à ce voyage, et pour faire comprendre les péripéties de l'établissement d'une mission en pays sauvage, nous rapporterons ici les détails écrits par le P. A. Merlon, missionnaire belge, qui fonda la première station de Kwamouth en 1886, mais que l'état de sa santé força à rentrer en Europe bientôt après.

Son récit est extrait en partie (le début et la fin) des *Missions d'Afrique* (1886) ; le reste nous a été communiqué obligeamment par l'auteur, et doit paraître en un ouvrage intitulé : *Le Congo ethnographique.*

VI.

Fondation de la 1re mission de Kwamouth (Sud) — Lettre du Révérend Père Merlon, missionnaire belge. *Saint Paul Kwamouth,* 20 mars 1886.

C'est de Kwamouth, où nous sommes enfin parvenus après bon nombre de contre-temps plus ou moins fâcheux, que je vous adresse ces quelques lignes.

Nous avons séjourné quelque temps à Léopoldville, puis à Brazzaville, pour nous reposer des fatigues du voyage de Vivi au Pool. Ce repos nous était bien nécessaire après la longue marche que nous venions de faire à travers montagnes et ravins, forêts et rivières, sous la pluie, sous le soleil, dans le vent, toutes choses fort fréquentes en voyage. Selon que nous passions par des tribus déjà en rapport avec les blancs, ou au milieu de villages encore privés de cet avantage, nous étions reçus avec bonté ou avec crainte et défiance.

Le voyage. — Les petits incidents qui ne manquent jamais dans un voyage de ce genre, relèvent un peu la monotonie de la route et la rendent moins ennuyeuse, bien qu'ils aient souvent un caractère peu joyeux.

Un jour, nous voici au milieu d'une tribu où tout le monde pleure et gémit. Ce sont les gens d'un village que les blancs ont brûlé à la suite d'un vol important commis par ses habitants. Un autre jour, nous rencontrons au passage deux immenses perches plantées à la lisière d'un bois, au sommet desquelles se balancent les cadavres de deux pendus. Plus loin, des coups de fusil retentissent : c'est la

guerre, d'où l'on revient presque toujours la peau aussi sauve que l'honneur. Parfois l'orage éclate sur le camp : les colis sont trempés, la tente se renverse, tandis que le missionnaire s'éveille au milieu des eaux et attend tranquillement que la pluie cesse de tomber tout en subissant ses atteintes. En pareil cas, le noir enlève son pagne, le roule sous une natte et regarde pleuvoir, sûr d'avoir un habit de rechange lorsque le ciel sera redevenu serein.

Un jour que la caravane venait de faire halte dans un village, les noirs accourent en toute hâte et demandent qu'on s'éloigne au plus vite, la présence des blancs étant cause d'une sécheresse chronique. Heureusement que le P. Schynse, son baromètre aidant, peut annoncer la pluie pour le lendemain et calmer ainsi nos trop superstitieux voisins. La prédiction se réalisa, au grand contentement des noirs : le revers de la médaille est que nous la reçûmes toute en route.

* * *

Choix de l'emplacement. — Nous arrivâmes à Kwamouth au mois de janvier 1886. La pirogue qui nous portait accosta à la rive gauche du fleuve, dans une anse naturelle creusée par l'eau au milieu des rochers. Il nous fallut gravir l'escarpement du bord au milieu des hautes herbes, qui avaient alors jusqu'à trois mètres de hauteur, déchirées çà et là par le passage des buffles ou des hippopotames, et desséchées partout par le soleil de feu qui brûlait l'atmosphère. Il s'agissait de choisir l'emplacement de la future mission catholique que j'étais chargé de fonder avec mes deux confrères. Nous savions

déjà que, malgré la solitude apparente de l'endroit où nous nous trouvions, de nombreux villages se cachaient parmi les forêts d'alentour : mais on n'en apercevait aucun du point où nous étions ; et les hautes herbes étaient autour de nous si épaisses et si hautes qu'il me fallut grimper au sommet d'un arbre pour me faire une idée de la configuration du terrain.

J'avais devant moi une plaine sans fin, légèrement ondulée, parsemée d'arbustes en taillis, avec une ligne de verdure plus marquée, qui indiquait la présence d'un petit cours d'eau. La contrée était limitée d'un côté par le fleuve, de l'autre par le rideau sombre et majestueux d'une épaisse forêt. Sur ma gauche, la rive s'en allait en pente douce au Congo, devant lequel elle étalait la végétation luxuriante que le limon déposé par les crues du fleuve produit le long de ses rives. Une observation rapide m'eût bientôt convaincu que la Providence nous indiquait ici un point entièrement favorable pour notre fondation, et nous rejoignîmes la pirogue pour aller chercher sur les bords du Kassaï, où nous les avions laissés, nos bagages et nos douze Loangos.

Deux jours après, nous étions de retour à cette place, où nous déblayâmes un espace assez grand pour établir nos tentes, abriter nos colis sous des bâches, dresser les cabanes en branchage pour nos hommes, et allumer des feux qui devaient nous sauvegarder durant la nuit, des animaux d'alentour. Notre premier soin, après avoir célébré la Sainte Messe, et avoir demandé à Dieu de bénir les travaux ardus qu'il nous fallait maintenant commen-

cer, fut de prendre possession de la plaine à l'entrée de laquelle nous nous trouvions alors, afin de limiter l'emplacement de la mission et de ses dépendances.

Incendie des hautes herbes. — Le seul moyen praticable et rapide de mener à bonne fin ce gigantesque travail, était de mettre le feu aux grandes herbes. Nous nous assurâmes qu'aucune habitation ne courrait risque d'être incendiée : et un matin, sous une brise favorable, la steppe retentit des crépitements de la flamme envahissante. Ce fut un incendie homérique. Le feu courait aux masses d'herbes desséchées, s'élançait en torsades vers le ciel, fendait au pied les arbres sur son passage, et, comme une lave brûlante, s'allongeait dans la plaine qu'il laissait toute noire de cendres derrière lui. La nuit, les troncs embrasés se dressaient tout rouges parmi les ténèbres comme des cierges colossaux, projetant des poignées d'étincelles de leurs masses craquelées.

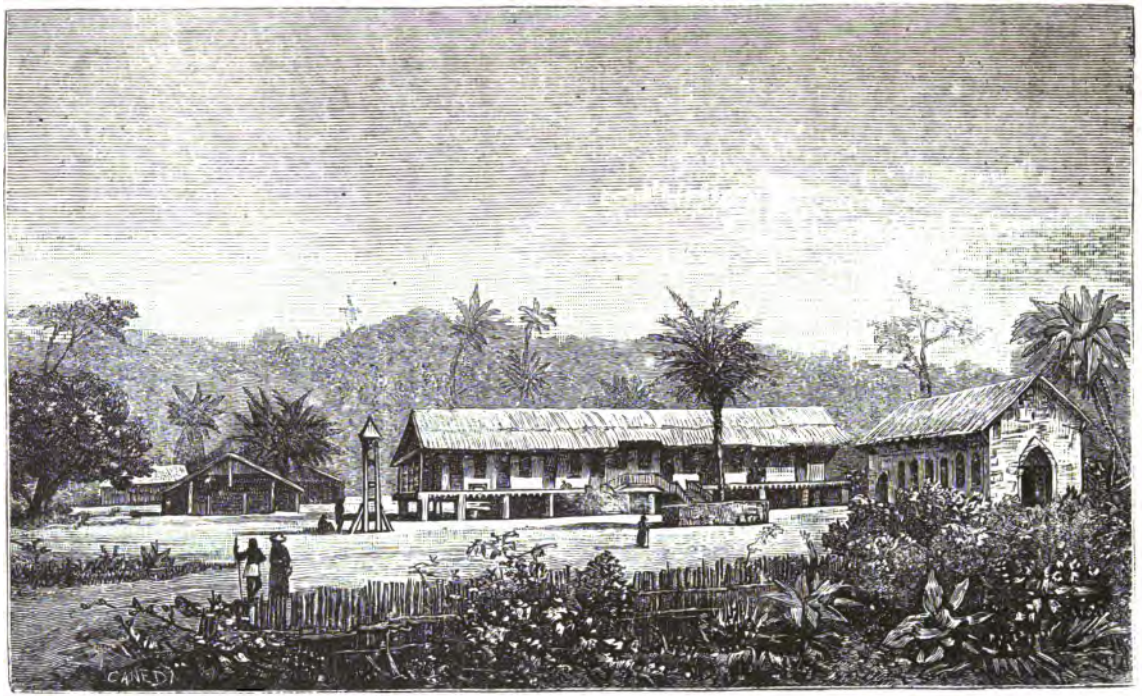
L'œuvre dévastatrice dura trois jours et deux nuits. Le soir du troisième jour, plus de cent hectares de terrain se trouvaient entièrement dénudés.

Construction des logements. — L'emplacement une fois délimité, et nos plans arrêtés, nous nous rendîmes à la forêt pour choisir les matériaux de notre future maison. Nous arrêtâmes notre choix sur une soixantaine de beaux arbres, parfaitement droits et dont plusieurs avaient jusqu'à 30 mètres d'élévation. Il fallut alors les abattre, les ébrancher, les équarrir et les traîner un à un, à force de bras, jusqu'à l'endroit où ils devaient être plantés pour servir de piliers à notre habitation.

Ce travail prit un long mois. Puis 15 jours se passèrent à disposer toutes les pièces en leur ordre et terminer ainsi la charpente. Ce fut le moment le plus pénible et le plus fatigant, car il nous fallait dresser nos poutres, les ajuster et les fixer sous un soleil de feu qui nous faisait battre les tempes ; sans autre secours, bien souvent, que l'admiration bruyante des noirs accourus pour voir les blancs du *M'poutou* (de l'Europe).

Quand midi arrivait, il nous fallait descendre des échelles pour improviser en hâte notre repas, car nous n'avions pas de cuisinier. On ne s'imagine pas ce qu'est une construction dans ces pays lointains. Sans doute, nous nous étions munis de tous les instruments nécessaires : mais si l'on est harassé et qu'on veuille s'asseoir, on s'aperçoit que l'on n'a pas de siège ; s'il faut placer un clou, on remarque qu'il n'y a point d'échelle, et il en faut faire une aussitôt ; on veut raboter, et l'on manque d'établi ; en sorte qu'un travail en suppose presque toujours quatre ou cinq autres préliminaires. Puis ce furent les cloisons, les fenêtres, les murailles et le toit en pailles comprimées que nous apportèrent les noirs. Trois mois après notre débarquement, nous pouvions enfin rouler les tentes, que l'orage avait plusieurs fois emportées, et prendre possession de notre nouvelle demeure. Elle mesurait 21 mètres de long, sur douze de large, et comprenait une chapelle, un magasin, une salle à manger, une chambre de desserve, et quatre chambres à loger avec une verandah contournant tout le bâtiment.

Etonnement des indigènes. — Dans l'origine, et quand nous nous présentâmes pour la première fois



Une station de missionnaires catholiques en Afrique. Logements et chapelle.

aux indigènes de la contrée, ils s'enfuirent avec tous les sentiments de la plus vive épouvante. Ces gens n'avaient jamais vu d'hommes blancs, et nous prenaient pour des êtres surnaturels. Cela vient peut-être de ce fait que l'appréciation du beau est chose entièrement relative. Si nous autres blancs, croyons que le type de la laideur, le démon, doit nécessairement être noir, les noirs estiment qu'il doit être blanc. — Quoi qu'il en soit, nous vînmes facilement à bout de cette épouvante par le moyen, infaillible partout, des cadeaux.

Quelle fut notre influence sur ces hommes primitifs, durant les quelques mois que je passai au milieu d'eux ? Tout d'abord ces pauvres gens ne se rendaient aucun compte de notre raison d'être parmi eux. Nous n'achetions ni ne vendions, nous ne volions ni ne tuions ; aucun intérêt humain ne paraissait expliquer notre présence dans le pays. Aussi en vinrent-ils à dire, que les hommes blancs avaient chez eux beaucoup de perles, de couteaux, de fil de laiton, d'étoffes et de coquillages, mais étaient obligés de venir en Afrique pour trouver quelques vivres. Nous avions sur eux le plus grand prestige, et nos armes de précision, dont nous étions munis pour pourvoir à notre subsistance, en cas d'urgence, les confondaient absolument.

Un jour, tandis que je m'occupais avec mes confrères à arpenter le terrain de la mission pour en fixer les limites, une de nos mires fut plantée, sans que nous y prissions garde, à proximité de leurs champs. Aussitôt toute la tribu est en émoi : elle croit à un sortilège : les tambours résonnent, et bientôt nous sommes entourés d'une véritable

bande de démons, nous menaçant qui de leurs flèches, qui de leurs lances, qui de leurs grands couteaux de guerre. Je pris tranquillement mon fusil, visai au-dessus de la mire dans la direction du fleuve, qui a près de deux kilomètres de largeur à cet endroit, et la balle alla frapper l'eau près de la rive opposée — « Tu vois, dis-je alors au chef adouci, que le fusil du blanc peut vous atteindre partout. Aussi, hâte-toi de te retirer, toi et tes hommes : sinon je prendrai mon fusil et je te mangerai, (1) toi, tes enfants, tes sujets, tes cabanes, tes chèvres, tes récoltes ; et quand j'aurai tout mangé, j'aurai encore faim ! » En entendant cela, le pauvre homme disparut avec tous les siens, et le lendemain je recevais de sa part deux chèvres, en réparation d'honneur.

C'est un point capital, et une question de vie pour l'européen, que de sauvegarder en tout le prestige qu'il possède aux yeux des noirs. Une seule expression d'hésitation, d'étonnement, de crainte surprise sur ses traits, suffirait à le livrer à leur merci. Nous ne sommes forts parmi eux que de la puissance qu'ils nous prêtent. Combien cela est souvent vrai, ailleurs même qu'au Congo ! — En toutes choses, ces hommes primitifs nous trouvent extraordinaires : jamais ils ne m'ont pris de vivres, ni n'en ont eu l'idée, dans la persuasion que ce qui servait à ma nourriture les empoisonnerait.

Influence du missionnaire. — Bientôt des rapports de bonne entente s'établirent entre nous et les tribus voisines. Les cœurs étaient gagnés peu à

(1) *Manger* quelqu'un signifie chez ces peuples s'emparer de lui, de sa contrée et de ses biens. (Note de l'auteur.)

peu à cause de notre mansuétude, de notre esprit d'équité, de tous les petits services que nous nous efforcions de leur rendre. Les hommes aimèrent à venir causer avec nous, le soir, autour des feux, et nous interrogeaient alors sur les usages du *M'poutou* (l'Europe). Je les trouvai d'une ignorance extrême sur ces points. Ainsi ils se disaient entre eux, en considérant mes lunettes, que le blanc, sans cette *chose*, voyait comme tout le monde ; mais qu'avec elle, il distinguait très loin, très loin, *Kounâ-Kounâ*, au travers des montagnes, et lisait les pensées dans le cœur. Une autre fois, à l'aube, entendant un bruit de dispute, je sortis de ma tente, et vis un noir arracher des mains d'un indigène une de mes chaussures, en disant qu'on ne pouvait pas voler le pied d'un blanc. En voyant les semelles de nos souliers, ils me demandèrent plusieurs fois comment je ne souffrais point d'avoir durant le jour tant de clous enfoncés dans les pieds.

L'exemple du travail devint bientôt communicatif : le fils d'un des principaux chefs me demanda comme un grand honneur et obtint de venir auprès de nous apprendre à raboter, et il y parvint en peu de temps. Quand il fut question peu après de bâtir une case pour nos hommes, une cuisine et un poulailler, ce furent les indigènes qui en construisirent les murailles et le toit, et ils défrichèrent dans la suite, sous notre direction, le terrain destiné aux cultures.

Mendiants invétérés, il leur fallait toujours des cadeaux d'un nouveau genre ; il est vrai qu'ils se contentaient de peu de chose. Quant aux chefs, toute leur joie et leur ambition étaient à l'arrivée,

de me toucher la barbe de leurs larges mains noires. J'eus toutes les peines imaginables à me débarrasser de cette sujétion ; tel chef récriminant parce que tel autre, moins puissant que lui, avait obtenu cette faveur.

Nous en vînmes ainsi peu à peu à exercer sur l'esprit de ces hommes une influence très grande. Toutes les tribus environnantes s'engagèrent bientôt à ne plus se faire la guerre avant de nous avoir exposé les motifs du conflit projeté ; et nous arrivions aisément à les mettre d'accord. Plusieurs fois, on vint chercher refuge auprès de nous contre les poursuites intentées par quelque sorcier voisin, qui voulait faire subir l'épreuve de la *casque*. Il n'était plus question, en cas de maladies, de recourir aux fétiches des sorciers, mais on venait nous demander les remèdes du « *M'poutou.* » Un jeune enfant vagabond ayant été saisi par les noirs fut relâché aussitôt, quand on sut que c'était un fugitif de la mission. Enfin, quand les tribus avaient à se livrer à quelque usage que nous n'approuvions point, les hommes prenaient toutes leurs précautions pour que nous n'en fussions pas avisés, absolument comme des écoliers en défaut.

Scène d'anthropophagie. — Un jour, un combat de pirogues eut lieu en face de chez nous, dans cette anse du fleuve où nous avions débarqué. Un ennemi avait été capturé et tué, et je savais que son crâne avait été envoyé au chef ennemi, par ironie. Comme j'entendais au soir le roulement des tambours de fête, je supposai, à bon escient, une scène de cannibalisme, et je me décidai à me rendre au village. Quand je fus aux abords de la tribu, je

trouvai des vedettes, qui insistèrent pour que je restasse dehors. Malgré toute leur rhétorique, je passai outre, et arrivai bientôt sur la place du village. Une vingtaine de feux étaient allumés çà et là ; les hommes armés de leurs longues lances et le corps sillonné de couleurs variées, s'agitaient en tous sens : les femmes battaient le tambour, en frappant fiévreusement avec une sorte de massue des troncs d'arbre creusés au feu. Au centre, était le corps du vaincu, que des hommes courbés désossaient à la hâte ; les lambeaux de chair étaient aussitôt jetés, dans de grandes marmites de terre, pour y bouillir et fournir au festin de la nuit. Les enfants se glissaient entre les jambes des anthropophages, cherchaient l'occasion de voler un os ou un peu de chair, qu'ils portaient ensuite avec des cris de joie à la hutte paternelle.

Les passions étaient débordées : je ne pus rien obtenir cette fois du chef, et toute la nuit mon sommeil fut interrompu par les clameurs et par les chants de ces malheureux en délire...

. . .

« Les gens des environs sont Bayanzis, ne s'occupent guère de culture, mais beaucoup du commerce de l'ivoire. Le gain facile que ce commerce leur procure les a rendus riches et affreusement corrompus. Avec cela, comme ils sont dans une terre qui leur a toujours appartenu, ils sont fiers et arrogants. On a vu que la chair humaine ne les trouve pas insensibles. Il y aura là beaucoup à faire pour amener ces pauvres gens à la pratique de la morale évangélique. Heureusement que rien n'est impossible à Dieu et que, la grâce aidant, les races

les plus perverses peuvent devenir des modèles de vertu. Nous nous efforcerons de notre mieux de répandre la divine semence, de l'arroser de nos sueurs, et au besoin de notre sang, et Celui qui donne l'accroissement la fera fructifier.

» A la mort du chef, ici comme à la côte orientale, de nombreux esclaves sont mis à mort, de jeunes enfants sont même placés vivants dans la tombe princière, afin que le défunt paraisse dans l'autre vie avec un cortège présentable et y garde ainsi le rang qu'il avait reçu de ses pères.

» Nos Bayanzis ont la spécialité des têtes de mort. Aussi en mettent-ils un peu partout : au pignon des toits, à l'entrée des villages et surtout sur les tombes.

» Inutile de vous dire l'effet que produit cet ensemble de choses lorsqu'on arrive pour la première fois dans ces lieux. On sent alors vivement son impuissance et le besoin de s'appuyer uniquement sur le secours d'en haut. Demandons toujours au divin Maître qu'il nous sanctifie de plus en plus, par la vertu solide, par la souffrance généreusement supportée, afin que nous puissions sanctifier ensuite ces pauvres abandonnés « *ut sint ipsi sanctificati in veritate.* »

» Grâce à Dieu, les santés sont bonnes ; mes confrères se portent à merveille, et notre courage à tous se maintient aussi fort qu'au jour du départ.

A. Merlon.

CHAPITRE VIII.

VOYAGE SUR LE CONGO CENTRAL DU STANLEY-POOL A L'EQUATEUR.

Lettre du R. P. Augouard, (1) de la Congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, au R. P. Carrie, préfet apostolique du Congo Français.

Poste de Nganchou, 30 juin 1885.

C'est le 10 de ce mois que nous avons enfin pu entreprendre ce voyage qui intéresse au plus haut point l'avenir de notre mission du Haut-Congo.

Grâce à l'amabilité de M. Massari, chef de division du Haut-Congo pour le compte de l'*Etat libre*, le P. Paris et moi, nous avons pu prendre passage à bord des embarcations qui vont ravitailler les différents postes jusqu'aux Bangalas, au-dessus de l'Equateur.

10 *juin.* L'entente étant faite entre l'expédition française et l'Association internationale africaine, devenue l'*Etat libre du Congo*, après la Conférence de Berlin, les membres de l'expédition qui remontent le fleuve, déjeûnent à Brazzaville où, au dessert,

---

(1) Bien que cette lettre se rapporte à des faits antérieurs à la séparation des Vicariats apostoliques du Congo belge et du Congo français, on lira avec intérêt cette relation du zélé missionnaire qui a eu l'honneur de planter la croix le premier en 1883 à Linzolo près du Stanley-Pool. Encouragé par le succès de cette première fondation, le vaillant apôtre se proposait de porter l'Evangile plus loin encore, plus au cœur du continent africain. Son journal de voyage nous permet de le suivre sur le grand fleuve qu'il remonte jusqu'à l'Equateur, toujours en quête de localités avorables à l'établissement de missions nouvelles.

on trinque avec un verre d'eau fraîche à la prospérité des deux expéditions.

A onze heures nous quittons Brazzaville où, en l'absence de M. de Chavannes, nous avons été reçus avec la plus grande amabilité par M. Laneyrie, et nous nous dirigeons vers les embarcations qui doivent pendant quelques mois nous séparer des terribles mastodontes qui pullulent dans les eaux profondes du fleuve. C'est d'abord l'*En Avant,* petit vapeur à roues qui est arrivé à Stanley-Pool après les prodiges d'efforts de l'héroïque Stanley, qui lui a fait faire un voyage de deux cent quarante kilomètres sur les montagnes ; c'était alors son beau temps car le bateau allait en voiture, et aujourd'hui c'est lui qui doit nous véhiculer. Il doit en outre remorquer une autre embarcation dont on a retiré la machine et la chaudière pour pouvoir prendre plus de colis : c'est l'*Association Internationale Africaine,* que l'on appelle d'ordinaire l'A. I. A.

Du Stanley-Pool aux Stanley-Falls,le fleuve est navigable pendant plus de seize cents kilomètres, que quelques rapides seuls viennent rendre un peu périlleux au départ.

Nous nous engageons donc dans cette grande route *qui marche;* malheureusement elle ne marche pas comme nous et nous avons beaucoup de peine à doubler les courants qui sont très forts.

A cinq heures et demie nous campons sur une petite île déserte et déboisée, mais nous y passons une nuit affreuse, à cause des myriades de moustiques qui règnent en maîtres dans les hautes herbes. Joignez à cela le beuglement de nombreux

hippopotames qui sont venus à vingt mètres de nous et vous comprendrez que c'est de bon cœur que nous décampons le lendemain.

11 *juin*. Nous partons à sept heures. Pendant la journée nous échouons une dizaine de fois, tantôt le remorqueur, tantôt le remorqué. Les passes sont encore inconnues et il faut s'avancer continuellement la sonde à la main.

Les voyageurs. — Aujourd'hui, tout le monde s'installe à bord et tâche de trouver un petit coin qui va lui servir de demeure pendant plusieurs mois. Nos bateaux ressemblent à une véritable tour de Babel et on y parle couramment treize langues que je vais vous énumérer pour la curiosité du fait : le français, l'italien, l'anglais, le portugais, l'allemand, le hollandais, le flamand, le batéké, le bakongo, le pongoué, le kisouahilli (de Zanzibar), le zoulou et l'arabe.

Il y a à bord sept Blancs et quarante Noirs qui sont venus là des quatre coins du monde. Sur l'*En Avant*, M. Massari, italien, chef de l'expédition, un capitaine hanovrien et un mécanicien français; sur l'A. I. A., M. Vankerkhoven, lieutenant de l'armée belge et adjoint d'état-major, qui va prendre le commandement de la difficile station des Bangalas; M. Van den Plas, belge distingué, chef de la comptabilité du Haut-Congo, le P. Paris et votre serviteur.

Le soir de ce même jour passablement accidenté, nous allons camper sur une belle île dépouillée de toute végétation et dont le sable blanc fait un effet de neige. Là, du moins, nous n'avons pas de moustiques, et les amateurs peuvent aller chasser

les canards et autres oiseaux aquatiques qui par leurs cris semblent protester contre notre invasion. Nous avons à gauche les *Dover-Cliffs* du haut desquels, en 1876, l'infortuné Pokock donna au grand étang le nom de Stanley, et à droite la grande île du Pool qui demande plus d'une journée de marche pour être parcourue d'une extrémité à l'autre.

12 *juin.* Nous partons de bonne heure et nous longeons les falaises blanches appelées par Stanley, *Dover-Clippers*, et qui, en effet, ressemblent assez bien à celles de Douvres en Angleterre. A midi nous sortons du Pool, en luttant contre un courant terrible qui retarde considérablement notre marche. Enfin nous entrons dans le Congo, dont les rives resserrées et montagneuses ressemblent à celles que l'on rencontre dans le bas du fleuve.

Nous passons sur la rive gauche, et à quatre heures nous allons nous installer au milieu des bois dans un campement fort incommode. Aussitôt les Zanzibarites vont chercher du bois sec pour chauffer le vapeur et continuent cette opération jusqu'à minuit en agrémentant le sommeil du voyageur des grincements de la scie, des coups répétés de la hache, accompagnés de chansons de la patrie absente. Ce manège continuera tous les jours pendant le voyage; car il faut suppléer au charbon qui manque totalement dans ces contrées.

13 *juin.* A dix heures nous recevons un choc qui ébranle les deux bateaux en les arrêtant net et qui met l'émoi dans les deux camps. On examine aussitôt l'avant de notre embarcation pour savoir si le rocher ne nous a pas endommagés par la violence du choc, lorsqu'un hippopotame énorme se

met à souffler à côté de nous : c'était cet aimable amphibie qui nous avait embrassés à sa manière.

A deux heures, nous rencontrons un rapide tellement impétueux que nous restons plus d'une heure sur place sans pouvoir avancer d'un mètre : on se décide à aller s'accrocher aux arbres de la rive pour attendre une plus forte pression de vapeur; et enfin à quatre heures nous allons camper à l'embouchure d'un petit ruisseau, qui nous donne une eau excellente à boire mais rien à manger. Une pirogue d'Afourous nomades vient pour échanger des baguettes de laiton contre des étoffes.

15 *juin.* **Les Afourous.** — Nous rencontrons des pirogues d'Afourous qui nous vendent des vivres. Cette tribu est nomade et passe toute sa vie dans des pirogues sur le Congo. Les gens sont forts et bien découplés : leurs cheveux sont tressés en trompe d'éléphant et leur peau fortement teinte en rouge. Contrairement aux indigènes, ils ne sont vêtus que d'étoffes européennes, pas grandes, il est vrai, et ils échangent volontiers leurs produits contre des objets de facture européenne. Le jour, ils sillonnent le fleuve dans leurs pirogues, où ils pêchent d'excellents poissons qu'ils font fumer le soir sur la rive, pendant que les femmes font de grandes jarres de vin de canne à sucre. Ils échangent leurs poissons contre des baguettes de laiton ; ils remontent alors le fleuve et vont acheter de l'ivoire qu'ils descendent vers le Pool où ils le troquent contre des tissus, de la poudre, des fusils, qu'ils revendent plus tard avec avantage dans le haut du fleuve, lorsqu'ils ne l'ont pas dépensé en libations, ce qui arrive presque toujours. Ils recommencent alors le

Voyage du missionnaire catholique. Les rives du Haut Congo.

même métier, vivant au jour le jour, sans préoccupation du lendemain et mourant dans leurs pirogues sans jamais avoir habité un village ou possédé une chétive case. Quelle existence, dans une pirogue de six à huit mètres de long sur cinquante à soixante centimètres de large !

16 *juin.* Dès le jour, un chef, superbement drapé dans des mouchoirs à vingt centimes et escorté de guerriers armés de fusils, vient nous rendre visite et s'assied d'un air digne et solennel sur une large natte que lui préparent deux petits esclaves. On lui souhaite le bonjour, mais comme il n'apporte rien on ne lui fait aucun cadeau. On commence à comprendre le tort que l'on a eu d'en donner à tort et à travers.

A quatre heures nous passons sur la rive droite pour chercher un campement favorable, qui puisse aussi nous fournir du bois pour le vapeur. Devant nous s'ouvre une belle clairière qui débouche sur le Congo et d'où un éléphant s'enfuit pour nous céder la place. Tous les animaux de la création semblent s'être donné rendez-vous dans cette vallée, où le terrain est partout défoncé par les trompes des éléphants qui, de tous côtés y ont laissé de fréquentes marques de leur passage. On y relève de nombreuses traces de buffles, de sangliers, d'antilopes, qui viennent s'y désaltérer.

On y voit également des hérons blancs et noirs, des touracos, des perroquets, des vautours, des canards, des martin-pêcheurs, des sarcelles dont les cris et les plumages divers donnent la vie à ces solitudes. Le soir, pour compléter la scène, les hippopotames nous offrent un concert formidable et

semblent nous demander la place que nous leur avons dérobée. On leur tire des coups de fusils ; mais les malins amphibies plongent immédiatement et vont cent mètres plus loin nous entonner un nouveau couplet.

17 *Juin.* Nous arrivons à la station de **Msouata**, fondée par l'Association internationale africaine.

Cette station est située dans une belle baie et domine une immense partie du fleuve. Les villages sont nombreux et la population bien disposée. Le terrain est excellent, et certains fonds d'argile fournissent de quoi faire d'excellentes briques pour les constructions.

J'ai jeté les yeux sur cet endroit pour y établir une station qui nous servirait de pied-à-terre pour les Missions du haut fleuve : des pourparlers sont entamés à ce sujet et j'espère que, dans un avenir prochain, la Croix étendra ses bras protecteurs sur cette contrée où il y aurait tant de bien à faire.

18 *Juin.* Nous arrivons au village de Nganchou où je débarque avec le P. Paris, pour aller visiter le roi Makoko. M. Van den Plas, qui veut nous accompagner dans cette excursion, débarque avec nous.

19 *Juin.* Nous devions nous mettre en route dès aujourd'hui pour aller chez le roi Makoko, mais les herbes mouillées et les chemins détrempés par l'averse de la nuit nous font remettre la partie à demain.

20 *Juin.* On se met en marche à midi et nous nous engageons dans une immense plaine où, à chaque instant, nous voyons des traces d'éléphants et de sangliers. A quatre heures, nous sommes

forcés de camper au milieu de la plaine, car nous allons quitter les quelques arbres rabougris qui se montrent encore et les hommes tiennent à avoir du bois pour faire du feu, afin d'éloigner les fauves et même les lions qui sont nombreux dans ces parages. Aussitôt une petite pluie vient nous arroser à notre grand déplaisir, mais à la vive satisfaction de nos hommes qui meurent de soif et n'ont que la ressource de recueillir l'eau de pluie pour se désaltérer. Etant dans la saison sèche, nous n'avons point emporté de tente et nous jurons, mais un peu tard, qu'on ne nous y reprendra plus.

21 *Juin.* A trois heures, nous reprenons notre marche, et bientôt nous rencontrons trois tirailleurs sénégalais qui viennent au devant de nous et qui, en arrivant chez **Makoko,** mettent le poste français à notre disposition. Le roi, prévenu aussitôt de notre arrivée, nous fait offrir une chambre dans sa propre demeure, mais nous le remercions de son amabilité en lui faisant dire que nous étions déjà installés. Bientôt nous sommes avertis que le roi est prêt à nous recevoir et nous nous rendons aussitôt à la réception.

La case royale n'a rien de bien extraordinaire, sinon qu'elle est un peu plus grande que les autres cases. La demeure du roi et les cases de ses femmes sont entourées d'une double palissade qui forment une espèce de labyrinthe, au milieu duquel se trouve la salle ouverte des réceptions. Le roi, entouré de ses principaux dignitaires, est étendu sur une peau de lion, privilège royal ; il est revêtu d'un magnifique pagne de soie rouge à fleurs d'or et est négligemment accoudé sur un riche coussin de prove-

nance européenne. Son cou est orné du grand collier de cuivre, dit collier de Makoko, et il tient en ses mains une espèce de sceptre qu'il passe bientôt à la reine.

A ses pieds, sur une peau de tigre, se trouve la première de ses femmes, la reine Ngassa, qu'on pourrait justement appeler directrice de la politique. Elle est très intrigante et très influente : lorsqu'elle voit quelque sujet trop puissant ou trop ennuyeux, elle sait adroitement lui susciter des querelles qui anéantissent sa fortune et son pouvoir. Elle porte également le grand collier de Makoko, qui est aussi porté par tous les chefs vassaux de ce roi, autant comme ornement que comme marque de vasselage. La reine a une figure intelligente et paraît âgée d'environ quarante-cinq ans.

Le roi est d'une belle taille et sa physionomie respire la plus grande bonhomie. Il reçoit nos salutations avec bonté et nous serre cordialement les mains en nous souhaitant la bienvenue et nous priant de nous asseoir sur les nattes préparées en face de lui.

22 *Juin.* Dans la matinée, nous préparons les quelques cadeaux que nous voulons offrir à sa Majesté et nous nous rendons à la demeure du roi, qui, cette fois, nous reçoit dans sa grande case. Dans sa cour principale flottent trois pavillons français ; celui du milieu porte en caractères d'or le signe de Makoko et la mention : « *Protectorat français !* » Le roi, couché comme la veille, est revêtu d'un pagne de soie bleue et a toujours à ses pieds sa fidèle compagne. En face de la porte d'entrée, sur un escabeau, se trouve un magnifique écrin conte-

nant le traité Brazza-Makoko et ratifié par M. Grévy, dont je voyais pour la première fois la signature. Au-dessus est suspendu un bel écusson en bronze doré, portant en relief le signe de Makoko (L) et le pavillon de la France. La case est tendue de tapisseries diverses le long desquelles sont installées une partie des richesses du monarque noir.

Le roi paraît satisfait de nos cadeaux, mais, avant de les confier à son ministre, il compte le tout soigneusement, car sa confiance ne paraît pas illimitée.

23 *Juin.* A quatre heures du matin, les indigènes viennent nous avertir que **deux éléphants** sont dans un champ voisin où ils ravagent des pistaches. — Nous prenons aussitôt nos fusils et nous nous rendons au lieu désigné. De loin nous voyons deux masses énormes qui ressemblent plutôt à des arbres. Ce sont les éléphants dont l'un nous évente et file aussitôt. Nous approchons lentement de celui qui reste et nous n'en sommes plus qu'à trente pas à peine, lorsqu'il lève la trompe avec inquiétude et fait mine de fuir. Je vise avec mon fusil Gras, aussi bien que l'obscurité peut me le permettre et je tire la bête, qui aussitôt... file à fond de train. M. Van den Plas, dont la fièvre était passée, vise à son tour et tire, mais le coup ne part pas ; il avait oublié de mettre une cartouche dans son fusil ! Nous poursuivons l'animal, mais sa course, quoique peu précipitée, est tellement rapide, qu'il prend bientôt de l'avance pour disparaître dans un épais fourré. Pour tuer cet énorme fauve, il faut absolument le frapper au haut du front où l'os est moins

épais : les fusils les plus forts ne lui font absolument rien sur le reste du corps où les balles entrent à peine dans la peau. On a même vu des éléphants qui avaient de nombreuses cicatrices à la tête et qui n'avaient être pu mortellement atteints que par le fusil Gras et encore presque à bout portant.

7 *Juillet*. Avec M. Librechts, qui veut bien nous conduire, nous profitons de ce jour de repos pour explorer un peu le pays et nous rendre compte de la situation. Nous allons en aval voir les villages voisins de la station. Ils sont grands et nombreux, s'étendant le long du fleuve sur une assez grande profondeur dans les terres, avec une population très dense et très guerrière.

L'autorité personnelle de M. Librechts a su tirer parti de cette dangereuse situation, et sa prudence, aussi bien que sa fermeté, a calmé bien des haines toujours prêtes à éclater. Avec lui, nous parcourons librement ces villages dont les cases sont couronnées de têtes de morts et où les habitants sont armés d'une manière formidable. Si les hommes ont la dévotion des armes, les femmes ont celle du cuivre, et, selon leur degré de richesses, elles portent des ornements en plus ou moins grande quantité. Les unes ont autour des jambes des anneaux de cuivre plat qui simulent absolument des bottes à l'écuyère ; elles ont également une foule de petits anneaux aux bras et les plus riches portent au cou un énorme collier massif, pouvant peser de 12 à 14 kilogr. A la mort on ampute la tête pour avoir le collier, car le mari ne veut rien perdre.

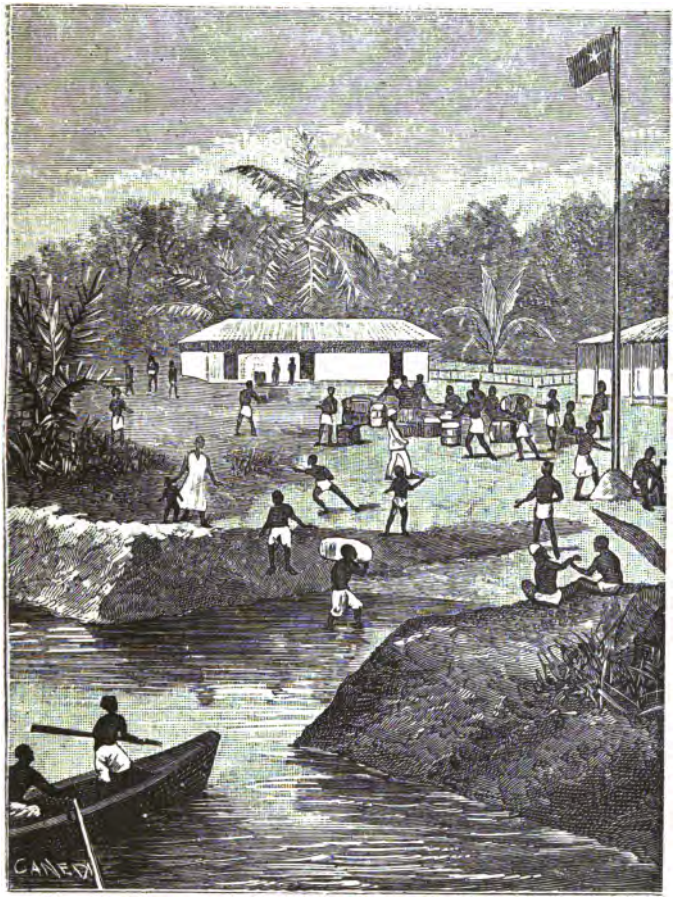
Les indigènes ne cultivent que ce qui leur est nécessaire pour ne pas mourir de faim, et ils s'adon-

nent surtout au commerce de l'ivoire qui leur rapporte des bénéfices considérables. Ils sont tous vêtus d'étoffes européennes et, comme ils sont riches, ils ne veulent vendre leurs vivres qu'à des prix exorbitants, car, par une anomalie inexplicable, les étoffes ont moins de valeur ici qu'à la côte.

14 *juillet.* Je profite de ce jour de repos pour parcourir le pays et prendre des renseignements. C'est la tribu des Baïanzis qui s'étend jusqu'ici et dont les mœurs ressemblent à peu près à celles des autres tribus. A les voir en foule autour de vous, on dirait les gens les plus pacifiques de la terre, mais, à la moindre occasion, leur férocité éclate et il faut sans cesse se tenir sur ses gardes.

Ils font des **sacrifices humains** et ont une méthode particulière pour **décapiter** le condamné. Le patient est assis sur un escabeau, tous les membres liés de manière qu'il ne puisse faire le moindre mouvement. Sa tête est prise dans des lianes qui tiennent le cou tendu par le moyen d'un jeune arbre qui fait ressort. Le bourreau s'approche avec un énorme coutelas, et d'un seul coup, il tranche la tête qui se trouve élevée en l'air par la force du ressort. Ce sont alors des cris de joie et des hurlements épouvantables, excités encore par les calebasses de vin de canne à sucre, qui circulent abondamment dans ces féroces assemblées. La cérémonie terminée, les Noirs rentrent chez eux et se livrent à leurs travaux ordinaires, les femmes travaillant et les hommes ne faisant rien.

25 *juillet.* Le soir nous rencontrons plusieurs villages, et nous allons camper à Bussindi où des milliers d'indigènes couvrent la plage que nous



La station d'Equateurville, sur le Congo central.

voulons occuper. Le chef, qui avait envoyé son fils depuis six mois à Léopoldville, vient le chercher avec des transports de joie peu communs chez les Noirs et il insiste vivement pour que les Blancs s'établissent dans son village, qui est très grand et très peuplé. Je m'entretiens quelque temps avec lui et nous devenons amis : il me promet, lorsque nous descendrons, de me confier un de ses enfants pour l'emmener à Linzolo en attendant que nous remontions par ici pour y fonder une mission.

Pendant que nous établissons notre tente, le P. Paris et moi, une femme vient nous présenter à acheter un pauvre petit enfant de deux à trois ans, probablement le sien, soit qu'elle veuille s'en débarrasser, soit parce qu'elle a besoin d'étoffe pour payer une dette. D'autres accourent aussi nous offrir des enfants de sept ou huit ans ; mais, hélas ! nous avons la douleur de ne pouvoir profiter de ces occasions si favorables pour retirer ces infortunés du double esclavage du monde et du démon.

Traité de paix. — Le matin du 30 juillet, deux chefs indigènes viennent, en présence des Blancs, se jurer amitié et contracter la fraternité du sang. Une large feuille de bananier est étendue à terre ; on répand dessus une poudre mêlée de poussière et de tabac : un fusil tenu par les deux amis est placé debout au milieu de la feuille sur laquelle les contractants mettent le pied droit. Un sujet de chaque chef, avec une fine lame en forme de scalpel, fait une légère incision au bras droit de chacun d'eux et place, sur la goutte de sang qui jaillit, un peu de poudre préparée à cet effet. Les deux frères de sang frottent alors les blessures l'une contre l'autre,

pendant que les deux opérateurs mangent une partie de la poudre en question. La poudre qui reste est alors renfermée dans la feuille de banane et les nouveaux frères, se tenant par la main, vont solennellement enterrer le tout dans la terre. Enfin ils prennent une petite feuille de palmier, qu'ils séparent en deux parties égales et chacun emporte son morceau comme témoignage de la fidélité jurée.

D'après l'expérience constante de ceux qui ont consacré leur vie à l'éducation de la race noire, il n'y a presque rien à faire avec les adultes qui n'ont jamais travaillé et qui, à peu d'exceptions près, se donneront bien garde de le faire, pour enrichir un autre plus rusé qu'eux, comme ils le disent ingénûment eux-mêmes. Il faut donc commencer par **les jeunes générations** et leur apprendre de bonne heure que le travail est un honneur et non pas un esclavage ; il faut pour cela, multiplier ces établissements hospitaliers, où les institutions agricoles ne le cèdent en rien à la culture intellectuelle et morale ; c'est seulement en faisant marcher de front ces deux choses, que l'on pourra civiliser l'Afrique et obtenir du Noir ce travail constant, qu'aucun Européen ne pourra fournir sous le climat débilitant de l'Equateur africain.

3 *août*. Nous visitons en détail la **station de l'Equateur**, dont le fondateur a tout utilisé pour la rendre sûre et commode. Ses quatre petits fortins, en particulier, sont établis sur le sommet de monticules construits par les fourmis blanches, qui sont de vrais fléaux pour les maisons qu'elles dévorent rapidement, mais qui ont servi là à faire quelque chose de bon.

Ces monticules, qui affectent les formes les plus bizarres, ont jusqu'à quatre à cinq mètres d'élévation, et sont élevés par ces petits insectes jusque dans les terrains les plus durs. Ce sont de merveilleux labyrinthes habilement construits, où les cellules, les couloirs, les chambres et les salles s'emboîtent et se joignent avec une précision qui dénote un véritable talent d'ingénieur, capable d'étonner nos architectes de premier rang. Des millions de fourmis travaillent dans un ordre parfait, se croisant sans se gêner et élevant, dans une seule nuit, plusieurs mètres cubes de terre dont la résistence défie la pioche la mieux trempée. Au lieu de colonne pyramidale, la construction affecte quelquefois la forme de toiture ronde et ressemble assez bien à un immense chapeau chinois. C'est dans une semblable termitière qu'à Linzolo, j'avais creusé un four, qui nous donnait une excellente cuisson.

5 *août.* Une tribu puissante de l'intérieur venait naguère faire des razzias chez les populations riveraines du fleuve et retournait dans les forêts, après avoir pris le bétail, capturé les gens pour en faire des esclaves et brûlé tous les villages. Depuis l'établissement de la station, les terribles guerriers ne sont plus venus, bien qu'ils eussent fait plusieurs fois des menaces. Un puissant village, voisin de la station, était un jour en hostilité avec les Blancs, qu'il voulait attaquer, lorsque tout à coup arrive la nouvelle que les ennemis traditionnels s'apprêtent à revenir. Aussitôt la paix est conclue et les villages voisins viennent se mettre sous la protection du Blanc. L'ennemi envoie un héraut, qui annonce avec jactance que les gens de sa tribu, toujours

victorieux, arrivaient en grand nombre et qu'ils n'épargneraient même pas le village européen. Le Blanc répondit simplement qu'il préparait une chaude réception à l'agresseur et il calma l'effroi de la population voisine, qui attend encore l'arrivée de l'ennemi. Celui-ci avait jugé prudent de ne pas mesurer ses lances et ses boucliers avec les balles des fusils européens.

6 *août.* De même que de l'autre côté du fleuve, les Baroumbès n'enterrent pas leurs morts, ils les jettent au fleuve après les avoir fumés et gardés plus ou moins longtemps. Nous apprenons qu'hier a eu lieu, près d'ici un enterrement de cette nature. Le cadavre était ficelé avec un pauvre petit esclave vivant, qui fut précipité au fleuve avec son maître pour aller le servir dans l'autre monde. Quand le défunt est riche, ce sont quelquefois deux, trois et même quatre victimes qui sont ainsi liées au cadavre.

21 *août.* Enfin aujourd'hui nous nous retrouvons au milieu de nos confrères dans notre chère mission de Linzolo, dont nous étions absents depuis près de trois mois. Nous trouvons tout dans l'ordre le plus parfait et nous constatons que nos relations deviennent de jour en jour meilleures avec les indigènes. Notre influence s'étend au loin et, si la divine Providence daigne nous continuer ses faveurs, la mission de Linzolo, quoique bien jeune, ne le cèdera en rien aux autres sous tous les rapports.

P. Augouard.

CHAPITRE IX.

MISSIONS DU GABON ET DU CONGO FRANÇAIS.

Mission de St-Paul de Donghila (Gabon). On ne lira pas sans émotion les touchants épisodes que le R. P. Stalter nous raconte dans la correspondance suivante, datée de St-Paul de Donghila sur l'estuaire du Gabon. Au milieu de ces populations autrefois si redoutées, aujourd'hui admirablement disposées, les missionnaires sont récompensés des fatigues et des dangers de leur laborieux ministère par la sympathie et le dévouement de leurs ouailles. Ces bonnes peuplades aiment tant l'homme de Dieu, qu'elles cherchent parfois à le retenir indéfiniment prisonnier. C'est ce qui arriva notamment au R. P. Delorme; le vieux roi Schoké, ayant appris que ce Père se proposait de quitter Donghila pour visiter quelques villages voisins, eut la précaution de faire cacher sa pirogue dans les palétuviers du rivage la veille du jour du départ et rendit ainsi le voyage impossible.

Influence des missionnaires. — Saint-Paul de Donghila, le 8 septembre 1886 (1). Quoique les villages qui nous entourent soient souvent en guerre, ici nous ne ressentons rien. A la Mission doit régner la paix, et tous ceux qui y viennent

---

(1) Lettre du R. P. Stalter de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. (*Annales de la Propagation de la Foi*. Janv. 1887.)

doivent oublier leurs ressentiments, leurs rancunes. Les Pahouins le savent, car plusieurs fois il est arrivé que deux pirogues ennemies, venues de deux côtés différents, ont accosté à la Mission, et au lieu de se tirer des coups de fusil, car un Pahouin n'abandonne jamais son fusil, ces hommes farouches, par respect pour le missionnaire, ont retenu leurs armes prêtes à semer la mort et le carnage.

Le missionnaire est reçu partout en ami, même parmi les Pahouins nouvellement arrivés de l'intérieur. On nous connaît d'ailleurs de tous côtés maintenant. Aussi, dès que nous paraissons dans un village, surtout quand c'est pour la première fois, les gens se disent : « Voilà le grand ami du grand Esprit ! »

Quand nous leur parlons de ce grand Esprit, ils écoutent avec respect et docilité. Voici quelques faits à ce sujet.

Baptême d'un moribond. — Un jour, nos enfants viennent nous avertir qu'un malade, un moribond plutôt, était couché sur la plage, à quelques pas de la Mission. Je cours vers lui, l'instruis au bord de l'eau. Puis, voyant qu'il avait encore quelques jours à vivre, je le transporte sur mes épaules jusqu'à la Mission. C'était le vendredi saint. Entendant parler du grand mystère opéré en ce jour, le malade semble se réveiller et se recueillir.

— *Minissé* (Ministre), dit-il, Jésus-Christ est-il mort aussi pour les noirs ?

— Oui, pour les noirs et pour tous les hommes.

— Est-il mort aussi pour les grands scélérats comme moi ?

— Oui, il est mort, surtout pour les grands pécheurs.

— Alors, dit le moribond, puisque Jésus-Christ est mort pour les pécheurs, je veux mourir pour lui. Baptise-moi, Père, afin que je puisse mourir pour Jésus-Christ, le jour même où Lui est mort pour moi. »

Le voyant dans de si bonnes dispositions, je m'empresse d'accéder à ses désirs. Le pauvre malade reçoit le baptême de la manière la plus édifiante, et, quelques instants après, il rendait paisiblement le dernier soupir. C'était vers trois heures, le vendredi saint.

Nous ne savions pas et nous n'avons jamais su d'où venait ce pauvre noir ; nous ne lui connaissions ni parents ni amis. Aidé du F. Austremoine, je creusai une tombe et y déposai de mes propres mains le corps de cet heureux inconnu, en récitant sur lui les prières de l'Eglise.

Visite d'un Pahouin. — Un autre jour, un homme dans toute la force de l'âge et plein de santé vint à Donghila et nous tint à peu près ce langage :

— Je demeure bien loin. J'avais entendu parler des hommes qui sont venus ici pour nous enseigner à nous autres, pauvres sauvages, les choses de Dieu et les choses du ciel. Je me suis dit :

Jamais le missionnaire ne pourra arriver jusqu'à mon village, car il faut traverser des rivières et des fleuves, des montagnes et des vallées, de grandes plaines et d'immenses forêts. Nous mourrons donc, moi, ma femme et mes enfants, avant de connaître le bon Dieu. Non, ai-je ajouté, non, je veux connaître Dieu ; je ne veux pas aller au feu, j'irai moi-même trouver le missionnaire, je traverserai les rivières et les fleuves, les montagnes et les val-

lées, les forêts et les plaines. J'irai, je marcherai, je demanderai partout où est la maison de l'homme de Dieu, et, quand je l'aurai trouvé, je lui dirai : « Homme de Dieu, ami de Dieu, je ne suis pas venu pour te demander du tabac ou de l'eau-de-vie ; je ne suis pas venu pour te demander à boire ou à manger ; je ne suis pas venu pour recevoir des pagnes ou des remèdes ; mais je suis venu pour que tu m'apprennes les choses de Dieu, les choses du ciel.

J'ai entendu dire que, pour être heureux dans l'autre vie, il faut être baptisé, il faut observer les lois de Dieu. Eh bien, enseigne-moi ces lois, afin que je puisse les observer ; baptise-moi afin que j'aille au ciel quand mon heure sera venue. »

Quelle naïveté ! quelle simplicité dans ces paroles ! mais aussi quelle bonne volonté ! on dirait qu'un ange, l'ange gardien de ce pauvre païen, voulant récompenser ses bonnes dispositions, l'avait transporté jusqu'ici pour lui obtenir la grâce du baptême. Après avoir passé plusieurs semaines à la Mission pour y être instruit et baptisé, ce brave homme s'en retourna joyeux et content dans le pays de ses pères, promettant de ne jamais oublier ce qu'il avait appris, et d'observer jusqu'à la mort les commandements de Dieu. Puisse-t-il, dans son pays, par ses paroles et par ses actions, inspirer à beaucoup d'autres le désir du baptême !

Accueil dans les villages. — Au mois d'août de l'an dernier, je fis une excursion près de la rivière Remboé ; par tous les villages, qui sont nombreux dans cette région, je fus reçu avec joie. Partout on voulait me confier des enfants. Il me fut impossible

de recevoir tous ceux qu'on me présenta. Parmi ceux qui eurent le bonheur de venir avec moi, se trouvait le fils d'un chef. Ce chef refusa d'abord à son enfant la permission de partir, parce que la mère, étant absente, pourrait se plaindre. L'enfant, qui avait à peine une dizaine d'années, montra en cette circonstance l'énergie qui caractérise sa race.

— Tu veux donc, dit-il à son père, toi, chef du village, avoir un fils plus ignorant que les autres enfants ?... Je pars, ajouta-t-il d'un ton décidé.

Et il fallut le laisser partir.

Dans une de ses excursions, l'un de mes confrères alla visiter un village pahouin. Il y avait là trois ou quatre de mes anciens élèves du Gabon. Ensemble ils avaient construit une petite case.

— Ce sera, disaient-ils, pour le missionnaire, quand il viendra nous voir.

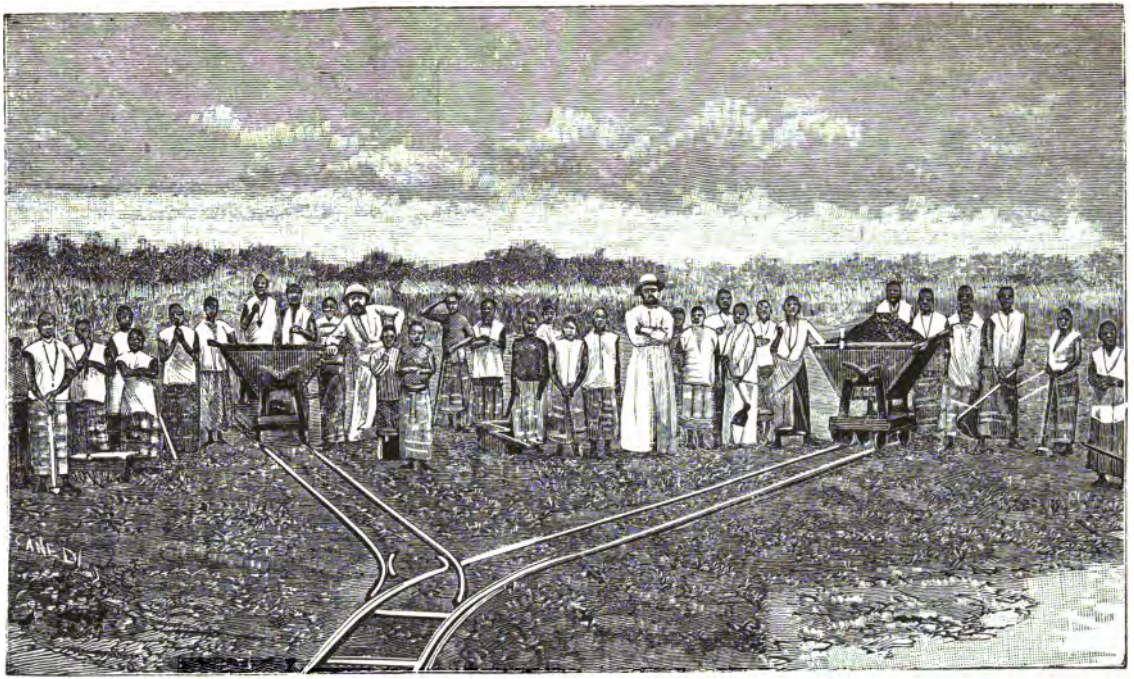
En effet, ils mirent la case à sa disposition, et l'un d'eux le conduisit partout où il y avait un malade.

. . .

Pendant qu'il visitait ainsi le village, un enfant qui l'avait suivi s'approche de lui et lui dit d'un air mystérieux :

—Père, viens aussi donner un remède à ma mère, afin qu'elle ne pleure plus, car aujourd'hui elle pleure toute la journée : on ne veut pas me permettre de la voir, mais à toi, blanc, on le permettra bien.

Le Père suit l'enfant, accompagné toujours de nos anciens élèves et d'une foule d'enfants du village. En approchant de la case, il remarque un mouvement de va-et-vient inusité. Les femmes barricadent la porte, les hommes courent chercher leurs fusils et menacent de faire feu s'il continue à



Missions de Loango. (Congo français). Les Pères du St Esprit et les orphelins nivelant le terrain

avancer. A cette vue ses compagnons s'enfuient, et il se trouve tout à coup seul, armé seulement d'un vieux parapluie.

— Vous n'avez pas honte, dit-il alors à ces sauvages, de chercher dix fusils pour attaquer un étranger qui n'a pas d'autres armes.

Et ce disant, il lève son parapluie, en faisant signe de viser. Ce geste désarme tout le monde, et un éclat de rire général répond à sa bravoure. Il explique alors pourquoi il était venu et ce qu'il désirait faire. Pendant qu'il parlait, les réflexions, les questions les plus naïves pleuvaient comme la grêle.

Enfin le chef fait signe qu'il veut parler à son tour, et il dit au Père d'un ton solennel ;

— Tu n'es donc pas venu dans notre pays pour prendre les âmes des morts et en faire des fétiches et des remèdes ?

— Des fétiches, répond le Père, je n'en ai pas, et n'en ai jamais eu. Pour les remèdes, nous les faisons avec des plantes.

Il écoute encore quelques instants leurs réflexions et questions enfantines, et enfin ils deviennent de grands amis. Dès lors toutes les portes s'ouvrent, même celles qui étaient barricadées.

* * *

En résumé, nos pauvres et chers Pahouins ne sont pas aussi méchants qu'on a pu le dire. Ils aiment bien le missionnaire, parce qu'ils savent qu'il ne vient pas chez eux pour les tromper. Ils écoutent volontiers sa parole, lui permettent facilement de baptiser les moribonds et d'emporter même leurs enfants et leurs malades.

« Nous avons en ce moment cinquante enfants à

la Mission. Nous avons pu baptiser quarante-cinq malades, enfants ou adultes, et en soigner un grand nombre d'autres. Nous en avons envoyé soixante-treize dans nos hôpitaux du Gabon.

Il y a donc, au milieu de cette immense tribu, un grand bien à faire. Mais, comme tous les missionnaires d'Afrique, je suis obligé de dire : « La mois- » son est grande et les ouvriers peu nombreux. » De tous côtés on nous demande. Quand des chefs viennent nous voir à Donghila, ils nous disent :

— Pourquoi donc ne venez-vous pas chez nous?

Ah! si nous étions plus nombreux et si nous avions plus de ressources, que d'âmes nous pourrions sauver !...

« P. STALTER,
Miss. apostolique. »

CHAPITRE X.

HISTOIRE DU JEUNE ESCLAVE SIMBALOBA.

SCÈNES DE LA VIE SAUVAGE AU GABON.

Le Rév. P. Neu, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire du Gabon, nous présente un tableau dramatique des scènes révoltantes qui déshonorent toujours le noir continent. La traite des noirs est, sans doute, officiellement supprimée; mais, pendant longtemps encore, la plaie de l'esclavage exercera en secret ses ravages, et offrira à la charité de l'apôtre de navrantes misères à secourir.

Nous empruntons ce récit à l'*Almanach des Missions catholiques*, 1889, pour l'offrir spécialement à nos jeunes lecteurs.

. . .

Au Gabon. — Le soleil se levait radieux et splendide au-dessus des collines du cap Estérias. Un ciel bleu et sans nuages promettait une belle et chaude journée, telle qu'on en voit dans l'Afrique équatoriale. De nombreux Noirs, hommes, femmes et enfants, même des rois et des reines, se pressaient dans la cour devant ma petite case et demandaient leur bonne année. « Demander ? » dites-vous étonnés. Oui, ils demandaient leur bonne année. En Afrique, pays plein encore de mystères, on ne souhaite pas la bonne année, on la demande.

— Bonne année ! Blanc, donne-moi bonne année !

Voilà ce que les Nègres vous répètent toute la sainte journée du premier de l'an. Les Noirs savent que les Blancs sont riches, et que, quand leurs magasins sont vides, il leur arrive des navires chargés de marchandises. Aussi suffit-il de demander pour recevoir. Si le Blanc ne donne rien, c'est qu'il est trop avare ou méprise ses frères les Noirs. Alors : Blanc, ça pas bon ; Blanc, ça mauvais.

Tout en portant ce jugement peu favorable sur les Blancs, le Noir continuera à demander quand même ; il insiste, il crie et essaie de forcer la main au Blanc peu généreux.

Il en arriva ainsi pour moi. Le tapage commençait à dégénérer en vacarme quand je compris qu'il fallait céder. Je me présentai donc avec deux bouteilles d'eau-de-vie et, appelant les plus vieux :

— Allez, leur dis-je, distribuez cela, c'est la bonne année que le Blanc vous donne.

On poussa des cris frénétiques :

— Le Blanc est bon, le Blanc est beaucoup bon !

. . .

Résultats des missions. — Sur ces entrefaites, arrivèrent deux visiteurs, tous deux gérants de factoreries dans les environs. Un des visiteurs, allemand pur sang, enjamba les quatre marches de l'escalier, me salua en passant et, pénétrant dans le salon, fit voler par la fenêtre tout ce qui se trouvait sur la table.

— Que faites-vous donc ? demandai-je, en voyant mon pain s'envoler.

— Che leur tonne la ponne année !

— Et que mangerons nous ?

— Oh ! s'il n'y a que cela ! Hé, mon poy (*boy*, garçon), va chercher gez moi le bain, le champon, la gonfiture et borde tout ici.

— Vous ne ferez jamais rien de ces gens-là, repartit le deuxième visiteur.

— Tenez, lui dis-je, je suis bien content de pouvoir faire justice de toutes ces calomnies. Il y a trente ans et moins, on ne trouvait au Gabon pas un seul Noir sachant lire et écrire. Aujourd'hui, les jeunes gens qui ont de l'instruction ne se comptent plus. La maison allemande en a plus de quatre cents dans ses factoreries. La maison anglaise en a davantage. Le Gouvernement, les autres maisons de commerce, emploient une foule de nos anciens élèves ; sans eux, votre commerce ne serait pas si prospère.

De plus, il y a trente ans, vous ne pouviez trouver au Gabon personne sachant un métier quelconque, et, aujourd'hui, la plus grande partie des ouvriers qu'on rencontre, sont sortis de nos ateliers.

Sans eux, vous seriez obligé de faire venir d'Europe des ouvriers que vous paieriez plus cher et qui travailleraient moins.

Il en est de même des ouvrières : partout vous trouverez des blanchisseuses, des couturières, sorties de l'établissement des Sœurs.

Voilà pour l'instruction.

Sous le rapport religieux, nos succès ne sont pas moindres. Nous avons plusieurs villages chrétiens, où la stabilité des familles ne laisse rien à désirer. Sans nos chrétiens, le Gouvernement serait entouré de sauvages. Et si, aujourd'hui, on trouve au Gabon des gens parlant français, et qui sont fiers d'être

Français ; si l'on remarque un peu de civilisation, moins de sauvagerie, il faut attribuer tout cela aux efforts des missionnaires.

Sans les missionnaires, les Noirs ne connaîtraient de la France que sa police et sa douane.

L'Allemand était visiblement embarrassé, il cherchait une réponse, quand un formidable coup de tonnerre fit tressauter les deux amis.

Le ciel s'était subitement obscurci et d'épais nuages noirs amoncelés vers le sud accouraient en bataillons serrés et annonçaient un orage équatorial. Bientôt la pluie tombait par torrents.

* * *

L'esclave fugitif. — Tout à coup, au milieu de la clarté, produite par un éclair, je vis quelque chose qui me paraissait être une tête de nègre sortir de derrière un tronc de bananier.

Je me frottai les yeux pour mieux voir. Une forme humaine se montra dans la demi-obscurité produite par la pluie. Cette forme, se voyant découverte, fit un pas en avant. C'était bien un homme, un esclave sans doute, qui attendait là dans sa stoïque tranquillité, impassible sous l'averse, et ne demandant qu'un signe pour s'approcher.

— Mets-toi donc à l'abri, lui criai-je.

Le Noir ne se le fit pas répéter deux fois ; d'un bond, il fut dans la cuisine, petite case en bambous, à deux pas de ma case d'habitation.

Là, le pauvre homme se sécha ; il se chauffa à un bon feu, malgré les cris et les protestations du cuisinier, qui affirmait que sa cuisine allait être inondée par l'eau ruisselant de tous les membres de l'intrus.

C'est un esclave, pensai-je, qui vient réclamer contre la cruauté de son maître.

Quand mes deux visiteurs eurent pris congé, après l'orage, j'appelai mon homme.

C'était un gaillard d'une vingtaine d'années, à l'air décidé et martial, grand, élancé, avec des yeux expressifs ; mais ses traits étaient empreints d'une grande tristesse.

— Eh bien ! lui dis-je, que viens-tu faire ici ?

Le jeune homme s'était jeté à genoux, avait saisi le bord de ma soutane et y avait fait, avant qu'il me fût possible de l'en empêcher, une consciencieuse déchirure.

— Ah ! je crois que tu as perdu la tête.

— Maître, fit-il d'un ton suppliant, tu ne veux donc pas de moi ?

— Mais faut-il déchirer mes habits pour cela ?

— C'est notre manière, à nous autres esclaves ; quand nous voulons quitter un maître, nous allons en trouver un autre, nous nous jetons à ses genoux et, déchirant son habit, nous disons : Puisque tu as déchiré mon habit, tu seras mon esclave. Et alors il fait un arrangement avec l'ancien maître.

— Tu es donc un esclave ?

— Oui, maître.

— Tu es donc mécontent de ton ancien maître ?

— On veut me tuer.

— C'est plus grave ; qu'as-tu donc fait ?

— Mais ne sais-tu pas que, chez les Noirs, on meurt ou empoisonné, ou tué par un fétiche, et que c'est généralement un esclave qui est accusé d'avoir fait passer à son maître le goût de l'eau-de-vie ?

— Je le sais. Raconte-moi ton affaire, donne-moi quelques détails : D'où viens-tu ? Quel est ton nom ? Où est ton père, ton maître, ton village ?

. . .

Récit de l'esclave. — Je m'appelle Simbaloba. Mon père était le chef d'un joli village et un grand chasseur. Moi, comme le plus jeune des enfants, j'étais choyé par ma mère et par toutes les femmes du pays. Quand je leur rendais quelque service, elles me répondaient toujours :

— Bien, mon petit homme, tu seras un bon chef plus tard.

Quand, d'un coup de pierre, j'abattais un oiseau, les vieillards applaudissaient, disant :

— Simbaloba sera un jour un grand chasseur.

Quand je passais quelque part, on chuchotait autour de moi :

— Comme il ressemble à son père !

J'étais donc heureux ; mais hélas ! combien peu de temps !

. . .

Il est captif. — Un jour, mon père et la plupart des chasseurs du village partirent à la poursuite d'une bande d'éléphants dont on avait découvert les traces.

Pendant l'absence des guerriers, arriva, dans un village voisin, Pénalty, le chasseur d'hommes, en compagnie d'une dizaine de bandits noirs.

Le chef de ce village était mal avec mon père, il profita de l'arrivée du négrier blanc pour se venger. Mon père venait de rentrer chez lui avec un chasseur seulement, les autres étaient restés sur la place où les éléphants étaient réunis dans une impasse.

Nous devions tous partir le lendemain pour cerner la troupe. Les préparatifs étaient faits, quand, vers le milieu de la nuit, notre village fut envahi par Pénalty.

Les vieillards furent massacrés sans pitié, les petits enfants écrasés contre les poteaux de nos cases. Le reste fut pris et enchaîné.

J'étais au nombre des prisonniers, ainsi que ma mère et mon père, qui, après avoir tué le chef du village ennemi, dut se rendre à Pénalty.

Nous fûmes tous conduits chez nos ennemis, et enfermés pendant six jours dans une case obscure, infecte et trop petite pour tant de prisonniers.

J'entendais ma mère qui pleurait sans cesse ; mon père était abîmé dans une sombre tristesse ; les autres se lamentaient d'une manière affreuse. Mais, chaque fois que les cris devenaient trop forts, un des chasseurs de Pénalty arrivait et distribuait de gauche et de droite des coups de fouet. Le sang jaillissait alors et éclaboussait les voisins; plus on criait, plus les coups pleuvaient.

Chaque jour, le nombre des prisonniers augmentait, car Pénalty faisait des razzias dans tous les villages. Le dernier jour, nous étions tellement serrés, qu'il nous devenait impossible de remuer.

Vers midi, on distribuait à chaque prisonnier un épi de maïs ou une poignée de riz. C'était notre nourriture pour toute la journée. On nous donnait de l'eau en abondance ; mais c'était l'eau du fleuve, chaude et remplie de matières charriées. Malgré cela, chacun en absorbait de grandes quantités, ce qui causait à beaucoup de continuels vomissements.

Beaucoup étaient malades, plusieurs succombè-

rent, et d'autres seraient morts, si nous étions restés plus longtemps au milieu de cette infection.

. . .

Départ en pirogue. — Heureusement notre exode arriva. On nous tira dehors, et, à mesure que nous sortions de notre prison, les chasseurs de Pénalty nous mettaient deux à deux à la fourche.

Ces fourches consistaient en deux bâtons dont les manches étaient attachés l'un sur l'autre, et les deux côtés fourchus emprisonnaient le cou des prisonniers.

Enfin, quand tout le monde fut logé et entassé, Pénalty donna le signal du départ. C'était un spectacle navrant : on n'entendait que des cris, des pleurs, des hurlements. Les couples des pagayeurs étaient les plus à plaindre. Le mouvement continuel que chacun faisait pour ramer, tournait la fourche sur le cou du voisin et causait des plaies, continuellement mises à vif par le frottement.

Au soir de ce premier jour, nous arrivâmes près d'une cataracte. Tous les prisonniers furent attelés à une liane pour traîner les pirogues jusqu'au-delà de la chute. Quoique chacun de nous tirât de toutes ses forces, nos gardiens ne cessaient de nous frapper pour nous exciter. Plusieurs femmes succombèrent.

Nos féroces ennemis se contentèrent de les jeter à deux pas du sentier, où ces malheureuses furent dévorées sans doute par les tigres.

Enfin, cette terrible journée prit un terme, et on nous permit de reposer sur le sable de la plage le reste de la nuit.

C'eût été pour tous un bonheur bien grand de pouvoir dormir, quoique la couche ne fût rien moins qu'agréable, mais ce bonheur, nous ne pûmes l'obtenir. Des millions de moustiques, des insectes insatiables de sang, vinrent s'abattre sur les plaies dont tous nous étions couverts, et pompaient le peu de forces qui nous restaient.

Embarqué sur mer. — Le huitième jour de notre voyage, nous entrâmes dans un grand golfe, puis en mer.

Une goëlette, la *Sentinelle*, cachée au fond d'une anse, nous y attendait depuis deux jours. Pénalty fit la livraison de sa marchandise au capitaine, et, quand on leva l'ancre, il reprit, en compagnie de ses chasseurs noirs, la route que nous venions de parcourir. Il partait sans doute pour de nouveaux exploits. Pour nous, nous fûmes tous jetés à fond de cale.

Quel horrible enfer que cette cale ! La place était trop petite pour tant de monde. Quand le bateau se mit en marche, le roulis vint augmenter nos souffrances. Nous nous heurtions et entrechoquions les uns contre les autres, nous nous meurtrissions contre les planches et les poutres qui nous servaient de couches. La mer devenait houleuse, les sabords furent fermés, et alors je ne pus plus résister au malaise qui me tenait à la gorge ; je suffoquai, j'étouffai et enfin je m'évanouis.

Combien de temps dura cet évanouissement ? Je ne puis le dire, je sais seulement que je m'éveillai sur le pont, ranimé par l'eau fraîche qu'on versait sur moi. Une dizaine d'autres personnes gisaient sans connaissance à côté de moi, et l'avant de la

goëlette était encombré de prisonniers auxquels on avait jugé nécessaire de donner un peu d'air.

Domestique du capitaine. — Le capitaine, malgré son extérieur rude, avait du cœur dans la poitrine ; il nous soignait comme une mère. Il me prit même en affection et me choisit pour son *domestique.* Je profitai de la demi-liberté que j'avais, pour soulager mes parents. Mais mon malheureux père était insensible à tous les bons traitements. Tant de malheurs avaient porté à sa raison un coup mortel !

Après trois jours de navigation, dont deux au milieu de criques étroites et sinueuses, la *Sentinelle* jeta l'ancre devant un petit village qui portait le nom de Lisboa.

En qualité de domestique du capitaine, je restai à bord, mais tous les autres prisonniers furent mis à terre et enchaînés. Quand je vis mon père et ma mère disparaître avec la caravane derrière Lisboa, un secret pressentiment s'empara de moi, je me jetai à l'eau et courus à la suite de mes parents. Mais les gardiens me reçurent à coups de fouet, et un domestique me ramena à bord, où on m'enferma dans la cale.

Depuis lors, je n'ai plus revu mes parents, et je ne sais ce qu'ils sont devenus. Hélas ! ils sont peut-être morts. Que le Grand Esprit me les fasse un jour retrouver !

Le capitaine ne me garda pas rancune. Le lendemain, il me fit tirer de mon cachot et me rendit ma place de domestique. Pendant deux ans, je parcourus avec lui, sur la *Sentinelle*, les criques, les rivières, les lacs alimentés par les eaux de l'Ogowé.

Je fis connaissance avec tous les roitelets de ces contrées, je pris part à leurs fêtes et à leurs danses nocturnes.

Dans ses voyages, le capitaine achetait de l'ivoire, du caoutchouc, mais rarement il revenait à Lisboa sans esclaves. J'étais donc devenu négrier. !

Un accident de chasse arrivé au capitaine mit fin à cette vie nomade. Blessé par un buffle furieux, il dut renoncer à son métier et retourner dans son pays natal. En partant, il me déclara libre.

Le dépôt d'esclaves de Lisboa. — Les rares visiteurs qui, en 1880, venaient à Lisboa, étaient bien loin de se douter que cet humble village n'était qu'un repaire de brigands, et que la petite maison blanche où le Portugais José vendait de l'eau-de-vie, du tabac et du sucre, se trouvait être le quartier général des marchands de chair humaine.

Grâce à la police française, ce **dépôt d'ébène**, autrement dit ce **parc à esclaves**, a aujourd'hui disparu. Je ne sais si c'était le dernier qui existait dans ces parages ; en tout cas, il serait difficile à quiconque n'est pas esclave de savoir ce qui s'y passe.

Je vais donc vous le dire.

Quand le capitaine dut quitter Lisboa, il me recommanda à son pilote, qui, auparavant, appartenait à la bande de Pénalty. Ce pilote était un Gabonais et s'appelait Révigné. Plusieurs fois, j'avais eu maille à partir avec lui et, de plus, Révigné aurait été content de posséder un esclave aussi adroit.

Il vint donc me trouver, pour tâcher de me séduire par d'hypocrites et mensongères promesses.

Ma résistance déjoua ses projets et il voulut employer la force. Une dispute s'ensuivit et le Portugais José, gérant de la factorerie de Lisboa, appela ses gardiens et nous envoya au dépôt.

Nous voilà donc en route.

Le chemin qui conduisait au parc ou dépôt passa d'abord à travers des champs de bananiers, puis s'enfonça dans la forêt. Peu après, nous descendîmes dans un ruisseau qui nous servit de route pendant un bon quart d'heure. Au sortir de ce ruisseau, le sentier nous conduisit en face d'une forte palissade en gros poteaux. Un des gardiens poussa deux fois le cri du singe roux : *Hakou ! hakou !* Le même cri fut répété à l'intérieur et une échelle en corde nous fut jetée par-dessus les poteaux. Nous montâmes l'échelle l'un après l'autre et fîmes notre entrée dans le dépôt.

Quand nous arrivâmes, nous ne vîmes que deux femmes qui, les entraves aux pieds, surveillaient la cuisson de quelques bananes; à côté d'elles, un mulâtre brésilien fumait sa pipe. Le gardien se dérangea pour nous mettre à la chaîne.

— « J'ai soif, » gémit Révigné.

Le Brésilien, sans mot dire, se tourna vers lui et lui cingla les épaules de son fouet. Le Gabonais hurlait. Deux autres coups furent la réponse du gardien :

— Chaque fois que tu me dérangeras, je doublerai la ration.

Révigné se le tint pour dit ; il se tordait comme un vers écrasé, mais ne soufflait mot. Quant à moi, je savais parfaitement que, pour un esclave, on ne fait pas la cuisine hors le temps, et, quoique j'eusse faim et soif, je souffrais en silence.

Vers le soir, deux autres mulâtres ramenèrent du travail une dizaine d'esclaves. Ces malheureux vinrent se ranger sous le hangar où chacun fut attaché à son pieu. L'état dans lequel se trouvaient ces tristes victimes de la traite faisait frémir : leurs traits étaient amaigris, leur visage hâve, leurs chairs zébrées de nombreuses traces de cachangou ; tous paraissaient exténués, hébétés; personne ne parlait; ils regardaient sans voir; leurs yeux hagards fixaient le vide. C'était quelque chose de navrant.

Le lendemain de notre arrivée, Révigné fut rappelé à Lisboa pour piloter la *Sentinelle*. Le malheur commun nous avait réconciliés, aussi je me recommandai à lui. Il promit et tint parole.

Une huitaine de jours après, il vint me chercher. Je me confiai à lui.

En arrivant à Lisboa, je vis que tout était fermé. Que s'était-il passé. Révigné s'était vengé.

Jamais un Gabonais ne pardonne. Révigné avait sur le cœur son jour de dépôt, et de plus la traite devenait difficile ; Révigné avait assez gagné et désirait rentrer au Gabon. Il dénonça le gérant de Lisboa au capitaine d'une chaloupe canonnière française. Le Portugais José fut envoyé au gouverneur du Gabon pour recevoir le châtiment de ses méfaits.

Révigné ne perdit pas son temps, il s'embarqua le jour même et m'emmena avec lui.

* * *

Dans la forêt du Gabon. —Révigné passa un mois entier à visiter ses nombreux parents et à leur raconter ses exploits.

Je l'accompagnai partout pour porter son parapluie, sa pipe et son unique mouchoir.

Au bout d'un mois, les visites étant terminées, il m'envoya dans ce qu'on appelle, au Gabon, un Pindi.

Ces Pindis sont des villages établis au milieu des bois. C'est là que se trouvent les esclaves et les femmes de second rang, qui s'y occupent des cultures. C'est là que s'est réfugié le fétichisme.

C'est là que se passent souvent des scènes affreuses de cannibalisme, là que les maîtres soumettent les esclaves aux terribles épreuves du mboundou et autres poisons, là qu'on exécute les sentences de morts et les arrêts des féticheurs.

Le Pindi où Révigné me relégua était à quatre lieues du Gabon. Une quinzaine d'hommes et à peu près autant de femmes et quelques enfants formaient toute la population de ce village. Le chef était un vieux malin, moitié esclave, moitié libre, c'est-à-dire né d'une femme esclave et d'un homme libre. Ce sont toujours ces issus d'esclaves qu'on établit chefs dans les Pindis gabonais. Aussi sont-ils fiers doublement, parce que, d'abord, ils ne se croient pas esclaves, et ensuite parce qu'ils jouissent d'un peu d'autorité. Tel était Anguslé, qui se croyait au moins l'égal de son maître Révigné. Sa femme était de même race, mais ses deux frères étaient entièrement esclaves.

Ces quatre personnages faisaient cause commune et commandaient en maîtres à tout le Pindi.

Les autres habitants n'étaient remarquables que par leurs visages ignobles, hideux, où se reflétaient l'abrutissement et l'habitude de tous les vices.

En arrivant au milieu de ces gens, je fus accueilli par les railleries les plus grossières.

Sous cette avalanche de propos écœurants et malpropres, je fus complètement ahuri, et moi qui ai supporté les plus grands malheurs sans verser une larme, je tombai à terre et pleurai amèrement.

Le soleil avait disparu, chacun s'était attablé et personne ne s'occupait de moi. Comme je n'avais encore rien mangé de la journée, je me hasardai à dire enfin au chef :

— J'ai faim.

Un brutal éclat de rire répondit à mon cri de détresse.

— Me prends-tu pour ton cuisinier? fit le chef ; chacun pour soi, mon garçon, on se tire d'affaire comme on peut.

— Bon, pensais-je, si chacun se tire d'affaire, si chacun est pour soi, je me tirerai d'affaire ; malheureusement pas ce soir.

Le chef, cependant, m'assigna un petit coin dans sa case pour la nuit.

Abrutissement, — J'étais sur le point de me coucher, quand j'aperçus le vieil Anguslé qui me surveillait ; puis, me croyant endormi, il s'approcha à pas de loup, se pencha sur ma figure et se retira aussitôt. Ce manège me parut louche, et je résolus de me tenir sur mes gardes. Je n'eus pas longtemps à attendre. Anguslé appela ses deux frères et un autre compère et se retira avec eux dans une case voisine.

Je voulus naturellement savoir de quoi il s'agissait. Je me glissai dehors, et collai mon oreille contre la cloison d'écorce. Quel ne fut pas mon étonnement

d'apprendre qu'on complotait pour savoir quand et comment on m'abrutirait!

Les Gabonais en effet, comme je l'ai appris plus tard, ont l'habitude de donner à leurs esclaves un poison qui les rend idiots, et, par conséquent, plus dociles, plus fidèles, plus attachés à leurs maîtres. Aussi reconnaît-on immédiatement les esclaves à leur air stupide et gauche et à la bassesse avec laquelle ils rampent devant tout homme libre. Anguslé, de concert avec le féticheur, décida donc qu'on me donnerait la dose abrutissante le lendemain.

— Bon, me disais-je, tu es averti, il te reste à prendre les mesures pour déjouer la ruse.

Le lendemain matin, je me contentai d'aller chercher un vomitif, et quand Anguslé vint m'inviter, j'acceptai et mangeai comme quatre.

— Ca y est, fit le vieux à la fin du repas; désormais tu seras mon enfant.

Je le remerciai et voulus prendre congé; mais le rusé compère me garda près de lui.

J'étais au désespoir, et je me croyais condamné à une stupidité éternelle, quand je remarquai que le bonhomme, selon son habitude, se laissait aller au sommeil. Pour l'encourager je fis de même, et, quand je le vis plongé dans les bras de Morphée, je m'éclipsai pour prendre mon contre-poison. Pour aller plus vite, j'absorbai une grande quantité d'eau; aussi je fus bien vite débarrassé du ferment de folie.

Je ne fus cependant pas quitte pour si peu. Le vieux, me croyant réellement classé parmi les êtres stupides, abusait de ma patience. Je dus faire des efforts continuels pour paraître ce que je n'étais pas.

Aussi, pendant plus d'une année que je demeurai dans ce Pindi, je fus accablé de travail, de coups, de mauvais traitements.

La jeune négresse esclave. — Une personne de mon âge, qui passait pour la fille d'Anguslé, fut encore la cause innocente d'un redoublement de sévérité de sa part.

Nous nous étions voué une affection mutuelle, et Anguslé, jaloux des marques de sympathie que la jeune fille me témoignait, me fit rouer de coups à plusieurs reprises.

Un jour que, par son ordre, je venais de recevoir une volée de coups de bâton, je maudis le vieil édenté dans ma langue maternelle.

La jeune fille, qui était triste et silencieuse sous la vérangue de sa case, releva brusquement la tête avec un air tellement étonné que je crus qu'elle me reprochait ma petite vengeance.

Un instant après, elle prit sa cruche et partit vers la fontaine, en fredonnant dans la langue de mon pays une chansonnette par laquelle elle me disait de la rejoindre secrètement.

J'étais comme fou de joie et d'étonnement. Comment mon amie, fille d'un esclave né au Gabon, pouvait-elle connaître la langue de mes pères ?

Je me hâtai donc de la rejoindre dans un épais bouquet d'arbres près de la fontaine.

— Tu es mon frère, s'écria-t-elle, tu es mon frère. J'avais toujours remarqué en toi quelque chose qui me rappelait mon frère. Il était petit encore, quand Révigné nous a enlevés tous les deux. Dis-moi, n'est-ce pas, tu es mon frère ?

— Ce n'est pas possible, Vèré-Mbia, car je n'avais pas de sœur de ton âge.

Et elle se mit à sangloter.

— Pauvre frère, dit-elle, pauvre frère ! J'étais si heureuse et je croyais l'avoir retrouvé.

Je pleurais comme elle, et lui dis :

— Ne crains rien, Vèré-Mbia, je serai pour toi un frère, je t'aimerai comme un frère, n'est-ce pas ?

Après un moment de silence, elle reprit :

— C'est tout ce que je voulais savoir, retournons au village ; une autre fois tu me raconteras ton histoire, et moi je te raconterai la mienne.

— Tu n'es donc pas, lui dis-je dans un second rendez-vous, tu n'es donc pas la fille d'Anguslé ?

— Mais non, répondit-elle, Révigné m'a donnée à lui seulement.

— Oh ! alors ces deux vieux t'importent peu.

— Ils m'importent fort peu, en effet ; mais c'est moi qui leur importe beaucoup.

— Comment cela ? t'aimeraient-ils réellement ?

— Bah ! tu es naïf encore. Il est vrai, ils m'appellent leur fille, parce que je suis jeune et que Anguslé et sa femme ont l'âge d'être mes grands-parents ; mais, en réalité, je ne suis rien moins que la fiancée d'Anguslé.

A cette nouvelle j'avais bondi de fureur

— Cela ne sera pas, cela n'est pas possible.

— J'espère que cela n'aura pas lieu, et je compte sur toi, répondit Vèré-Mbia.

Le vieux, cependant, avait remarqué notre absence simultanée, et il me fit si cruellement battre que je fus obligé de garder le lit pendant six semaines.

Vèré-Mbia me soigna en secret et pourvut à mes besoins; sans elle, je serais mort de faim.

Mes plaies commençaient à se fermer, j'étais en bonne voie de guérison, quand Anguslé se décida à épouser Vèré-Mbia. La pauvre fille m'en avertit en pleurant, mais que faire ?

Heureusement que le pauvre homme mourut dans sa case pendant qu'on dansait en dehors pour fêter le mariage.

Je croyais être heureux, mais un esclave ne peut l'être.

Révigné se maria aussi, mais en dixièmes noces, et je fus compris dans la dot qu'il paya pour sa femme. Je partis avec mon nouveau maître, laissant Vèré-Mbia aux mains de ses ennemis.

. . .

Un troisième maître. — Un troisième maître m'acheta en mer pour une barrique d'eau-de-vie. Ce dernier maître était un féticheur de renom. Quoi qu'il fût cruel et sans pitié, je fus assez bien traité chez lui. Il s'occupait de commerce, et me fit son principal aide surtout pour faire rentrer les produits. Je dus parcourir toutes les rivières de Mondah, pour ramasser l'ébène, le caoutchouc, l'ivoire, qu'Otoba, mon maître, achetait pour le compte d'une maison anglaise.

Un jour que mon commerce m'obligeait d'aller assez près du Pindi de Révigné, je résolus d'enlever ma compatriote Vèré-Mbia. Je partis donc à travers la forêt avec six compagnons.

La distance était bien plus grande que je ne le supposais, et ce n'est qu'après avoir erré pendant

deux jours dans ces sombres forêts, que nous parvînmes au Pindi. Nous attendîmes longtemps, cachés près de la fontaine. Vèré-Mbia arriva enfin pour chercher de l'eau, mais elle n'était pas seule. Le féticheur du village la suivait. Je m'élançai, le féticheur effrayé se sauva, mais Vèré-Mbia me reconnut, et, poursuivis par tout le village, nous nous enfonçâmes dans la forêt. Une heure plus tard, nous étions en sûreté et hors d'atteinte.

Le féticheur. — Quelques mois après cet événement, Otoba mourut d'empoisonnement. Après l'enterrement, on appela un féticheur pour découvrir le coupable qui avait empoisonné mon pauvre maître.

Malheureusement, ce féticheur fut le même que celui qui poursuivait Vèré-Mbia quand je l'enlevai ; mais je ne le reconnus pas d'abord.

Vèré-Mbia, elle, l'avait bien reconnu, et, pour ne pas être vue de lui, s'était retirée dans sa case.

Je savais que le verdict fatal tombe généralement sur un esclave; aussi, quand je vis le féticheur me toiser, me lancer un regard furieux, je frissonnai, et je me retirai près de Vèré-Mbia.

— As-tu reconnu le féticheur ? me demanda-t-elle.

— Mais non, lui dis-je; cependant j'ai vu quelque part ce personnage.

— Mais tu l'as vu à la mort d'Anguslé : c'est lui qui vint alors pour découvrir le coupable, et qui désigna les deux frères de notre maître ; puis tu l'as revu, c'est lui qui me suivait à la fontaine.

— Cet homme se vengera.

— Je le crains, mon ami, la victime choisie, l'em-

poisonneur d'Otoba, ce sera toi... Fuyons, ajouta Vèré-Mbia.

— Fuir, pour moi, c'est impossible, car, en fuyant, je montre à chacun que j'ai peur, que je suis l'empoisonneur d'Otoba; je serai traqué, repris et exécuté... Si je ne peux fuir, tu le peux, toi.

— Je ne fuirai pas seule, je resterai avec toi; qui sait ? peut-être je pourrai t'être utile.

Je ne pus vaincre la résistance de Vèré-Mbia.

* * *

Jonglerie du sorcier. — Ce jour-là, quand le soleil eut disparu, la danse commença.

Tout le monde se réunit sous un vaste hangar fermé d'une épaisse couche de feuilles de bananiers.

Après quelques roulements de tam-tam, après quelques chants tristes et monotones, le féticheur commença l'épreuve.

Il avait devant lui un vieux miroir ébréché, dont il se servait pour y découvrir le passé et l'avenir.

Il scrutait le fond de son miroir, parlait en langue incompréhensible à quelqu'un qu'il faisait semblant d'y voir, et répondait lui-même.

Après un temps assez considérable il s'écria :

— Enfin je le vois..., il arrive dans le lointain... ; sa forme est encore confuse...; il approche, je le reconnais... Ah ! scélérat, je te tiens, tu es en mon pouvoir, tu ne m'échapperas pas.

Après cette apostrophe, il promena son haineux regard autour de la salle et ajouta :

— Le coupable qui apparaît dans le miroir est ici dans la salle. Mais je ne veux pas encore le nommer après cette première épreuve. Je laisse à

l'Esprit le soin de le désigner. Que les hommes libres se placent par famille, et les esclaves ensemble !

Quand chacun se fut rangé, le féticheur choisit dans son musée à fétiches un petit paquet bien ficelé, l'ouvrit, et s'adressant aux assistants :

— Voici, dit-il, à quoi je reconnaîtrai le coupable : je ferai le tour de la salle, en frottant les deux mains l'une contre l'autre. La famille devant laquelle je ne pourrai plus séparer les mains, sera celle dans laquelle se trouve le coupable.

Il dit, et commença bientôt le manège. Un premier tour ne produisit rien. Sans doute la matière collante qu'il avait aux mains n'était pas suffisamment compacte.

Il recommença sans se déconcerter, et, marchant très vite, il s'arrêta devant le groupe des esclaves.

— Le coupable est parmi vous, dit il.

Aussitôt il tourna sur ses talons, et, sans attendre qu'on vînt constater le miracle, il souffla, et ses mains se décollèrent comme par enchantement.

La condamnation. — Le féticheur fit mettre les esclaves sur une ligne. En passant devant moi, il eut comme un sourire, un sourire de haine et de vengeance. Mes yeux s'obscurcirent, et je faillis m'évanouir quand, d'une voix tonnante, le féticheur me dit :

— C'est toi, infâme, regarde mes mains, l'Esprit t'a désigné pour la seconde fois.

A ces mots, les esclaves se jetèrent sur moi, me garottèrent. Ils semblaient vouloir me faire expier le mauvais quart d'heure qu'ils venaient de passer.

Je fus attaché à un poteau, et chacun se retira en me maudissant.

Triste, mais résigné, j'attendais la terrible journée du lendemain, quand j'entendis un léger froufrou dans les feuilles du cloison : une ombre se dessina. C'était Vèré-Mbia.

— Vite, dit-elle, fuyons.

— Fuir! mais il n'y faut pas songer ; regarde cette grosse chaîne et cet énorme cadenas. Fuis toi-même et mets-toi en sûreté.

Vèré-Mbia avait déjà disparu. Quelques instants après, elle revint avec une vieille lime.

Malgré mes protestations sur l'inutilité de ses efforts, elle travaillait avec l'énergie du désespoir. Tout à coup le coq chanta.

— C'est trop tard, lui dis-je, bientôt il va faire jour. Songe à toi-même.

Elle n'écoutait pas, ne répondait pas, mais, l'anneau posé sur ses genoux, elle limait sans discontinuer.

Tout à coup un rire satanique vint interrompre la courageuse fille. Le féticheur était là.

— Enfin, je t'ai retrouvée, ma fille.

La pauvre enfant fut garrottée à son tour et enfermée dans la case du féticheur.

L'épreuve du feu. — Quand il fit jour, le féticheur revint avec quelques vieillards.

— Quoique tu sois esclave, me dit-il, je te permets de te justifier par l'épreuve du feu.

C'était une nouvelle manière de me tourmenter.

— La vengeance, m'écriai-je, t'a porté à me condamner. Je sais que l'épreuve sera contre moi, et je refuse de m'y soumettre.

Malgré mon refus, on apporta du feu et deux sabres.

Quand les deux sabres furent chauffés à blanc, le féticheur frotta sa jambe droite, ainsi que la mienne, avec la colle qui lui avait déjà servi, puis il prit un sabre et se l'appliqua sur la jambe nue.

— Voyez..., il n'y a rien, dit-il aux vieillards.

Il prit ensuite le second sabre et l'appliqua sur ma jambe.

Je poussai un cri de douleur et m'évanouis.

Le feu avait brûlé mes chairs et dénudé l'os.

Comment se fit-il qu'avec un sabre chauffé à blanc et appliqué sur la jambe nue, le féticheur ne ressentit aucun mal, tandis que moi, je fus horriblement brûlé ?

Mystère ou jonglerie !...

— Il n'y a plus aucun doute, fit sèchement le féticheur. Simbaloba est le véritable coupable, trois fois l'épreuve, ou plutôt l'Esprit l'a désigné ; il doit donc mourir de la mort des esclaves, par le feu.

Chacun des juges improvisés fit un réquisitoire, et la conclusion fut que je devais mourir par le feu.

Le féticheur appela deux de ses esclaves, et leur dit de partir en avant avec le condamné et de préparer le bûcher ; que lui viendrait bientôt.

Les esclaves me jetèrent dans une pirogue, et partirent en avant dans une crique solitaire où ne se trouvait aucun village.

A midi le bûcher était construit, et le féticheur n'arrivait pas encore. Les esclaves, qui n'avaient rien mangé, décidèrent d'aller à sa rencontre.

Avant de partir, ils auraient voulu allumer le feu, mais la crainte du maître les arrêta. Ils se con-

tentèrent de m'attacher à un arbre, après avoir constaté que les liens étaient bien assujettis.

Quand je les vis s'éloigner, je me mis à l'œuvre, et, courbé en deux, je rongeai fibre par fibre la liane qui serrait mes mains. Le travail avançait lentement, mais sûrement. Déjà plus de la moitié de la liane était rongée, quand j'entendis les chants des pagayeurs qui revenaient, je le crus du moins, avec le féticheur.

La fuite. —Pris de désespoir et de rage folle, je fis un surhumain, un dernier effort. Le danger tripla mes forces, et la liane fortement endommagée se brisa.

Libre des deux bras, je dénouai prestement les liens qui m'attachaient à l'arbre, puis ceux qui liaient mes jambes, et, au moment même où mes bourreaux accouraient, je m'enfonçai dans la forêt.

D'abord boueux, le terrain devenait, à mesure que j'avançais, plus humide, et bientôt il me fallut marcher dans l'eau. Je dus m'arrêter, et je passai la nuit sur un arbre.

Le lendemain, je sautai de racine en racine, et arrivai bientôt à une rivière. Au moment où je me disposais à la traverser, j'entendis le bruit d'une barque qui s'approchait. Je me retirai vivement, et cherchai, en écartant les feuilles, à voir qui pourrait être si matinal. Quel ne fut pas mon désespoir de me trouver en face de l'infernal féticheur, le fusil en joue!

A cette vue tout mon courage s'évanouit; j'abandonnai la branche qui me retenait et tombai dans l'eau. Au même moment, le féticheur lâcha la gâ-

chette, le coup partit, j'entendis la balle siffler au-dessus de ma tête, ce fut tout.

Quand je revins à moi, la vision infernale avait disparu. Que s'était-il donc passé ? Parti la veille, après de copieuses libations, le féticheur s'était sans doute trompé de route, et voyant, mais trop tard, qu'il s'était égaré, il avait campé sur place dans son embarcation. Lorsque, le matin, il voulut se mettre en route, son attention fut attirée par le bruit que je fis en remuant le feuillage, et, croyant avoir affaire à quelque singe, il avait tiré au jugé; n'ayant rien vu davantage, il avait continué sa route.

La délivrance. — Echappé à ce terrible danger, je n'eus d'autre choix que de descendre dans l'eau et de remonter la rivière, bordée de chaque côté de palétuviers. Au bout d'une heure de marche fatigante, en pêchant et en mangeant des huîtres, j'arrivai devant un petit village.

On fut bien un peu étonné de me voir arriver sans pirogue, mais je leur racontai que j'avais été poursuivi par des Pahouins anthropophages, que, pour leur échapper, je m'étais jeté dans les palétuviers, et qu'après y avoir erré pendant deux jours, j'étais enfin parvenu dans leur village hospitalier.

On me donna à manger, une vieille femme soigna ma plaie, et quelques jeunes gens me mirent sur un sentier par lequel je pouvais gagner la mer.

J'étais libre enfin, et, je continuai à marcher jusqu'à la case du Missionnaire, qui, je l'espère, prendra soin de moi. »

La conversion. — Ici s'arrête le récit de l'esclave fugitif.

Nous avions tous écouté avec un vif intérêt et

une visible émotion le jeune homme, et sa dernière parole : « Le missionnaire prendra soin de moi, » ne pouvait rester une vaine espérance.

Je fis donc mon possible pour l'envoyer au Gabon, où il fut placé comme ouvrier dans une maison de commerce. Chaque jour il venait à la mission pour apprendre le catéchisme.

Plusieurs jours s'étaient déjà écoulés, quand Simbaloba fut envoyé chez les religieuses pour faire une commission de la part du gérant de la maison.

Il fut introduit dans une vaste salle du rez-de-chaussée, ou plusieurs jeunes filles travaillaient.

Son regard erra au hasard, et il aperçut une jeune fille vêtue d'une robe de guinée bleue, robe de deuil, et occupée à plier du linge. Simbaloba s'avança quelques pas pour mieux voir, et la jeune fille tourna la tête pour regarder celui qui s'approchait.

Deux cris s'échappèrent à la fois de leurs poitrines ; Simbaloba et Vèré-Mbia se reconnurent...

L'instruction de Simbaloba ne fut ni longue ni difficile ; ce cœur croyant, naïf et simple, était tout préparé, et c'est avec un véritable bonheur que, deux mois plus tard, il reçut le saint baptême.

Ce jour heureux, qui fut aussi celui de son mariage avec Vèré-Mbia, laissa dans son cœur un souvenir qui ne s'effacera jamais.

Aujourd'hui, Simbaloba est établi au village chrétien de Sainte-Anne. Il s'est bâti une jolie case en bambou ; il a défriché les terrains d'alentour. Dieu a béni son union, et plusieurs enfants animent sa case et font le bonheur de leur mère.

P. Neu.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE.

CHAPITRE I. Le mouvement antiesclavagiste 5

Le Mahométisme, cause principale de la Traite des Nègres, 5. — Les puissances coloniales et leurs moyens d'action, 11. — Les croisés volontaires et les comités antiesclavagistes, 14. — La Mission du Cardinal Lavigerie, 17.

CH. II. Discours du Cardinal Lavigerie à Londres. 21

L'initiative anglaise, 23. — Les Pères Blancs dans l'Afrique centrale. 29. — Les Arabes et les chasseurs d'esclaves, 33. — Convoi de Nègres. 40. — Marchés africains. Le roi Mtésa, 43. — Les horreurs de la Traite. Appel à l'Europe, 44. — Résolution du meeting, 49.

CH. III. Etablissements des missions catholiques dans l'Afrique équatoriale 50

Bienfaits du Christianisme, 50. — Tableau des missions africaines, 53.— Missions des Pères du Saint-Esprit, 56 ; — Des Pères d'Alger, 58 : — Des Missionnaires Belges, 60. — L'Œuvre africaine du roi des Belges. 61.

CH. IV. Missions du Zanguebar 65

Le vicariat apostolique du Zanguebar, 65. — Les Pères du Saint-Esprit et les missions protestantes, 67. — Les stations de l'intérieur, 70. — La Mission de N.-D. de Bagamoyo, 73. — Les petits enfants, les orphelins, 76. — Le village de Saint-Joseph, 79.

CH. V. Missions du lac Victoria 85

Les actes des premiers martyrs nègres de l'Ouganda. — Cruautés du roi Mouanga : il fait périr plus de 140 chrétiens, officiers et pages de sa cour. Héroïsme des néophytes. Intervention des missionnaires Blancs. Historique du royaume, 127. — Révolution et renversement du roi, 129.

CH. VI. Missions du Haut-Congo et du lac Tanganika . . . 132

Mission de Kibanga et le roi Poré, 132. — Education des jeunes chrétiens. Travaux des champs, 135. — Enseignement du catéchisme, 141. — Les baptêmes, 145. — Mission de Mpala, 147. — Les indigènes. Le capitaine Storms et le capitaine Joubert, 151-156.

CHAPITRE VII. Missions du Congo belge 160

Organisation, 160. — Mandements épiscopaux, 162. — Bref de S. S. Léon XIII, 165. — Les Missionnaires de Scheut-Bruxelles, 168. — Premier départ, 169.— Fondation de la 1re mission de Kwamouth, 174.

CH. VIII. Voyage sur le Congo central 186

Lettre du R. P. Augouard, 186. — Les voyageurs, 188. — Les Afourous, 190. — Les Ilaïanzis, sacrifices humains, 198. — Traité de paix, 202. — Equateur-Station, 203.

CH. IX. Missions du Gabon et du Congo français 204

Influence des missionnaires, 204. — Baptême d'un moribond, 205. — Visite d'un Pahouin. 206. — Accueil dans les villages, 207.

CH. X. Histoire de Simbaloba, jeune esclave fugitif 212

Scènes de la vie sauvage au Gabon. — L'esclave fugitif, 215. — Captivité, 217. — Départ en pirogue, 219. — Le dépôt d'esclaves, 222. — Dans la forêt, 224. — Abrutissement, 226. — La jeune négresse, 228. — Un troisième maître, 230. — Le féticheur, 231. — La condamnation, 233. — L'épreuve du feu, 234. — La fuite, 236. — La conversion, 237.

TABLE DES CARTES ET GRAVURES.

Frontispice. Portrait du Cardinal Lavigerie.

I. Dahous ou barque de négriers arabes, 12. — La même, en coupe 13.

II. Les Rougas-Rougas, ou chasseurs de nègres, 27. — Traitant à la recherche d'une proie, 33. — Convoi de nègres à travers le désert, 39.

III. Carte de l'Afrique, 55. — Carte des missions des grands lacs, 59.

IV. Famille nègre de l'Afrique orientale, 69.

V. Le Missionnaire chez un roi nègre, 87. — Le bananier, 95. — Jeunes néophytes, préparant le repas, 109. — Supplice de la décapitation, 121 (Voir texte, p. 198).

VI. La mission de Kibanga. Le frère Jérome et les orphelins aux travaux des champs, 134-135. — Le roi de Cazembé, 153.

VII. Nouvelle église en fer de Boma, 161. — Type des constructions d'une mission catholique, 179.

VIII. Un missionnaire en voyage, 191. — La station d'Equateurville, 199.

IX. Les Pères du St-Esprit et les orphelins agriculteurs, 209.

RETURN TO → CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 | 2 | 3

LLED AFTER 7 DAYS
may be made 4 days
by calling 642-3405.

S STAMPED BI

UNIV. OF CALIF., BERK.

JAN 2 2 1981

FORM NO. DD6,
UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

TC166488